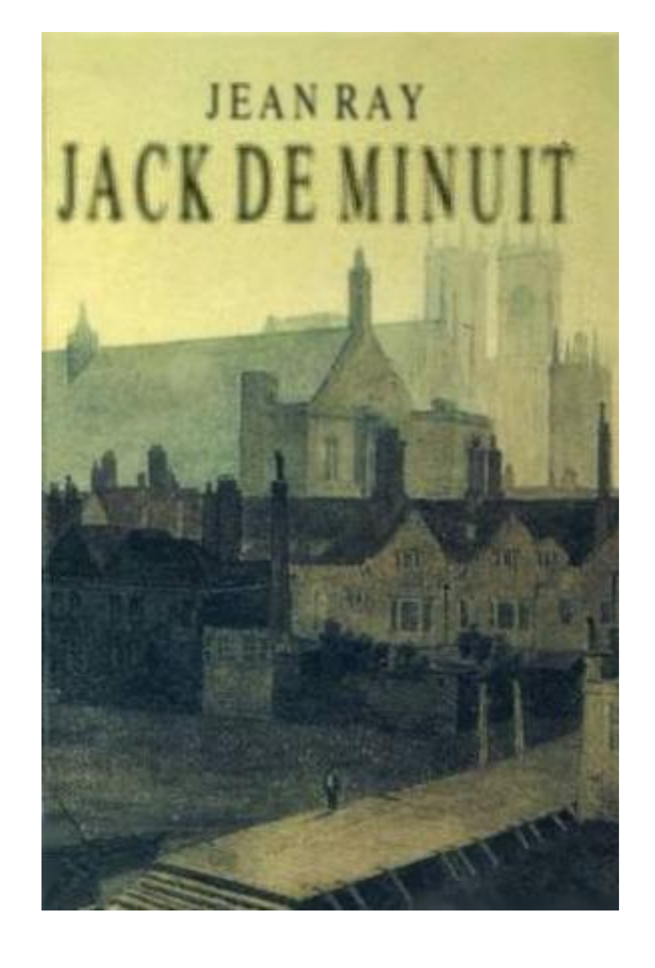
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Jean Ray

JACK-DE-MINUIT

(1932)

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

La nuit d'Aden

Rowland Harleyson allait mourir.

Il n'avait plus aucun espoir ; une cordelette mince, mais solide comme une liane d'acier, le ficelait tel un filet de Saxe d'origine.

Les deux Arabes qui s'étaient penchés un instant sur lui – il sentait, jusqu'à la nausée, leur haleine épaisse d'ail et d'huile rance, – s'étaient relevés et le couvaient de regards rouges qui en disaient long sur leurs desseins.

L'un d'eux comptait d'une main inexperte les billets qui bourraient le portefeuille volé ; l'autre testait la pointe d'un poignard sur l'ongle du pouce. Cela rendait un son aigre-doux, comme celui d'une vielle lointaine.

« Ya… yaya, » fit le premier Arabe quand il eut finit de compter ; son complice revint vers Harleyson immobile, et, posément, il chercha l'endroit du cœur sous la chemise de soie.

Rowland entendit, au fond de sa mémoire, la voix endormie du second du bord faire ses dernières recommandations aux passagers qui descendaient à terre :

— Ne vous hasardez pas dans les quartiers indigènes, gentlemen. Les temps sont troubles. La protection de la police est purement illusoire. Il y aura un concert à

cinq heures au Sailors-house, et une conférence sur l'Afghanistan par le colonel Pinch.

Il avait désobéi, rapport surtout à la conférence ; tant pis, il allait payer, mais c'était un peu cher.

Il vit le décor sordide qui serait celui de sa fin sur terre.

Une arrière-boutique juive des quartiers louches d'Aden, dont les cloisons, tapissées de tentures pouilleuses, pleuraient une crasse liquide ; une théorie de punaises géantes se défilait sur le plafond ocré, y traçant une lettre Z paresseusement vivante.

Une lampe à flotteur, nourrie d'huile de soya, piquait une étoile jaune dans l'obscurité ambiante ; outre le ton musical de la lame d'acier, il n'y avait pour tout bruit, dans la pièce, qu'une chanson grêle de moustique. Le regard du captif erra, sans espoir, sur ces choses lamentables et tomba sur une petite fenêtre carrée.

Ces vitres minuscules, barrées d'une croix de bois, Rowland les avait déjà aperçues au moment où on l'avait jeté dans le réduit après la rapide agression dont il avait été victime dans la rue, mais elles se teintaient alors de l'encre d'une nuit épaisse. Or, à présent, elles encadraient un visage jaune, dont les yeux sombres le fixaient avec une expression indéfinissable.

Était-ce une joie cruelle et complice ?

Harleyson n'aurait pu le dire ; il lui semblait plutôt y lire une sorte d'immense stupeur.

Ses pensées travaillaient avec une vélocité inaccoutumée, comme si elles voulaient se presser de surgir encore, avant que le néant ne vînt les engloutir à jamais.

« Un Chinois, » se dit-il, et une grande amertume envahit son être.

Ce n'était pas d'un Chinck que pouvait lui venir l'espoir du salut. L'Arabe qui se tenait près de lui, poussa un léger gloussement.

— Tou-loutt ! Outt !

Sa lame piqua la chair.

Rowland sentit une douleur glaciale et ferma les yeux.

— Ya… yaya, fit l'autre tout bas.

« Lop ! »

C'était un bruit mat et pourtant d'une netteté sans pareille.

Harleyson attendait le coup final du poignard.

« Lop ! »

Le même bruit venait de se répéter, puis ce fut le silence.

Il dura longtemps, et à Harleyson, gisant toujours les yeux fermés dans l'attente formidable, il sembla plus terrible que les préludes de tout à l'heure.

Quelque chose de stupidement trivial lui advint alors : il eut envie d'éternuer, car il sentait une écœurante odeur sulfureuse qui corrodait les narines. Cela le rendit à la réalité de l'heure, et il ouvrit les yeux.

Ce qu'il voyait était fort peu ordinaire, pour le moins.

L'Arabe qui allait l'assassiner était tout près de lui, presqu'à le toucher, mais il ne serrait plus de poignard dans sa main ; il gardait une position accroupie, gauche et très drôle. Le second s'appuyait contre la cloison voisine, d'un air penché, tout à fait mélancolique ; il faisait un geste bizarre qui ne s'achevait pas : celui de tendre un bras curieusement rigide, dont le poing se crispait sur le portefeuille ouvert. Mais les visages expliquaient les attitudes insolites : une ondée rouge les inondait littéralement, se perdant dans leurs longues barbes noires.

— Morts ! hoqueta Rowland… Par le Seigneur, ils sont morts !

Son regard alla vers la fenêtre ; elle était entrouverte et lentement un long revolver plat, prolongé par un silencieux, se retirait dans l'ombre, jetant un fil de fumée au plafond.

Des minutes passèrent avant que Harleyson put articuler une parole, et à la fin il ne réussit à trouver qu'un mot unique :

— Merci !

— Il n'y a pas de quoi, répondit une voix de fausset.

Le moment d’après, une des tentures fut soulevée, et un Chinois en costume européen se tint debout devant lui.

— Je vous remercie, monsieur, répéta Harleyson. Sans votre prodigieux doublé, je serais à cette heure aussi mort que ces deux brunes canailles.

L’Asiatique ne répondit pas, mais il continuait à l’examiner de son perçant regard noir.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il enfin.

— Rowland Benjamin Harleyson, ingénieur à la *Midas Australian Trade Company* de Brisbane.

— Elle est en faillite, dit le Chinois.

— C’est précisément pourquoi je retourne en Angleterre avec, le *Jurvis Bay*.

— Retourner ? Vous n’êtes donc pas Australien ?

— Pas précisément. Je suis né à Durham, une petite et idiote ville d’Angleterre, que j’ai quittée à l’âge de quinze ans, pour suivre la fortune de l’unique parent qui me restait, un vieux cousin loufoque qui voulait faire fortune aux placers[1] d’Australie. Il y est mort d’ailleurs, pauvre comme un pou.

— Et vous ? Êtes-vous riche ?

---

[1] Les placers sont des gisements d’or.

Harleyson se mit à rire.

— Toute ma fortune allait passer aux mains de feu l'Arabe que voilà. Trois cent livres en banknotes anglaises. J'ai également un carnet de chèques pour un compte de cent livres déposées à la Midland-Bank de Londres, et je crois que dans la poche de mon pantalon, il reste encore une poignée de shillings et de demi-couronnes.

— Well, dit le Chinois.

— À propos, sir, cette façon de converser ne vous semble sans doute pas incommode, tandis qu'à moi…

— C'est juste.

Avec une prestesse que l'ingénieur admira sans détours, la cordelette qui entravait ses membres sauta, et il put se mettre debout, bien que péniblement.

— Faites quelques mouvements de gymnastique appropriés, conseilla la voix de tête. Flexion des genoux et extension complète des bras, latérale d'abord, verticale ensuite ; faites une lente rotation des poignets.

— Merveilleux ! s'écria Rowland en se sentant envahir par la grande joie des retours inespérés à la vie.

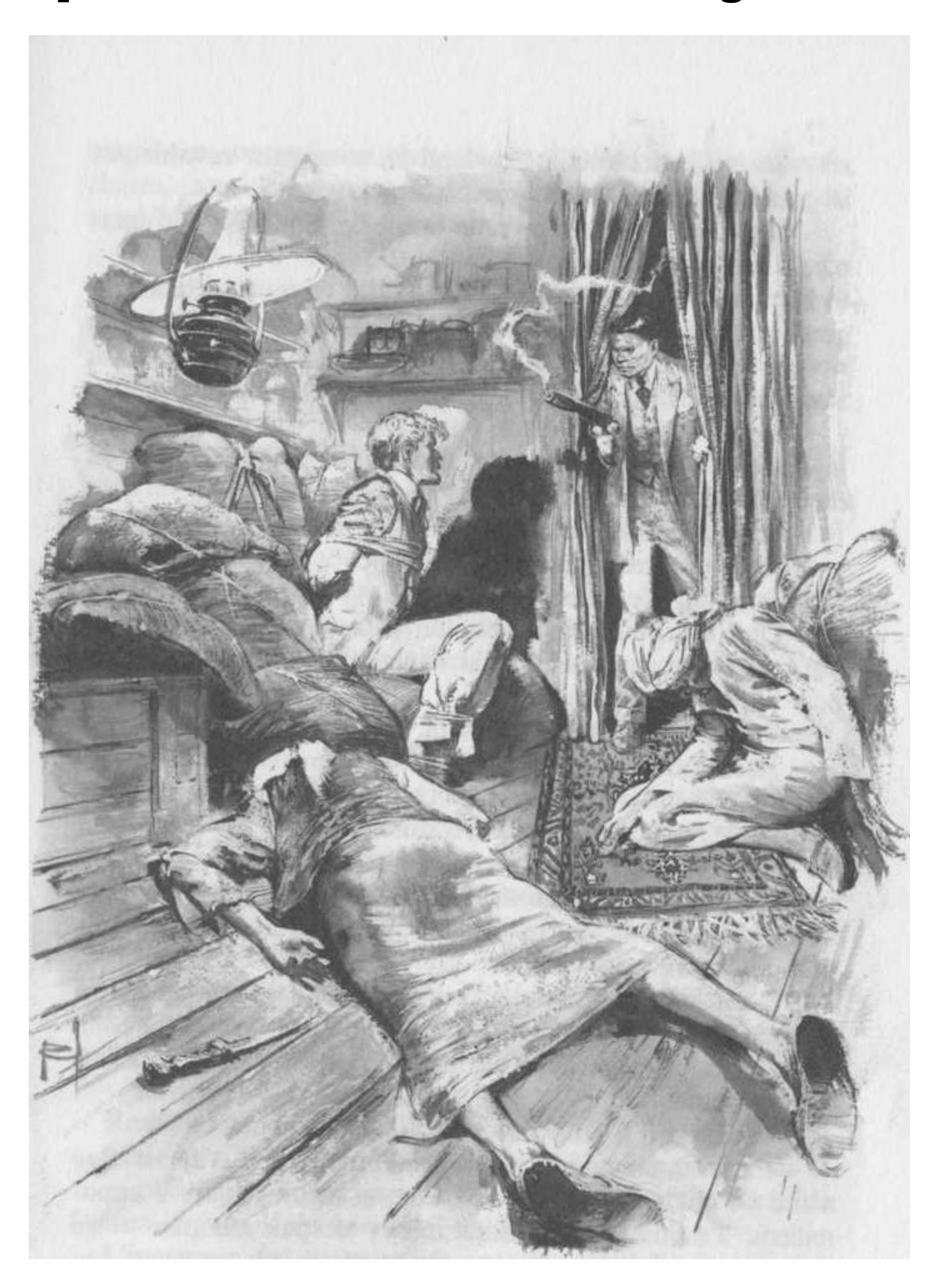
— Il y a du whisky dans cette bouteille. Elle n'est pas entamée. Cassez le goulot.

Harleyson obéit machinalement ; le verre tranchant du goulot brisé lui entailla un peu la lèvre, mais il but avidement.

— Je croyais ne plus jamais en goûter, confessa-t-il. Fameux ce *Black and White*… Vous n'en prenez pas, sir ?

— Non.

Cela fut dit d'un ton net et tranchant où pointait un peu d'impatience. Rowland redevint très grave.



— Je vous dois la vie, dit-il. Je voudrais bien savoir à qui je vouerai une reconnaissance éternelle.

— Je m'appelle Wang.

— Oh ! murmura l'ingénieur un peu déçu, et son sauveur dut fort bien comprendre qu'il voulait dire que tous les Chinois s'appelaient Wang.

— Wang ! répéta-t-il sèchement.

— Encore une fois merci, Monsieur Wang. Je ne sais comment je pourrai vous retourner ce service… hum, le mot est bien faible, mais dans les déserts australiens où j'ai vécu, dans un cas pareil à celui-ci, un engagement existe entre l'homme arraché à la mort et son sauveur. La vie du premier appartient tout à fait à l'autre. Voilà comment sera désormais la situation entre nous deux.

— C'est bien comme cela que je l'entends, répliqua nettement le Chinois.

Rowland le regarda d'un air interloqué, puis il s'inclina silencieusement.

— Well, dit-il à son tour.

— Partez maintenant, monsieur Harleyson. Le *Jurvis Bay* a fini de charbonner, à cette heure, et avant l'aube, il appareillera. J'estime qu'il vaudra mieux ne pas raconter votre aventure aux jolies passagères du bord.

Harleyson rougit. Le flirt n'avait pas été exclu du voyage…

Splendide garçon, frisant à peine la trentaine, sevré de tendresse depuis son plus jeune âge, comment aurait-il pu ne pas réagir aux sourires, aux cheveux blonds et

bruns, aux toilettes claires, aux lents tangos qu'accompagnait l'orchestre du bord ?

Pendant une brève minute, il trouva la remarque du Céleste injurieuse, et il lui jeta un regard mécontent, bien proche de la colère.

Ce dédain atteignait un coin caché de son cœur, celui où il gardait jalousement l'image de Betty Elmsfield, magnifique passagère du *Jurvis Bay*.

Mais aussitôt il pensa que, sans l'intervention de Wang, il n'aurait plus jamais revu la svelte et blonde Betty ; qu'à son rêve à peine ébauché la Mort aurait mis un point final, et il courba la tête.

— Je crois, dit-il, que c'est un ordre…

Le Chinois le considéra en silence.

— … et que je puis m'attendre à en recevoir d'autres de vous.

— Vous êtes perspicace, Monsieur Rowland Harleyson.

— Ma vie vous appartient…

— Vous l'avez déjà dit. Croyez-vous l'endroit choisi pour répéter des discours ? persifla l'Asiatique, en jetant un regard rapide sur les deux cadavres.

Rowland s'embarrassait visiblement dans ses paroles.

— Je voudrais… pourtant… que rien… Comprenez-moi bien, Monsieur Wang, je veux dire… quant à l'honneur…

— Oh ! Certainement, j'attendais la phrase d'ailleurs, répliqua Wang avec nonchalance. Allez maintenant, et n'oubliez pas.

— Jamais !

Rowland tendit la main.

Mais le Chinois, en s'inclinant très bas, ne parut pas la voir, puis il le précéda, par une boutique déserte, bourrée de formes vagues, dans la rue obscure.

L'ingénieur fit quelques pas sur le pavé glissant, englué d'immondices ; l'air musqué lui semblait plus délicieux qu'une brise marine accourue du large. Il en emplit ses poumons et cria presque de plaisir.

Devant lui se dressait un pan de murailles où se décollait une affiche d'Humtley & Palmers.

« Je regardais ces affriolants biscuits rouler hors de leur boîtes, quand ces bougres de bicots m'ont pris au lasso comme une cavale, » s'exclama-t-il avec un rire joyeux.

Mais il ne parlait qu'au papier bariolé, qu'aux briques décrépites, qu'aux ténèbres maigrement piquées de lumières.

Wang avait disparu.

Quand Harleyson franchit la coupée, le *Jurvis Bay* achevait d'engloutir ses derniers couffins de Cardiff.

Les matelots se hâtaient de laver le pont à grands renforts de jets de lance à vapeur ; des trombes d'eau noyaient l'horrible poussier et les dalots chantaient un grossier refrain de gargouilles trop pleines.

La nuit était lourde, un souffle torride sortait du ventre du navire ; le jeune homme préféra s'accouder à la lisse de tribord plutôt que de s'enfermer dans l'étuve d'une cabine.

Aden dormait sous ses lumières avares, dans le halètement fiévreux de ses grues et de ses moteurs ; une maigre faucille lunaire allait à la glane des astres au-dessus de la vilaine montagne pelée qui barre la côte d'Asie.

« Dire que j'ai failli dormir le grand sommeil là-dedans, frissonna Rowland… Dieu ! C'était mourir deux fois. »

L'image du Chinois le hanta pendant quelques secondes.

« Drôle de petit bonhomme, murmura-t-il. Je me demande si vraiment il exigera quelque chose de moi dans l'avenir. Tout Chinois enclôt un mystère. »

L'inquiétante figure fut remplacée dans sa pensée par celle autrement rassurante de Betty Elmsfield.

Comment aurait-elle appris sa disparition si soudaine ?

On ne reste pas à quai dans Aden, à moins d'y être réclamé par la police anglaise.

« Bah ! Que suis-je pour elle ?, murmura-t-il avec mélancolie. Un compagnon joujou, qui lui a permis de ne pas trouver l'Océan Indien trop vide de bavardages et de danses, encore que je ne tangote et ne bostonne pas beaucoup mieux qu'un kangourou savant.

« Elle m'aurait oublié à Malte, au moment où les officiers de Sa Majesté montent à bord pour aller en congé et, une fois à Londres, elle se serait dit : "Ce monsieur avec un nom en 'son', Johnson ou Wilson… ce fou qui débarqua quelque part, je ne sais plus à quelle escale…" Zut… c'est trop triste ! Brave petit Wang, qui a fait que tout cela ne fût pas ! »

Une lumière errante se précisa sur le quai ; Harleyson vit une lanterne-tempête brandie au bout d'un bras brun, puis la forme chétive d'un tikka-gharri.

— Ohé du bateau ! Ohé du *Jurvis Bay*.

— C'est ici, aboya un matelot, qu'est-ce qu'il vous a fait le *Jurvis,* hein, gueule de muscade ?

— C'est une Memsahib, gov'nor ! cria en un sabir anglo-hindou le long escogriffe noir qui venait de trimballer le pousse-pousse.

— Eh bin en v'là une heure pour venir prendre le thé dans le monde, bougonna le marin. C'est-y qu'elle veut ma photo, ta princesse ?

— Je désire voir le commissaire de bord, dit une voix claire et bien timbrée.

Et une silhouette souple bondit du léger véhicule.

— Y dort, et son réveille-matin ne sonne qu'à huit heures !

— Non, il ne dort pas ! cria une voix revêche. Mêlez-vous de vos affaires, vous, bougre de morue salée ! Qu'y a-t-il à votre service, madame ?

Le commissaire du *Jurvis Bay*, que le lourd sommeil d'Aden ne devait pas charmer non plus, descendit du spardeck.

— C'est *Bingley and Sons* qui m'envoient. Je suis la stewardess qui ne continue pas le voyage avec l'*Empress*, et qui retourne avec vous.

— Bon, grogna l'officier, ce n'est pas trop tôt. On allait partir sans vous, Miss Nancy Ward ! C'est bien comme cela que vous vous appelez, n'est-ce-pas ? Bingley m'a envoyé vos papiers… en règle.

— Très juste, mais sir Doughtorby m'a retenue auprès de sa jeune fille souffrante.

— Ah ! Sir Doughtorby, fit le commissaire devenu soudain respectueux. Avancez donc, Miss, et faites attention. C'est la passerelle des coolies, elle est étroite et glissante.

La hâtive conversation avait eu lieu entre le bord et le quai, sur un mode très élevé pour se faire entendre de

part et d'autre, pendant que la stewardess tirait son bagage du tikka-gharri et réglait le porteur.

— Faites attention ! répéta l'officier comme la jeune femme se mettait à gravir allègrement le plan suiffeux de la passerelle.

Alors l'accident eut lieu, stupide et terrible.

L'arrivante fit un faux pas, glissa, et avec un cri d'horreur tomba dans le vide.

Quelqu'un qui tombe entre le flanc d'un bateau et le mur du quai est perdu : de mémoire d'homme jamais sauvetage ne fut possible en tel cas. Le commissaire de bord hurla, mais soudain une forme rapide glissa le long d'une corde pendante et fondit comme un aigle dans l'espace ténébreux.

Il y eut un éclaboussement sinistre dans l'ombre, mais aussitôt une voix d'homme cria :

— Je tiens la petite dame ! Un coup de main s'il vous plaît !

Quatre, puis huit poignes vigoureuses halèrent le câble, qui remonta lentement de l'abîme.

— Ah ! C'est vous, monsieur Harleyson, s'écria l'officier comme les mains agrippaient les rescapés. C'est épatant ce que vous venez de faire là !

— Je crois que la dame a tourné de l'œil, observa l'un des matelots.

— Qu'on la porte dans le salon des secondes et qu'on appelle Mistress Hinchcliff la stewardess chef, ordonna le commissaire.

Rowland considérait piteusement son complet de flanelle blanche, tout à coup passé au cirage par l'eau charbonneuse du port.

— Allez me changer cela, Harleyson, dit l'officier en riant, et venez vous rafraîchir chez moi. J'ai du whisky et de la glace. Damné garçon, vous venez de loin.

— Et comment ! répliqua gaiement Rowland en pensant tout à coup aux Arabes et à Wang.

Il se tourna vers la mince silhouette évanouie, qu'éclairait à présent une des torches à acétylène des whinchs.

Un homme d'équipage la soulevait comme une plume.

L'ingénieur vit un visage mat, encadré de lourds cheveux noirs, et dont les yeux clos se voilaient de l'ombre de longs cils sombres.

Le commissaire suivit son regard et se mit doucement à rire.

— Une belle fille, Harleyson, et en de semblables circonstances, j'aimerais être un beau garçon comme vous !

De nouveau Rowland rougit comme un écolier.

— Allons goûter votre whisky, commissaire, balbutia-t-il.

Comme une large bande chamarrée d'orange et de pourpre parut au levant, piquant de feu l'Union Jack immobile à la flèche des mâts, Harleyson et l'officier de marine achevaient de vider la troisième bouteille.

— J'ai comme ça dans l'idée… gloussa le marin d'une voix pâteuse, dans l'idée Harleyson… damné boy, que Miss Betty… mourra avant Marseille.

— Hein, vous êtes fou ?

— … de jalousie, mon petit, de pure jalousie… une vilaine maladie.

Mais Malte avait été laissée en poupe que la blonde Betty se portait toujours comme un poisson volant, et affolait le pauvre Harleyson par mille roueries.

Les vagues de phosphore vert de la Tyrrhénienne accouraient à tribord, quand Harleyson, plus malheureux que jamais, chercha ce soir-là un peu d'oubli à l'avant du *Jurvis*.

Sous lui, l'étrave tranchante fendait le flot avec un bruit de soieries déchirées.

« Une coquette, gémissait-il. Elle m'a dit… »

Il prit à témoins un couple de dauphins nocturnes qui filaient en traits de feu au creux de la courte houle.

— Elle m'a dit que, pour prendre au sérieux un flirt de transat, il fallait être aussi fou que…

— Monsieur Harleyson, dit quelqu'un dans l'ombre – et une main se posa sur son bras.

— Ah ! Betty…

— Je ne suis pas Betty, répondit-on avec un peu de tristesse.

Dans la clarté de la lune naissante, il vit un visage mat et des cheveux très bruns sous un petit bonnet de tulle de stewardess.

— Miss Ward !

— Oui, ce n'est que Nancy Ward, stewardess, répondit-elle d'une voix douce. Nous ne pouvons adresser la parole aux passagers sans en être priées, monsieur, mais aucun règlement ne peut me défendre de vous remercier.

Elle lui tendit la main.

Harleyson était à cette minute sévère où l'on se croit le cœur brisé ; cette main de femme lui sembla secourable entre toutes.

— Oh, miss Ward…

Les yeux de Rowland étaient soudain devenus trop lumineux, et Nancy vit qu'ils étaient remplis de larmes.

— Miss Elmsfield vous a donc fait beaucoup de mal ? murmura-t-elle, en oubliant les discours de reconnaissance.

Il ne lui répondit pas et se contenta de serrer éperdument la petite main étroite et fraîche.

— Je suis un grand enfant, dit-il enfin. Il était heureux de savoir que la nuit cachait la détresse de son visage.

— Très, dit-elle, très grand…

Et brusquement d'un geste très doux, mais d'une étrange fermeté, elle attira à elle le jeune homme et l'embrassa sur le front. Puis, d'un mouvement presque militaire, elle fit demi-tour et, sans plus tourner la tête, elle s'éloigna.

Singulièrement troublé, Harleyson regagna sa cabine ; comme il tourna la poignée de la porte, quelqu'un le tira par la manche.

Il vit Betty Elmsfield debout à côté de lui, le regardant d'un air d'ironique mépris.

— Monsieur Harleyson, dit-elle en martelant les mots, dans mon pays ce sont les valets et les cochers qui se laissent embrasser par les servantes.

« Que ne suis-je resté dans le bush ! » ragea Rowland en se jetant, quelques minutes plus tard, tout habillé, sur sa couchette.

Une feuille de papier crissa sur l'oreiller, sous sa tête. Harleyson s'en empara, l'approcha de la lampe, et lut.

« Vous irez habiter Knightrider Street 182b. – Wang. »

Une mince clé Yale, en acier plat, était attachée par un fil d'archal au coin de la brève missive.

CHAPITRE II

La destinée de M. Ted Soames

Les paquebots, grands courriers et cargos mixtes, à destination de Londres, se voient désertés par leurs passagers à la courte escale de Southampton. En un couple d'heures, le train les mène au cœur de la City et, ce faisant, ils gagnent une journée et s'épargnent à la fois la terne finale d'une traversée en Manche et l'inconfortable débarquement à Gravesend ou au Lowerpool.

Aussi le pont et les couloirs du *Jurvis Bay* s'encombraient-ils de malles et de valises, dès la hautaine apparition d'Eddystone.

En jetant pêle-mêle pyjamas, linge et livres dans son énorme coffre blindé en cuir comme un rhino, Harleyson sentit un vide se faire dans son cœur. Cet errant, ce désaxé, s'attachait vite, trop vite et, aux derniers jours du voyage, une obscure tendresse était née en lui pour le *Jurvis Bay*.

Il n'osait avouer que Nancy Ward y était pour quelque chose, car il n'avait plus fait qu'entrevoir la jolie stewardess depuis leur brève et émouvante entrevue ; encore la jeune fille se tenait-elle sur une extrême réserve, et Rowland crût comprendre que la tendre aventure finissait avec le voyage.

Des côtes approchantes, l'Inconnu lui faisait signe et l'ingénieur les regardait, sinon avec effroi, du moins avec ennui.

Jusque là, sa vie avait été magnifiquement libre. La « Midas » l'envoyait comme prospecteur dans les terres sauvages et désolées du centre australien ; qu'il se tournât au levant ou au couchant, il faisait bien. Qu'il campât au creux des vallées torrides ou au sommet des curieuses petites collines coniques, gardiennes de l'or, ou qu'il déployât sa tente aux lisières du bush, personne ne survenait pour le faire changer de route ou d'idée.

Aujourd'hui il savait que cette liberté n'était plus qu'illusoire, et une souffrance inquiète lui travaillait l'esprit.

Un gîte lui avait été imposé, comme un billet de logement à un troupier en manœuvres ; depuis son départ d'Aden, cette idée lui avait gâté les plus innocents plaisirs, et la côte anglaise, que les passagers venaient de saluer avec des cris de joie, lui semblait soudainement hostile et de mauvais accueil.

— J'aurais voulu voir le *Jurvis Bay* faire le tour par le Horn, ou par le Pôle ou par le Purgatoire, grognait-il en donnant un solide coup de genou à un sweater de laine blanche, qui s'obstinait à dépasser des bords de sa malle.

Une silhouette trapue s'encadra dans la porte ouverte de la cabine, se profilant sur le fond du ciel laiteux. Harleyson reconnut Chairman, le commissaire du bord.

— On se dit adieu, Harleyson ? demanda l'officier.

— Hélas, gémit comiquement le jeune homme. N'y aurait-il pas une brillante situation à bord du *Jurvis* pour un pauvre ingénieur sans emploi ? Celui de coal-strimmer par exemple.

— Ou de steward ! compléta Chairman.

— Chairman, vous êtes la plus insolente créature qu'il me fût donné de rencontrer, à part un coquin de dassie, ou lapin de roches, qui me barbota un jour mon chapeau pour le manger ! s'écria Rowland.

— On voit que l'Australie est peu peuplée, remarqua philosophiquement le marin. À propos, camarade, Southampton vous dit quelque chose ?

— Et pourquoi ?

— Il y pleut toujours, c'est très remarquable. Tenez, la Manche est bleue et le ciel itou. Attendez que la vedette du pilote ait accosté par bâbord, et il se mettra à pleuvoir dès que ce gentleman aura posé sa patte velue sur la barre du vieux *Jurvis*. Southampton possède bien d'autres agréments encore, au service de ceux qui y débarquent dans l'ivresse de leur ignorance : une foule de boutiques où l'on vous vend des costumes à la mode de nos pères, au prix du caviar ou de la poudre d'or. Le whisky y serait fameux si l'on n'y mélangeait trop d'eau de mer. Les wattman des taxis se trompent de route comme dans le Sahara et, dans les tramways, on ne trouve à se caser que sur des caques de harengs.

— Vous êtes un charmant garçon, répondit piteusement Harleyson. Pourquoi me dites-vous cela ? Dans

l'espoir de me voir sauter par-dessus bord et regagner Brisbane à la nage ?

— Bah ! Accompagnez-nous à Londres. Cela vous permettra de déjeuner avec moi dans ma cabine. Le marconiste a demandé des soles fraîches, et il y en aura, bien que ce soient les seules en Angleterre.

— Ça va, accepta joyeusement Harleyson, heureux de prolonger son séjour à bord, et de voir s'éloigner l'heure de son arrivée à Londres.

— À bientôt. J'ai quelques connaissements à remettre à des pékins qui m'attendent sur le quai. Surtout ne parlez pas des soles fraîches. Tout le monde voudrait rester jusqu'à Tower-Bridge !

La flotte de Plymouth manœuvrait lourdement en rade, quand le *Jurvis Bay* lança son triple mugissement de sirène et, comme à un signal convenu, la pluie s'abattit.

À Southampton, elle tendait, entre le bord et la ville, un rideau cendreux derrière lequel les passagers du vapeur australien s'évanouissaient comme des ombres désolées.

Une heure plus tard, le pont était désert et triste, en proie aux marches et contre-marches d'une demi-douzaine de douaniers enfouis dans d'épais manteaux cirés.

De la porte ouverte du fumoir, Harleyson observait la vie maussade du port, les gestes mécaniques des hautes grues s'éveillant à chaque vrombissement des whinchs et

rythmant leur lourde activité sur la stridente chanson des sifflets à vapeur.

— L'Angleterre ! murmura l'ingénieur. Me voici donc de retour en Angleterre. Une niche accueillerait bien mieux un chien trempé. Bonjour !

— Bonjour ! cria une voix sur le quai.

Elle ne s'adressait pas à Rowland mais à une fine silhouette drapée dans un imperméable aégyrin, qui se tenait près de la coupée d'accostage.

Harleyson reconnut Betty Elmsfield.

« Comment, elle aussi est restée ? » se dit-il.

Depuis la cinglante parole d'un soir, la blonde Betty avait complètement ignoré le jeune homme. Au début, on en avait fait quelques gorges chaudes parmi les passagers, puis on avait oublié. Une fois passé Malte, toute minute amène sa rencontre et son imprévu à bord des paquebots.

Harleyson en avait-il souffert ?

Il aurait été bien embarrassé de le dire ; au fond, il se sentait plus blessé que navré de cette soudaine indifférence.

Dans le golfe de Gascogne, au moment où des saluts s'échangeaient entre le *Jurvis Bay* et un superbe voilier de Bordeaux, il s'était trouvé côte à côte avec elle, penchée sur la rambarde du pont des officiers.

— Vous êtes injuste, Miss Elmsfield, avait-il commencé. Je tiens à vous expliquer…

— Je n'attends aucune explication de vous, sir…

Et elle avait changé de place.

Harleyson s'était éloigné d'un pas rageur ; par la porte du salon des premières, il avait vu Nancy Ward les observer, et il en avait conçu une vague colère.

« Tiens !, elle reste, se disait-il. Peu me chaut, mon Dieu ; si le *Jurvis* se mettait à courir les mers jusqu'au jour dernier, comme le Hollandais Volant, je ne la regarderais plus. »

N'empêche qu'il considéra avec curiosité le gentleman qui montait péniblement la raide passerelle, et à qui Betty tendit le front.

— Bonjour mon oncle ! Vous m'emmenez ?

— Non, Betty. Je crois que l'air de la mer me fera quelque bien. Avec votre agrément, nous ferons route par bateau jusqu'à Londres.

— Très bien, mon oncle, répondit sans joie la jeune fille.

— Bonne traversée, Betty ?

— Très bonne, mon oncle.

— Vous m'en voyez ravi.

Harleyson, qui, malgré lui, entendait ce bref colloque, se dit que l'accueil d'arrivée de la belle enfant ne

différait pas beaucoup, en amitié, du sien ; il en conçut un peu de pitié pour la splendide créature.

— Elle est peut-être privée de tendresse, tout comme moi, murmura-t-il.

À présent, Betty traversait lentement le pont au bras du vieux gentleman, en direction des salons.

Ils dépassèrent Harleyson qui salua ; le nouvel arrivant lui rendit un salut raide et gourmé. Betty l'ignora.

— Qui est-ce ? demanda le vieillard d'une petite voix cassée.

— Il s'appelle Harleyson.

— Davidson, dites-vous ?

— Non, Harleyson. Har-ley-son… Peu importe d'ailleurs. C'est un mufle. Il m'a manqué de respect.

— Vraiment ? demanda l'oncle avec une indifférence polie. Pourrait-on me servir un verre de lait, Betty ?

Ils disparurent dans les salons du bord, au moment où les douaniers se retiraient en déclarant que tout était en règle et que le *Jurvis* pouvait repartir.

— Dans une heure les soles seront prêtes, cria Chairman en débouchant de derrière un amas de câbles lovés – car le pont commençait à perdre sa blanche netteté de la traversée – et dans un quart d'heure, il ne pleuvra plus. En attendant, reluquez-moi ce croiseur de bataille qui s'amène par le travers. C'est l'*Inflexible*, un des vainqueurs des Falkland. Vous vous souvenez ?

Harleyson jeta un regard distrait sur les immenses mâts tripodes qui hérissaient le mastodonte flottant ; il avait devant les yeux la maigre et menue silhouette de l'oncle de Betty, son visage glabre et couturé de rides, qu'éclairaient de grands yeux glacés et intelligents.

— Qui donc est le nouvel arrivant ? s'enquit-il.

— Vous ne lisez pas les publications d'histoire, n'est-ce pas, mon garçon ?

— Certes non, je ne sais même pas qu'il existe des choses pareilles, mais qu'est-ce à dire ?

— Qu'elles sont pleines de la gloire de lord Edwin Elmsfield, grand savant orientaliste, égyptologue et que sais-je moi. C'est le frère de feu le père de Miss Betty ; un vieil original, ladre et ridiculement riche, qui fera d'elle l'héritière de quelques dix millions de livres.

— Hein ? fit Harleyson, abasourdi.

— On dit qu'Elmsfield est plus riche que le roi d'Angleterre, Empereur des Indes. Dommage, hé, petit ?

— Dommage, pourquoi ?

— Vous sembliez avoir fait quelque impression sur Miss Betty au début de notre voyage. La petite se pique de démocratie depuis qu'elle roule à travers le monde et crie à tue-tête qu'elle épousera qui bon lui semble, fût-il chasseur de restaurant. Pour l'oncle il aurait suffi que l'époux ne se trompe pas dans l'énoncé de la dynastie des Pharaons.

— Et moi je ne l'étudierais pas pour vingt millions de livres, si cette péronnelle devait être la clé de cette fortune, grommela l'ingénieur.

— Certain renard de ma connaissance en a dit autant devant une grappe de raisins accrochée un peu haut, s'esclaffa Chairman.

Mais Harleyson n'avait pas lu La Fontaine…

Autour du steamer poussant ses feux et prenant l'allure du coursier sentant l'écurie, la Manche se peuplait.

Moniteurs de la base de Plymouth, galéasses de pêche, petits vapeurs trapus de Roscoff laissant flotter un fumet d'oignon dans leurs sillages, cargos battant tous les pavillons du monde…

Un peu de soleil était revenu, allumant une haute drisse, dorant une pomme de mât, bombardant de confettis lumineux la houle heurtée.

Harleyson suivait cette vie avec un regain d'espérance au cœur. L'Inconnu s'éloignait de lui. Puis, du coin de l'œil, il lorgnait Nancy Ward, désormais inactive et assistant, aux côtés de Mistress Hinchcliff, aux fastes de la mer.

— Harleyson !

L'ingénieur se retourna. L'endroit du pont où il se trouvait était absolument désert.

— Harleyson !

C'était lancé d'une voix basse, très grave, sur un mode de commandement. Pour la troisième fois son nom fut répété, mais cette fois avec une impatience fébrile.

Rowland pivota sur les talons à la façon d'un toton, nota sa complète solitude. Il commençait à croire à quelque farce anodine, quand il s'aperçut du voisinage d'une puissante manche à air. Curieusement, il se pencha vers la grande gueule ronde.

— Et bien ?

Un bruit de conque marine grondait dans le conduit métallique. Harleyson relevait déjà la tête pour échapper à cette rumeur obsédante quand la voix sombre répondit à son appel.

— Vous êtes là, c'est bien. Je commençais à croire que Grover vous avait eu.

— Grover ? Qui est ce Grover ?

— Très bien, faites l'imbécile. Mais j'aime votre prudence. Une manche à air déforme autrement la voix que le téléphone n'est-il pas vrai ?

— Qui diable êtes-vous ?

— Ne posez plus jamais cette sotte question, gronda la voix irritée et menaçante, et hâtez-vous de rentrer. Il y a de la besogne.

— À Knightrider Street…

— Au diable ! Inutile de hurler cela. Je le sais aussi bien que vous il me semble !

— Sans doute, répondit Harleyson décidé à ne plus comprendre et à laisser aller les choses.

— Dites, pourquoi avoir teint vos cheveux ? Ce n'est plus nécessaire.

— Mes cheveux ? murmura l'ingénieur en passant la main dans son opulente chevelure châtain clair.

Tout à coup la voix se fit pressante.

— Harleyson ! Il a fallu changer… La mouche est partie du casque. Elle est sur la croix.

— Allo ? fit Harleyson à voix basse.

Mais la manche à air resta muette. Et comme l'ingénieur voyait les deux stewardess se diriger de son côté, il se hâta de changer de place.

Le déjeuner en compagnie de Chairman fut agréable et Rowland oublia derechef le mystère qui commençait à l'absorber.

À l'entrée de la Tamise, un contretemps obligea le *Jurvis Bay* de se mettre à l'ancre.

— Une nuit de plus à passer sur votre couchette du bord, déclara Chairman de bonne humeur. Bah, votre lit de Londres sera peut-être moins bon !… On vous servira des cocktails.

Ce fut Nancy Ward qui lui servit la brûlante mixture, à la porte de sa cabine, dont l'entrée était interdite aux stewardess.

Les règlements de bord sont sévères.

Rowland avala le breuvage. Il avait un goût d'orange, de cannelle et de myrrhe.

« Cela me fera rêver aux rivages des îles heureuses, » se dit-il en se couchant.

Mais le rêve fut moins doux. Dans son sommeil, Rowland se sentit aux lisières d'un cauchemar ténébreux.

Une sorte de mouche géante se posait à chaque instant sur ses cheveux et, quoi qu'il pût faire, il ne parvenait pas à la chasser.

Quand le monstrueux insecte s'envola enfin, ce fut une croix ardente qui jaillit du fond de la nuit.

— La mouche… la croix…, gémissait Harleyson, s'efforçant en vain de secouer les ombres du vilain rêve.

Mais la croix s'approcha et se posa sur sa poitrine.

Rowland poussa un cri et rejeta les couvertures.

La lune s'encadrait dans le hublot de la cabine vide et silencieuse, sa lueur soulignant le moindre détail de l'intérieur. Soudain elle diminua, mangée par une ombre qui s'interposait.

« Wang ! » haleta Harleyson en se ruant vers la porte.

Le pont était désert, bleu de lune, en proie aux grandes ombres des nuits claires. L'ingénieur sentit une

cruelle douleur lui tenailler la poitrine, comme si le rêve se poursuivait.

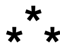
Vivement il tourna le commutateur et la petite pièce s'inonda de lumière blonde.

Il vit sa chemise qui bâillait, les boutons de nacre arrachés et une tache, rouge comme d'une brûlure, qui se précisait sur sa poitrine nue ; elle affectait la forme d'une petite croix.

— J'aurai de la chance si cette aventure ne se terminait pas dans un asile de fous, gémit-il en s'adressant un regard éploré dans le miroir incrusté dans la cloison.

Mais aussitôt il poussa une exclamation de stupeur.

Ses cheveux étaient devenus du plus beau noir !



M. Ted Soames, esquire, ne parvenait pas à s'endormir.

Il essaya de se tourner sur le côté gauche, bien que cela lui donnât des cauchemars, puis sur le côté droit, mais le sommeil ne venait pas.

— Demain je quitte cet hôtel, grommela-t-il, mais je formulerai d'abord quelques critiques, surtout contre le personnel dont j'ai à me plaindre quelque peu. V'là exactement onze mois que je suis client de l'établissement. Je ne lui ai fait aucune infidélité. Jamais je n'ai pris mes repas au-dehors. Sur l'honneur, je puis affirmer que jamais je n'ai découché. C'est déshonorant.

« Il est vrai, continua-t-il, que pour le prix, je ne pourrais avoir mieux : lumière électrique, chauffage central, eau courante, ponctualité de la part des serviteurs… Mais qu'importe ! Un peu de changement me fera du bien. Je m'empâtais ici.

Il fourragea dans son bonnet de nuit, en sortit une feuille de papier de riz, une pincée de gros tabac et une allumette soufrée. M. Soames était décidément un fier original.

— Je reprends l'habitude de fumer au lit, soliloqua-t-il. Ah, ces bonnes vieilles manies, comme on les retrouve avec joie !

Il lança un long jet de fumée vers le plafond.

Il y eut un bruit du côté de la porte et un rectangle lumineux s'y découpa.

— Numéro 170, je vous prends à fumer dans votre cellule ! Je vous colle au rapport de demain.

— Impossible, répondit flegmatiquement M. Soames.

— Comment, fils de diable ! faudra-t-il que j'inscrive une note supplémentaire pour insolence ?

— J'ai dit impossible parce que Leurs Seigneuries de l'Old Bailey désirent que je sois libéré demain, et qu'aux termes du règlement, cela doit se faire au lever du soleil. Le rapport du directeur n'est qu'à dix heures, alors que le soleil…

— C’est bon, grommela le gardien, de l’autre côté de la porte, en jetant un regard mécontent, par le guichet ouvert, dans la cellule emplie de fumée. C’est bon. Mais vous êtes tous les mêmes. Le dernier jour de votre captivité vous ne savez quoi inventer pour embêter les honnêtes gardiens.

— Taisez-vous, Joe Partner, répliqua M. Soames, conciliant. Ne vous plaignez pas de moi. La première chose que je ferai quand la porte se fermera derrière moi – se fermera dans le bon sens, cela va sans dire – ce sera de payer le prix de trois pintes d’ale à *La tête bleue* dans Paternoster, pour le compte d’un certain gardien de mes amis.

— All right, Ted, mais ne soufflez pas la fumée du côté de la porte. On pourrait la sentir dans les couloirs et, à minuit, le chef passe. Cela ferait du tintouin.

— C’est bien pour vous faire plaisir, répondit M. Soames en envoyant la fumée dans la direction de la lucarne. Et j’y ajouterai le prix de six cigares.

— Auriez-vous des espérances[2], au-dehors ? demanda le gardien avec un peu d’ironie.

— Cinq mille livres, laissa tomber le détenu avec négligence.

---

[2] Espérance : en argot de la pègre : coup à faire.

— Hein ? Pour payer d'avance un nouveau séjour ici, je présume ?

— Pas de blagues. Je sais ce que je dis.

— Je ne suis ni détective ni juge, dit Joe Partner, mais les règlements m'enjoignent de donner de bons conseils aux détenus. Eh bien, Ted Soames, ne faites plus de bêtises, à moins de trouver Newgate une plaisante villégiature.

— Merci Joe. Voilà un conseil qui vaut, pour le moins, une demi-pinte de gin. Elle sera payée d'avance par mes soins à *La tête bleue*. Bonne nuit !

— Je commence à croire que vos espérances sont sérieuses, conclut Partner. Mais, après tout, cela ne me regarde pas. Bonne nuit !

Le guichet se referma avec un bruit sec de mâchoire et le n° 170, alias Ted Soames, resta seul avec ses pensées et ses mirifiques espoirs.

— Bien sûr, murmurait-il, cinq mille livres, ce n'est pas un penny de trop pour ce que je sais. Avec un peu de chance… Londres est grand, mais on ne se rencontre nulle part mieux qu'à Londres.

La cigarette était achevée. La cloche intérieure de la prison piqua douze coups.

— Minuit ! ricana M. Soames. C'est l'heure de la fortune, mais cette fois elle s'amènera exactement à minuit vingt-deux.

C'était une parole bien énigmatique, mais elle sembla parfaitement plaire à M. Soames, car il n'y réfléchit pas plus longtemps. Il s'ingénia à trouver une position plus confortable et, y étant parvenu, s'endormit.

***

Quand une Anglaise se met à être jolie…

Il en est de même de Londres. Sordide, enfumée de fog jaune, éclaboussée de pluie, de boue et de suie, l'immense métropole connaît pourtant des heures tendres, qui l'habillent de soleil et de joie.

C'est par une de ces matinées exceptionnelles que le *Jurvis Bay* remonta la River.

Pourtant, une fois Greenwich dépassé, les rives ne sont qu'un vaste déploiement de misère.

Limehouse paraît à tribord, torve, fermé comme un visage de condamné.

Quartier chinois sans prestige exotique, il n'emprunte à l'Orient que ses vices, ses crimes et son extrême dénuement.

Shadwell suit, fuligineux, décrépit, piqué de bâtisses neuves, que déjà la lèpre de misère entame malgré leur jeunesse, pour finir dans la bonne humeur crasseuse de Wapping.

Aux confins de Lower Pool, voisinant avec les unités de guerre du Pool, la « Australian Shipping Co » possède

un wharf privilégié où le *Jurvis Bay* et ses semblables se mettent au repos jusqu'à l'heure de leur prochain départ.

La prodigieuse apparition du Londres maritime, misérable et pittoresque, empoigna Harleyson et, pendant les deux heures matinales de la lente remontée du fleuve, il fut tout au spectacle de cette vie nouvelle.

— Mon vieux Row, avait dit Chairman, aujourd'hui et demain ne sont pas jours de fête pour moi. Je dois produire mes comptes aux bureaux de la compagnie, et je ne pourrai vous accompagner à terre. Mais où comptez-vous descendre ?

Harleyson hésita. Sa nouvelle adresse lui brûla un instant la langue, mais il se ravisa. Le changement singulier subi par sa chevelure, lui revint, et il fut content de la tangente qui s'offrait à lui pour s'échapper.

— Je me rappelle que mon cousin me parlait quelquefois d'un vieil hôtel dans Covent Garden, *Les armes de Grantham*, à moins que cette cambuse de bon renom n'existât plus…

— Elle existe encore et tiendra pendant des siècles, s'écria le marin. Aussi longtemps qu'il y aura une belle volaille sur les marchés proches, et du vieux vin en Angleterre, ces armes-là ne seront pas déposées !

Harleyson se mordit les lèvres ; il lui en coûtait de mentir à cet homme si simple et si jovial.

— Peut-être, répondit-il évasivement, que j'y établirai momentanément mes pénates, bien que je me sois

promis d'aller à l'aventure. En tous cas j'y laisserai de mes nouvelles.

Il y avait, non loin du quai, vétuste et sale, une station de taxis, peu fringantes voitures employées surtout par les officiers de la Royal-Navy dont la paie n'est pas des plus confortables.

Un matelot lança par trois fois un strident coup de sifflet et trois voitures se détachèrent du groupe et prirent la file devant la coupée.

La première accueillit Lord Elmsfield, glacial et distrait, et sa nièce Betty, plus hautaine que jamais et ignorant toujours son ancien adorateur qu'elle frôla presque au passage.

— Adieu, murmura Harleyson. Je ne souhaite pas vous revoir, Miss Betty. Petite pécore ! »

— Où faut-il vous conduire, sir ? demanda le chauffeur du second taxi, en s'avançant tête nue vers Harleyson.

Le jeune homme hésita, puis machinalement il lança l'adresse des *Armes de Grantham* dans Maiden Lane ; il lui sembla entendre claquer un hublot dans son dos.

Le taxi démarra dans un rugissement de ferraille tourmentée et prit le chemin des quais.

Dans Highstreet, en proie à une foule bariolée de dockers, de mariniers, de Juifs et de regrattiers, le troisième taxi les dépassa.

Harleyson tourna la tête et son cœur se pinça.

Il venait d'entrevoir Nancy Ward, aux côtés d'un gentleman au visage neutre ; une bonne figure placide d'employé de la City.

Tous deux souriaient et semblaient contents d'être ensemble, puis Nancy fit un geste bref de la main et Rowland vit l'œil de son compagnon se coller à la petite vitre arrière du taxi, et le dévisager avec quelque effronterie.

Il soupira, s'appuya plus lourdement contre les coussins et soudain Londres lui sembla moins lumineux, et bien moins accueillant.

Ce fut d'un air maussade qu'il poussa la porte à tambour des *Armes de Grantham*. Il fit remiser ses bagages dans un coin du vestibule en disant qu'il les enverrait chercher dans la journée, et il commanda un toddy.

— Une ingrate, gronda-t-il. Une vilaine petite ingrate, voilà ce que je pense d'elle.

— Comment dites-vous, sir ? s'enquit une splendide serveuse irlandaise aux cheveux de flamme.

— Je dis que vous êtes une ingrate !

— Mon doux Seigneur, que vous ai-je fait ? cria la pauvre petite bonne tout alarmée.

Harleyson se sentit ridicule et il en voulut davantage à Nancy Ward.

— Pardon, mademoiselle… J'avais mes idées à cent lieues d'ici… Voulez-vous m'apporter un plan de Londres ?

« Dommage, pour un si beau garçon, d'être maboul comme une perruche », soupira la rousse Kitty en lui apportant le plan demandé.

Harleyson vit alors que Knightrider Street n'était pas loin.

Une demi-heure plus tard, il traversait en flânant le macadam laiteux de la Victoria Embankment, essayant de reprendre intérêt à la vie intense de la cité et y réussissant quelque peu.

C'était l'heure douce et plus calme où la matinée se coupe d'un quart d'heure de repos pour les travailleurs de la rue londonienne. Les passants s'offrent une cigarette ou une pipe extra, les cochers ignorent le client pour quelques minutes et hèlent les garçons de bar pour qu'on leur apporte de la bière fraîche ; les chevaux gardent la tête plongée dans leur musette remplie d'avoine.

S'orientant d'après son plan, Harleyson quitta la River à Temple-Garden, piqua droit vers Tudorstreet, sèche et venteuse, et s'embrouilla dans un fouillis de rues commerçantes.

Il se retrouva à l'angle de Ludgate-Hill et là, reconnaissant la vanité qu'il y a de vouloir aller à la découverte de Londres sur la foi d'un grimoire coloré en rose vif, il eut recours à un agent pour se faire indiquer Cannonstreet.

Il évitait de demander Knightrider Street, mais il savait, par le truchement du plan, qu'elle était en partie parallèle à l'artère demandée.

Ce fut cette circonstance qui joua le rôle de la fatalité dans la destinée d'un autre gentleman.

Comme Harleyson remerciait l'obligeant bobby, en le gratifiant d'un large coup de chapeau, un homme qui buvait un grog épicé au bar du *Jugement Dernier* dans Ludgate-Hill, poussa une exclamation et répandit une bonne quantité de liquide sur les dalles saupoudrées de sable blanc de la taverne.

— Eh ben, si jamais j'avais rêvé cela ! balbutia-t-il en observant l'agent de police.

Il jeta un shilling sur le comptoir, demanda la monnaie et bondit dans la rue.

— Plus souvent que je le perdrai, ricana-t-il. Ah ! Joe Partner, voilà l'espérance en personne qui passe, et pour moi l'espérance se monte à cinq mille livres !

M. Ted Soames, comme tous les libérés, aimait passer les premières heures de la grande détente aux proches environs du pénitencier qu'il venait de quitter et aujourd'hui il s'en félicitait outre mesure.

— Pour une fois, Old Bailey et Newgate me portent veine, ricana-t-il, en emboîtant de loin le pas à Harleyson.

Celui-ci avait adopté l'allure du badaud. Il avait mis en poche son plan de Londres, s'en remettant au hasard de sa mémoire et aux renseignements de l'agent.

Cela lui valut la mesquine aventure de tourner stupidement en rond autour d'un pâté de maison de Carter Lane, et inspira à M. Soames, qui le suivait, la réflexion que l'alouette ne retombe jamais droit sur son nid.

C'était un endroit populeux où les marchandes de quatre-saisons faisaient la loi à défaut de la pluie et du beau temps.

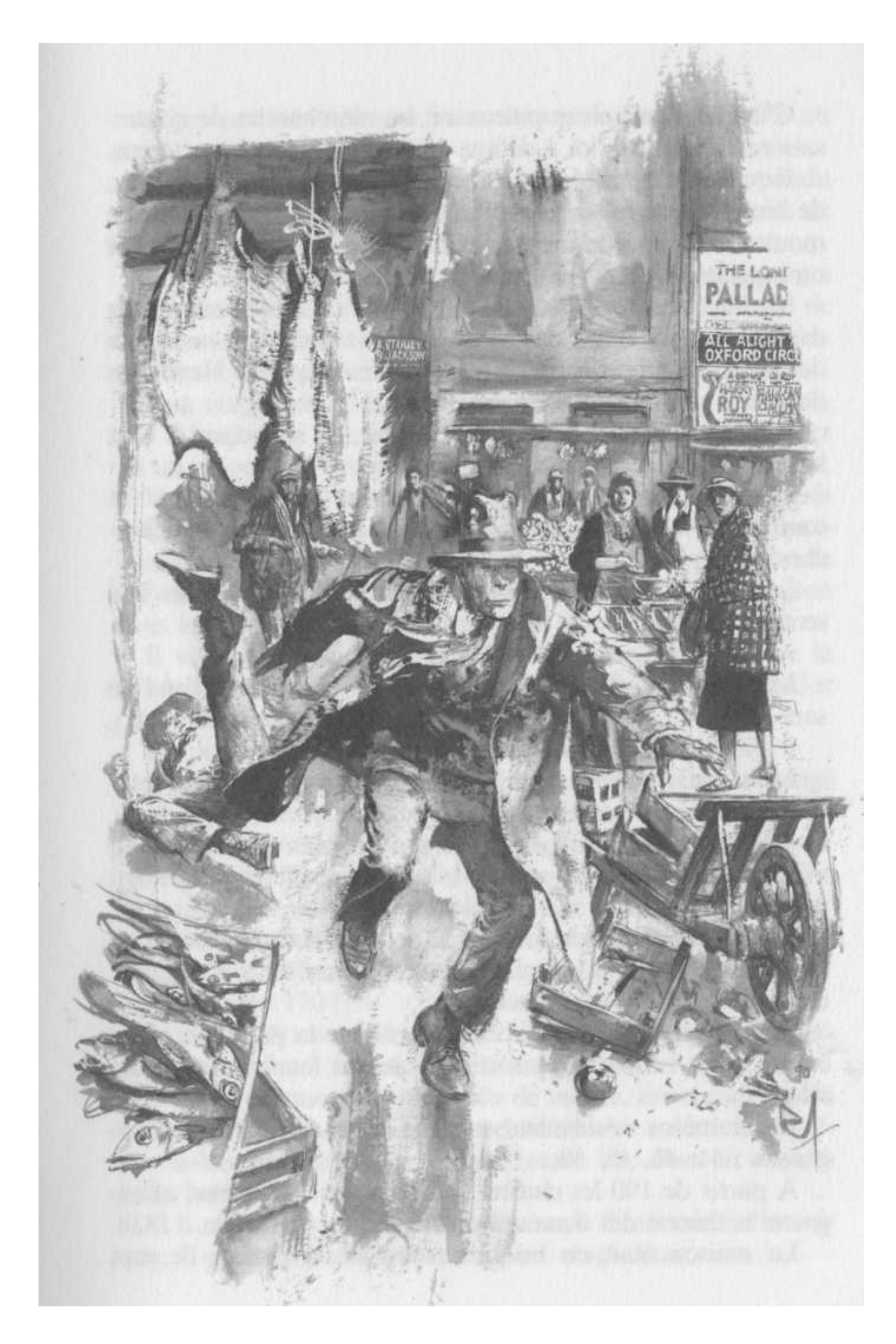
Rowland s'égara dans une forêt vierge de voitures à bras, de brouettes et de tricycles chargés d'oranges, de légumes, de moules et de marée fraîche, et hantée d'insulaires criards et ombrageux.

M. Ted Soames glissa sur une feuille de salade, s'empêtra dans l'éventaire d'une débitante de fromages, reçut une paire de gifles et un bon supplément d'injures et perdit Harleyson de vue.

Il faillit crier tout haut son désespoir, en se lançant à tout hasard au pas de course.

Mais la Destinée veillait et, au coin de Carter Lane, ce fut tout juste s'il ne se heurta pas de front à l'objet de ses recherches.

Le regard de Rowland glissa sur lui, indifférent, mais Ted sentit une sueur froide lui sourdre de tous les pores.



« Au diable…, songea-t-il. Je n’oserai jamais… »

Mais le leitmotiv de la concupiscence chantait au fond de son cœur : « Cinq mille livres ! Cinq mille livres ! »

« Dire que je suis le seul… » commença-t-il.

Mais il n'acheva sa pensée que sur un mot d'énergie fataliste.

« Tant pis !… J'irai !… Ce secret vaut bien plus que cinq mille pauvres livres, » ajouta-t-il en guise d'encouragement personnel.

Harleyson venait de tourner le coin de Knightrider Street et son cœur se mit à battre. Quelques pas encore le séparaient de sa destination, de l'inconnu.

Il serrait dans sa main sèche et brûlante la petite clé plate, comme s'il redoutait un sortilège qui lui ferait pousser des ailes.

Les numéros se suivaient sur les façades correctes et bourgeoises : 44, 46, 48, 50…

À partir de 100 les chiffres se doublaient de lettres, allongeant la théorie des demeures : 170a, 170b, puis 180a… 182b.

La maison était en briques roses, et un perron de sept marches conduisait à une porte de chêne lustré travaillé au goût du siècle dernier.

Harleyson se sentit tenté de tirer le pied de biche, pendu à une vrille de fer forgé, ou de se servir du heurtoir à tête de cuivre.

Les volets étaient grands ouverts sur des fenêtres garnies de mousseline tendre. Devant l'une d'elle, dans un vase de trente sous, s'effritait une botte de monnaies du pape, livides.

C'était vieillot, mièvre et singulièrement réconfortant.

Aux étages les rideaux étaient sévèrement tirés.

« Si maître de céans il y a, ce doit être un pasteur Wesleyer ou un colonel de l'Armée du Salut, » se dit le jeune homme.

De l'autre côté de la rue, M. Soames, tombé en arrêt devant l'étalage d'un libraire, admirait avec un intérêt passionné les bibles à bon marché et les horribles portraits de Guy Fawkes, mais de fait il observait les gestes d'Harleyson dans le reflet de la vitrine.

Il vit Harleyson gravir lentement le perron, introduire la clé dans la serrure, hésiter une seconde devant un corridor pénombreux, et entrer.

La porte retomba avec un bruit sourd.

« La pie est au nid, conclut Ted. Je vais lui laisser le temps de s'y retourner et, en attendant, je vais me réconforter d'un peu de bon whisky. J'en aurai grand besoin. »

D'un pas léger, il gagna Cannonstreet et compara les enseignes des pubs, pour choisir le lieu de ses préparatifs.

Il allait se décider pour l'honorable taverne du Vieux Pèlerin quand on l'interpella.

— Numéro 170 !

— Eh ! fit Soames, vexé qu'on lui rappelât si vite une personnalité récente, si peu digne d'un gentleman.

Il ne vit qu'une puissante auto de maître, arrêtée au ras du trottoir et dont la portière s'entrebâillait. Au volant, le chauffeur à lunettes fumées regardait devant lui, d'un air royalement indifférent.

— Il est passé minuit, dit quelqu'un à l'intérieur de la voiture. Il est même exactement minuit vingt-deux.

Cette affirmation mensongère eut un effet remarquable sur M. Soames.

Il chancela, blêmit aussi fort que son teint cireux d'ancien pensionnaire de la geôle le lui permettait, et se confondit en vagues salutations.

— Montez !

La voix était douce, lointaine, mais dénotait une volonté formelle.

M. Ted Soames s'engouffra dans l'automobile, dont les glaces, singulièrement embuées, rendaient l'intérieur complètement indistinct.

L'auto prit une rue traversière, coupa l'Upper Theemstreet, gagna les bords de la River, prit de l'allure et se mit à suivre fidèlement le fleuve.

M. Ted Soames, où donc vous conduit votre destinée ?

Lower Pool est dépassé, puis Limehouse-Reach défile. Voici Greenwich peuplé de mâts, de vergues, de cheminées et de longues fumées noires. C'est, à rebours, le chemin suivi par le bon *Jurvis Bay*.

Au-delà de Greenwich et de ses arsenaux tapageurs, l'estuaire s'élargit, des bancs de sable blonds dorment au ras de l'eau comme des bêtes apaisées.

C'est déjà la mer qui appelle, car une barre d'écume remonte vers l'intérieur, raclant les pilotis du bord.

Connaissez-vous ces hauts-fonds, M. Soames ? Ce sont les cimetières de la River, car c'est ici que le fleuve dépose les morts qui depuis des jours, des semaines peut-être, descendent au fil de ses eaux lentes.

Ne les craignez plus, M. Soames ; on a dépassé déjà ce mausolée fluvial.

Plus loin ce sont les sables de Sheerness. Ils s'intéresseront davantage à vous. À moins que ce soit la mer du Nord elle-même…

La voiture roule, roule, roule vers les grèves solitaires où ne veillent que des mouettes et des goélands, gent peu bavarde sur les affaires des hommes.

Dans la voiture, M. Ted Soames est allongé bien sagement sur une couverture de cuir, qu'une main soigneuse a étendue, de peur que ne soient tachés les beaux coussins de velours beige.

Le manche d'un poignard saille sur la poitrine de Ted et la blessure saigne un peu…

CHAPITRE III

Le cœur de Bawhanee

Londres a ceci de charmant, auprès de mille et une laideurs, de garder des coins de province intacts et purs parmi la montée géante de flats à quinze étages, de buildings copiés sur Chicago, et de casernes civiles à la mode prussienne.

Dans ces coins du passé que sont Covent Garden et ses environs immédiats, il y a encore des bourgeois qui ont gardé leur petite maison, voire leur jardinet avec des lilas et des mastouches.

Grâces en soient rendues au Seigneur, sinon la formidable cité serait, à cette heure – tout comme New York – une chose sans âme, un cadavre géant auquel une batterie voltaïque de cauchemar prête un semblant de vie.

L'esprit de Dickens y plane encore sur les eaux, comme celle d'un Dieu qui ne serait qu'endormi. M. Pickwick s'en va encore plaider des procès de vaudeville devant les perruques d'Old Bailey. Squeers pousse encore la porte de la *Tête de Sarrasin*, et cette digne auberge s'éclaire encore à l'huile et à la chandelle. Micawber s'étonne de ne plus être emprisonné à la Marshall-Sea, pour les sept shillings qu'il doit à son épicier. Trotty Veck porte encore des lettres d'amitié aux jours heureux de Noël et de Nouvel-An. Gride continue à voler les fils-

à-papa. Et Montagne Tigg vous tape toujours d'une demi-couronne en faisant la roue dans sa redingote véronèse.

Cela pourrait servir à expliquer la paix soudaine qui descendit dans le cœur anxieux d'Harleyson, quand il jeta son chapeau sur une belle crédence en chêne noir, surmontée d'une longue théorie de chopes flamandes en grès bleu, et inspecta la salle à manger propre et luisante comme un sou, qui venait de l'accueillir dans la maison de Knightrider Street. Sur un guéridon, il y avait un carafon en forme de buire, à moitié rempli d'un vin qui retenait un rayon de soleil ; un verre attendait tout près. Il s'agissait d'un porto très honorable et Rowland s'en offrit deux verres, coup sur coup.

Cette double rasade le rendit d'excellente humeur et volontiers il aurait rempli une troisième fois le verre pour trinquer à sa bonne venue.

— Allo ! Allo ! Y a-t-il quelqu'un ici ? cria-t-il.

Un peu de résonance emplit la cage d'escalier et les pièces en enfilade ; puis le silence se refit, parfait et convenable comme si la maison n'avait jamais connu que cela.

« Au fond c'est juste, acquiesça-t-il. Qui donc me répondrait à moins d'être caché dans un placard, car je n'ai vu personne. »

Quatre pièces au rez-de-chaussée et une buanderie, cinq au premier, quatre au second, des combles vides comme une coquille et un sous-sol sans mystère. Le jar-

din est enclos de hautes murailles et s'y trouve blotti comme au fond d'un tube.

« Demain une femme de charge se présentera, sans doute, pour faire mon ménage, et je la féliciterai pour l'excellente tenue de cette maison.

« Je me demande, continua-t-il en jetant un regard sur les nombreux tableaux qui ornaient les murs, qui donc habite ou habitait cette maison. Un homme de mœurs et de goûts simples, et peut-être vaguement artistiques, témoins cette foule de tableaux qui, pourtant, ont la fraîcheur des copies.

« Il y a des livres dans la bibliothèque, mais ils ne révèlent rien : Shakespeare, Walter Scott, Dickens, Shelley, deux volumes dépareillés de Thackeray, une collection complète du *Strand-Magazine* – deux cents bouquins à six-pence. Bref, ce que tout Anglais est censé avoir lu et relire encore.

« Les tiroirs sont nets, aucun papier n'y traîne, aucune correspondance, pas même une facture. L'homme devait aimer brûler les papiers que chaque jour apporte inévitablement, ce qui est le signe d'une conscience placide et propre, bien en harmonie avec la maison elle-même.

« Si j'agissais à la manière des policiers d'Edgard Wallace, je commencerais par établir une liste de ce qui me paraît remarquable autour de moi, et cela me conduirait infailliblement vers la solution du mystère.

« Voyons toujours :

« Cave : deux cents bouteilles de vin, à quelques-unes près ; porto, sherry, madère, pas de vin de France ; une réserve peu importante de whisky, du Dewars de la bonne année, une demi-douzaine de flacons de Gordon Gin.

« Cuisine : quelques excellentes conserves : fruits, jam, pâtés de veau et de volaille. Dans les boîtes laquées, tout ce qu'il faut pour qu'un gentleman, vivant seul, puisse se confectionner un en-cas, s'il le faut.

« Conclusion : il y a un fourrier diligent dans la place.

« Chambres à coucher : celle du maître de céans sans doute, qui est très belle. Le lit fort bas, des draps fins comme dans les Palaces, trois superbes peaux de tigre, un service à fumer en cuivre repoussé sur un guéridon arabe. Une chambre d'amis qui ne me paraît pas devoir beaucoup servir ; chambre de bonne et de courrier : néant.

« Bureau : bibliothèque connue et déjà décrite, le tout péniblement propre, comme si l'on n'y travaillait jamais. Par contre on doit y fumer furieusement ; il y a des pipes de Gouda bien culottées au râtelier, un formidable pot de grès bourré de tabac de Hollande, une caisse en cristal avec des Clay. Merveille !

« Tiroirs : vides, ou à peu près.

« Salons : confortables, bien qu'un peu désuets.

« Cabinet de toilette : magnifiquement moderne ; baignoire-bloc en pierre veinée, double douche, chauffe-

bain électrique, lavabos constellés de flacons en cristal taillé, de l'eau de Cologne, un parfum que je ne connais pas, une coupe de lavande séchée, le téléphone…

« Diable, je n'y avais pas pensé ! »

Harleyson jeta de côté la liste qu'il venait de dresser au crayon sur une feuille de son carnet. Gravissant en quelques bonds l'escalier aux marches feutrées de haute laine, il entra en coup de vent dans le cabinet de toilette et s'empara du volumineux indicateur des téléphones. Les numéros des abonnés s'y trouvaient groupés par rue ; d'une main fiévreuse, il feuilleta le volume, trouva Knightrider Street.

« Je sais maintenant comment s'appelle mon hôte invisible, murmura-t-il avec dépit en rejetant l'indicateur, mais les trois quarts des citoyens d'Angleterre se nomment de la sorte, tout comme des millions de Chinois s'appellent Wang.

« John Smith ! »

Il donna un coup de talon sur l'innocent livre des téléphones et se tourna vers la chambre à coucher ; ses yeux eurent un cillement étonné, presque inquiet.

Bien en vue, sur le marbre de la cheminée, en un ovale artistement encadré, il venait d'apercevoir son portrait !

***

Il dormit d'une traite.

Le lit était bon, excellent même, et lui valut un somme réparateur, bien que, de temps à autre, il le sentît ébranlé par un léger roulis, comme tous les voyageurs de la mer lors de leurs premières nuits sur le plancher des vaches.

Il fut éveillé par un rai de soleil se jouant dans les glaces.

Les fenêtres de la chambre à coucher donnaient sur le jardin. Elles ne devaient se teinter de soleil qu'en de rares minutes matinales car, au-delà des hautes murailles, il n'y avait que des arrières-façades mornes, trouées par des séries de fenêtres régulières.

Un de ces visages de maisons était plus proche, mais ses vitres dégarnies, privées de rideaux et de tentures, plaquées de crasse et de poussière, trahissaient la demeure vide et abandonnée.

Harleyson la regarda avec dégoût car un peu de sa misère et de sa solitude semblait se déverser dans la maison où il se trouvait lui-même.

Mais autre chose détourna bientôt son attention. L'odeur familière et rassurante du lard frit et des toasts grillés, qui montait de l'office.

— Madame X, Y ou Z est déjà à l'ouvrage, s'écria-t-il. Allons faire sa connaissance.

Il enfila un affreux complet d'intérieur dont il avait fait l'acquisition à Melbourne, comme étant du dernier chic londonien, et il descendit au rez-de-chaussée.

Dans la salle à manger, la table était mise ; sur un mignon réchaud à alcool, une plantureuse omelette au jambon se tenait au chaud ; sous le couvre-thé ouaté, une théière en faïence noire lançait un léger brouillard parfumé.

— Holà ! Holà ! cria Harleyson.

La même résonance, puis le même silence que la veille lui répondirent.

— La bonne femme sera déjà partie, grogna-t-il mécontent. Elle doit être bien matinale, car les verres sont lavés et le carafon, rempli de porto ; il est vrai que toutes les ménagères ont une clé, et…

Il bondit de sa chaise au grand dam des œufs qui maculèrent la nappe blanche. La veille au soir, il avait tiré les verrous et mis la chaîne à la porte de la rue !

— Ainsi, « on » entre « chez moi » comme dans un moulin, gémit-il, ou plutôt comme dans un roman d'Ann Radcliffe. Le ménage doit y être fait par des fantômes qui passent à travers les portes fermées au triple verrou !

Il toucha à peine au déjeuner tant l'idée des mains mystérieuses qui l'avaient apprêté lui était déplaisante.

« Si j'inscrivais cela sur ma liste, le policier de Wallace dirait qu'il y a une entrée secrète, conclut-il. Au fond, je dois m'attendre à un côté romantique dans cette aventure.

« Où serait le mystère s'il n'existait ni placards à double fond, ni murailles truquées. Ajoutons cela aux

ordres étranges que je reçois depuis Aden et à la délicate attention de mettre mon portrait en évidence sur une console de marbre. »

Il n'eut pas à s'étendre longuement sur ces données, car un grelottement aigre de timbre métallique retentit à l'étage.

« Le téléphone ! »

Il se sentit soudain moins seul puisque quelqu'un l'appelait, puisqu'une voix autre que la sienne allait se faire entendre dans la maison.

— Allo ! fit-il en décrochant le récepteur.

— Bon, vous voilà, il était temps. Le téléphone vaut décidément mieux qu'une inconfortable manche à air, n'est-ce pas ?

— Ah ! c'est vous, répondit Harleyson, histoire de dire quelque chose.

— Qui voulez-vous que ce soit, je vous prie ? Il y avait une intonation moqueuse et méchante dans la voix. Sur le *Jurvis*, tout était en règle. Vous êtes un habile garçon et votre éternelle discrétion me touche beaucoup. Vous aurez votre part comme de coutume et de la même manière.

— Très bien, murmura l'ingénieur.

— Et vous êtes toujours bien perspicace. Vous saviez donc déjà que la vieille Slipper était rayée ? Vous n'avez pas perdu votre temps.

— Vous dites ?

— Ce damné téléphone ne marche donc pas qu'il me faille répéter ? Oui, mais je ne vous demande pas comment et par qui ; c'est votre affaire et puis c'est dans votre rôle de savoir. Pourquoi auriez-vous mis le verrou, sinon ?

— C'est vrai, confessa prudemment Harleyson. Pourquoi l'aurais-je fait, hein ?

— Grover et sa bande tournaient autour d'elle. Je parle de Slipper. Par conséquent, il a fallu qu'elle tombât de l'escalier après avoir bu, hier soir, son gin quotidien. Une belle ration, ma foi !… On l'a relevée, le crâne en morceaux, et bavarde comme le cadavre qu'elle était. Je ne puis vous envoyer d'autre servante pour l'heure, du dehors, cela s'entend. Croyez-vous que je tienne un bureau de placement ? Ne pourriez-vous faire votre ménage vous-même ? Savez-vous que vous êtes embêtant avec vos manies de vieux garçon ? »

Harleyson eut une inspiration.

— Non ! répondit-il avec une netteté bourrue.

— Prenez garde ! fit la voix en devenant menaçante. Vous prenez de l'indépendance. Je n'aime pas ça.

Piqué au jeu, Harleyson résolut de continuer dans le sens négatif.

— J'ai mes droits ! gronda-t-il.

— Maniaque ! Petit bourgeois ! Clerc de notaire ! Vous êtes bien tous les mêmes, siffla avec animosité la voix à l'autre bout du fil. Vous êtes incapable de voir grand. Peut-être faudra-t-il que je vous fasse border dans votre lit ?

— J'y pensais justement, affirma Harleyson avec beaucoup de calme.

— Et moi je ne veux plus de carabosses, comme la Slipper, qui finissent par mettre le nez dans des choses qui ne les regardent pas… Écoutez ! Cette fois encore, je m'incline devant votre sottise, mais le service se fera désormais par mon intermédiaire, ce qui veut dire que si l'idée vous prenait de faire des recherches à mon sujet, je m'en mêlerais.

— Aha ! Aha ! fit Harleyson en ne trouvant rien de mieux à riposter.

Mais ce rire exaspéra l'inconnu.

— Je te tue, entends-tu ? Je te tue, pantin !

— Bon, répliqua Harleyson. Je m'en fiche après tout.

— Tant mieux. Pour le moment, vous pouvez fumer du tabac de Hollande et lire Quentin Durward.

Suivit le déclic de l'appareil qu'on raccrochait.

Harleyson réfléchit quelques secondes, puis il décrocha l'écouteur et forma le numéro de la centrale téléphonique.

— Qui donc vient de me sonner, miss ? s'enquit-il.

La préposée prit son temps pour s'informer, puis répondit avec un peu d'étonnement :

— Mais personne ne vous a demandé, sir.

Rowland resta rêveur. Lentement il se mit à sa toilette et à nouveau l'appareil sonna.

La même voix que tout à l'heure l'interpella, mais elle tremblait de colère.

— Canaille, vous recommencez le petit jeu ? Êtes-vous devenu complètement idiot ? Quand MOI je vous appelle, personne ne vous appelle, nigaud. Vous ne devriez pas l'ignorer. Savez-vous quand vous apprendrez ce qui vous tarabuste l'esprit à mon endroit ? Eh bien, exactement deux ou trois secondes avant votre mort, mon petit !

La communication fut encore coupée et, pensivement, Rowland retourna à ses brosses et à son savon.

« Je me demande quelle vie je vais devoir mener ici », songeait-il.

Il résolut de passer quelques heures avec le brave Chairman et l'idée seule de voir enfin un visage qui ne cachait aucun mystère lui rendit vite sa bonne humeur coutumière…

Un dernier coup d'œil dans le miroir lui fit froncer les sourcils.

Ces maudits cheveux noirs ! Il ne se souciait pas d'affronter les regards étonnés que le bon commissaire du *Jurvis Bay* ne manquerait pas de lui décocher.

Il pouvait invoquer vingt raisons diverses ou plutôt vingt caprices mais, cœur simple et droit, il mentait mal.

Il était certain que Chairman saurait lire le mensonge sur son front, dans ses yeux, dans les moindres de ses faits et gestes.

En proie à ces ennuyeuses pensées, il descendit le perron de la bizarre maison de Knightrider Street.

À Ludgate, il crut avoir trouvé, et avisant un salon de coiffure, il s'y fit tailler les cheveux beaucoup plus courts, puis d'une main vigoureuse, il les aplatit sur son crâne.

« On pourra tout juste m'accuser de manquer de goût », se dit-il.

Chairman, qui depuis une demi-heure piochait la carte des *Armes de Grantham*, n'attacha toutefois pas grande importance à cette transformation capillaire.

— Tiens, fit-il, vous avez sacrifié vos cheveux à la mode du jour. Comme cela vous change ! Vous me sembliez plus blond jadis. Mais comme les goûts ne se discutent pas, ce n'est pas moi qui commencerai à faire tourner autrement la terre autour du soleil. Que diriez-vous d'une longe de veau et d'asperges à la crème ? J'en rêve depuis Colombo. »

Les restaurants de Londres sont de hideux endroits où l'on se nourrit et rien de plus, mais les *Armes de Gran-*

tham sont connues, même sur le continent, pour faire exception à cette règle déplorable. Chairman recommanda des asperges et Rowland se demanda quelle potion on lui faisait avaler jadis à Sydney ou à Melbourne, sous le nom de « vin de France ».

Au Sauternes, qui arrosa une langouste mordorée, succéda un Pouillac, dont la sombre bouteille flanqua le rôti.

L'hôtelier, qui observait d'un œil émerveillé le robuste appétit de ses clients, vint leur souffler à l'oreille qu'il possédait de la véritable Chartreuse et même une fine Napoléon.

— Va pour les deux ! ordonna Harleyson.

Et Chairman affirma que jamais personne n'avait mieux parlé.

On exhuma des souvenirs de voyage, et bien des fois le nom de Nancy Ward vint aux lèvres de Harleyson, bien qu'il remarquât que son compagnon évitait, avec une touchante maladresse, de parler de la jeune employée du bord.

L'ingénieur n'y tint plus pourtant et d'un ton léger il finit par lancer :

— À propos, notre jolie rescapée d'Aden refera-t-elle le voyage en sens inverse avec le *Jurvis* ?

Chairman secoua la tête.

— Non, elle y a renoncé, et c'est une longue bringue d'Écossaise qui la remplace.

— Je l'ai vue quitter le bord en compagnie d'un gentleman, dit Harleyson. Un amoureux sans doute ?

Le marin s'agita sur sa chaise d'un air embarrassé.

— Je ne le crois pas », dit-il enfin.

Rowland le regarda fixement.

— Vraiment, vous ne le croyez pas ?

L'embarras de Chairman s'accrût et, pour le masquer, il avala sa Chartreuse sans la savourer.

— Rowland, vous et moi, sommes des gens d'un autre siècle, je pense. Le mensonge ne nous vaut rien. En vérité, je crois que Miss Ward n'est pas celle que vous pensez.

Le front de l'ingénieur se plissa.

— Je ne vous comprends guère, dit-il sèchement.

— Il se fait, Harleyson, que je connais un peu le bonhomme qui est venu l'attendre à son arrivée… Eh bien, c'est quelqu'un de la police !

— Mon Dieu, hésita Harleyson. Cela ne signifie pas grand-chose.

— Sans doute, si l'homme n'était pas quelqu'un d'importance. C'est Canning, oui, Canning le surintendant des recherches criminelles de Scotland Yard. Il ne se dérange pas pour des futilités, le bougre. »

Il y eut un silence pénible entre les deux hommes, qui, derechef, eurent recours à leurs verres pour chasser les idées troubles qui montaient.

— Je ne suis qu'une tête de pipe, Chairman, éclata enfin l'ingénieur de la « Midas », si je comprends ce que vous voulez insinuer.

— Je veux être franc, mon ami, répondit gravement l'officier de marine. J'ai beaucoup de sympathie pour vous. Bien que je ne sois qu'une vieille bête de marsouin, en ce qui concerne l'honneur, je ne le cède à personne. J'aimerais mieux perdre ma paie d'un trimestre en mer, que voir un garçon comme vous se faire des illusions sur le compte d'une aventurière et peut-être pis encore.

— Oh, Chairman !

Il y avait une telle révolte dans ce cri, que le commissaire de bord eut pitié de son compagnon.

— Harleyson, nous avons reçu pour instruction de nous taire, et pourtant, à vous, je parlerai, damné boy. Vous êtes le premier à me faire désobéir à une telle consigne !

« Je ne vais pas commencer comme les vieilles commères en vous demandant le silence absolu. Je sais que vous garderez pour vous une confidence qui en vaut la peine et, surtout, je n'en ferai pas une histoire trop longue. Écoutez donc !

« Il y avait un colis précieux à bord, qui nous fut remis discrètement à Colombo par le Gouverneur en per-

sonne, et qui était destiné à Lord Chatterlow, le conservateur du musée particulier de Buckingham.

« C'était un énorme rubis, qui affectait la forme d'un cœur, et qu'on appelait même le *Cœur de Bawhanee* – paraît que cette particulière serait une des plus terribles déesses de l'Inde.

« Il était envoyé en cadeau à Sa Majesté le Roi d'Angleterre, Empereur des Indes, en signe de soumission prochaine, par un Maharadjah révolté de la montagne.

« La chose devait rester secrète, car le roitelet indigène ne faisait pas précisément ce qu'il voulait avec ses sujets, et la soumission aurait dû se faire petit à petit, presque occultement.

« Ce sont là raisons d'État, dont je comprends peu de chose.

« Le fantastique joyau avait été enfermé dans un coffret en bois noir, sans grande apparence, et le capitaine du *Jurvis* l'avait déposé dans son propre coffre-fort.

« À Southampton, Lord Chatterlow devait en prendre livraison, en personne. Qu'arriva-t-il alors ?

« Le lord eut un accident d'automobile sur la route ; d'un village proche, il nous envoya un télégramme disant que le colis pouvait s'acheminer sur Londres avec le *Jurvis Bay*.

« Vous devez vous rappeler que notre voyage de Southampton à la capitale ne se passa pas sans quelques

anicroches, notamment aux machines ; notre appareil de « T.S.F. » en fut la première victime, mais on ne s'en soucia guère, puisque l'on était si près de la destination.

« Mais, à Londres, mon vieux, plus de coffret… comme s'il avait passé à travers les portes de fer du coffre-fort.

« L'accident de la route dont Chatterlow fut victime avait été causé par la malveillance, on le sut plus tard ; quant au télégramme que nous reçûmes à Southampton, il était faux !

— Mais pourquoi, Nancy Ward ?…

— Attendez donc. Il est bon que je vous raconte comment tout se passa. Cette pharamineuse découverte eut lieu à peu près au moment où le *Jurvis* jetait les amarres, pour se coller contre le quai de Lower Pool.

« Le vieux n'avait pas encore très bien compris ce qui lui arrivait qu'un bonhomme sauta du quai sur le pont et entra dans le salon du capitaine, comme s'il était chez lui.

« — Mon nom est Canning, dit-il.

« — Et le mien est botte, soulier, sabot, vociféra le vieux, et je vais vous envoyer cette carte de visite quelque part !

« — Vous n'en ferez rien, capitaine, répondit le drôle d'une voix suave, car je suis aussi surintendant à Scotland Yard.

« Il lui fourra une sorte de disque de métal blanc sous le nez.

« — Vous venez sans doute de constater que le coffret de Lord Chatterlow s'est tiré des pattes, dit le policier.

« — Je veux en avaler mes bottes de mer, cria le vieux.

« Et il se mit à gémir que sa carrière était brisée, que jamais il ne survivrait à ce déshonneur quand Canning lui imposa gentiment silence.

« — Mais jamais de la vie, capitaine, tout est pour le mieux.

« — Je suis une vieille bête, riposta le vieux, et je ne connais rien à vos finauderies de flic, mais se pourrait-il que vous sachiez où est passé cette maudite boîte ?

« — Cela se pourrait bien ; en tous cas, voici un écrit qui vous décharge de toute responsabilité à son endroit. Je ne demanderai, à vous et à votre commissaire de bord, qu'un silence complet sur cette… bagatelle.

« Le surintendant fit alors avancer le troisième taxi et y prit place aux côté de…

— Nancy Ward !

— Tout juste, my boy !

Il sembla à Rowland que les murs du restaurant commençaient un lent mouvement de giration, mais

c'était peut-être l'effet du vin de France et de la fine Napoléon.

— Attendez, s'écria-t-il, s'agrippant à un dernier espoir. J'ai croisé ce taxi, et Miss Ward et l'homme de la police semblaient converser bien aimablement.

— Pourquoi pas ? interrompit Chairman. Les gens de Scotland Yard se conduisent en véritable gentlemen avec ceux qu'ils ont pour mission de pourchasser et, pour peu que ces derniers soient beaux joueurs, il s'établit presque des relations d'amitié entre eux.

« J'admets que Nancy Ward fut belle joueuse, d'autant plus qu'il faut savoir qui est Canning.

— Canning, continua Chairman, c'est quelqu'un. On dit qu'il s'occupe de la bande de Jack-de-Minuit, et rien que d'elle.

— Qui est Jack-de-Minuit ? demanda Harleyson qui voulait avoir l'air de prendre intérêt à la suite du récit de son ami.

— Jack-de-Minuit ! Ah voilà bien un monsieur qui habitait la lune dans les dernières années. Mais Londres et une partie du globe ne parlent que de lui, cher ignorant, depuis qu'il vole, tue, rançonne tout le monde par ici !

« Hier, c'était la banque Wolfsohn et Barr qui était nettoyée, ratissée en une nuit par ses soins, sans y laisser de quoi solder un paquet de May-Blossom. C'est également le Stock-Exchange soulagé d'un demi-million de

livres ; c'est la joaillerie Hartmann pillée et son propriétaire égorgé. C'est des jeunes filles de l'aristocratie enlevées et rendues seulement contre des rançons de roi ; puis, les vitrines du British Museum mises à sac. Jack-de-Minuit n'a pas même épargné Buckingham et Sa Majesté y est allée d'une toile de Greuze, de deux Whistler, d'un Gainsborough et d'une demi-douzaine de grosses pièces d'orfèvrerie, en échange desquelles ce damné Jack lui laissa un reçu aussi irrespectueux qu'ironique.

« On lui prête également le vol de quelques documents secrets au War Office, papiers qui doivent valoir des ballots de gold-marks à Berlin.

« Pensez-vous qu'on ait jamais pu mettre la main sur le bandit ? Nenni, et déjà le populaire l'appelle Jack-Ghost, le fantôme, tellement il semble tissé de brume et de subtilité, le coquin !

« Il doit avoir une bande puissante sous ses ordres ; on n'en a jamais pincé le moindre membre. Par contre, Scotland Yard y a perdu nombre de ses bons serviteurs. Le monstre a inventé un jeu particulièrement malpropre ; il envoie de temps à autre la tête fraîchement coupée d'un de ses détectives au surintendant Canning.

— Alors vous croyez que… ? balbutia Harleyson.

— Ce n'est qu'une idée, mais je sais rattacher les faits l'un à l'autre. Canning, qui se dérange personnellement pour venir chercher une humble stewardess ! Canning qui, quelques heures plus tard, nous avise officiellement que le joyau volé est retrouvé ! Concluez vous-même.

— Je n'ose pas, gémit Harleyson. Ce serait trop affreux.

— Je le ferai donc pour vous, dans l'espoir que cela vous guérisse à la façon d'un coup de bistouri qui vous enlève une tumeur ou vous débride un abcès. Nancy Ward a fait le coup à bord du *Jurvis* et Nancy Ward appartient à la bande de Jack-de-Minuit !

… Quand il quitta les *Armes de Grantham* et qu'il vit Chairman s'éloigner en roulant sur les jambes un peu plus que de coutume, Rowland fut heureux de sentir la pluie lui fouetter le visage.

Il erra tête nue, par Covent Garden, et s'attarda sous la cataracte d'une gouttière crevée à la grande joie d'un groupe de petits crieurs de journaux.

— Regardez le monsieur soûl ! Regardez ! Hip ! Hip ! Hourra ! pour Whisky-Nick ! Prenez le *Times*, sir. On y parle d'un gentleman qui est encore plus soûl que vous, et de l'entrevue amicale de sir Austin Chamberlain avec Jack-de-Minuit.

— Zut pour Jack-de-Minuit ! cria Rowland.

— Faut lui dire ça à lui tout seul, Gov'nor ! rugit un gamin. Il vous donnera sur le champ l'Ordre de la Jarretière en chanvre !

Le gavroche de Paris, qui a pourtant une réputation séculaire d'esprit et de rosserie à défendre, n'est, comparé à son confrère de Londres, qu'un doux chérubin tout de douceur et tolérance.

Harleyson le sut très vite.

En peu d'instants, il fut le centre d'une horde de nains morveux et pouilleux, ricanant comme des diablotins, brandissant toutes les feuilles de Fleetstreet, et hurlant les nouvelles les plus invraisemblables.

— Demandez le portrait du gentleman qui va manger le nez de Jack-de-Minuit !

— Ah ! Milady, prenez-le donc pour époux ! Il ne vous coûtera pas cher à nourrir, mais il est regardant à la boisson. Ah ! lala.

— Qui c'est le soûlard ? Ben c'est l'ami de Jack-de-Minuit qui vient de voler au Lord Chancelier douze sous qu'il avait mis de côté en timbres-poste pour ses vieux jours.

On le tirailla. Il sentit la douleur cuisante de pinçons sournois aux cuisses ; une petite main sale se livrait à une pêche aux shillings éhontée dans ses poches.

— Eh ! v'là la rousse ! Caltons ! hurla une estafette. Ohé Bobby, le particulier, il va te bouffer ton casque, si tu ne lui sers pas Jack-de-Minuit en porridge !

La bande s'égailla, passereaux féroces.

L'agent prit paternellement Harleyson par le bras.

— Voyons, sir, un peu de tenue. Voulez-vous que je vous fasse un pas de conduite ?

L'ivresse travaillait durement le malheureux Rowland. La honte de Nancy avait fait une chiffe de ce so-

lide coureur d’aventures. La rue lui parut soudain plus houleuse que le golfe de Biscaye par gros temps.

— Où demeurez-vous, sir ?

— Hé… hé… je crois…, balbutia Harleyson.

Un homme s’approcha du policier qui subitement se figea au port d’armes.

— Canning ! s’écria Rowland.

L’homme eut un geste de surprise, puis Harleyson ne le vit plus.

* * *

Il se trouva dans un taxi, qui démarra sans que le chauffeur lui eût demandé son adresse. Des rues lumineuses défilèrent ; honteux, Rowland secoua l’odieuse emprise de la boisson.

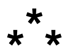
— À votre service, sir.

Se raidissant sur les jambes, les idées déjà plus claires, Rowland sauta sur le trottoir comme l’auto stoppait.

— ’soir, sir !

Le taxi filait déjà sans que le wattman réclamât le prix de sa course. Le jeune homme se passa la main sur les yeux, comme à la sortie d’un rêve.

Il était dans Knightrider Street.



— Je ne lui ai pas même donné d'adresse, balbutia Harleyson en voyant le fanal rouge de la voiture se perdre dans le lointain. Je suis donc destiné à vivre d'énigmes en énigmes.

Une sourde migraine lui tenaillait les tempes, mais toutes les fumées de l'alcool s'étaient dissipées ; d'une main ferme, il poussa la porte de son étrange demeure. Comme il faisait quelques pas dans l'ombre du vestibule, il eut la sensation de l'anormal.

Cette appréhension vague du danger ou de l'inconnu, propre à tous ceux qui ont erré par les terres de silence et de lutte, venait de le saisir.

Il resta quelques secondes, immobile, la main sur le commutateur, sans donner de la lumière, aux écoutes de la nuit mystérieuse.

Alors, il entendit un bruit de pas pressés et légers.

Il entendit une exclamation étouffée, puis le froissement soyeux d'une robe ou d'un manteau.

Ses doigts rencontrèrent la commande d'un commutateur électrique et la lumière brilla.

Harleyson resta muet, écrasé de stupeur : la salle à manger n'était plus là ! Non, mais un salon bizarre, tout tendu d'andrinople écarlate, avec des meubles inconnus. Un énorme divan noir, une table d'ébène luisant, et sur cette table…

Cette fois, Harleyson ne put retenir un cri.

Un coffret de bois noir, ouvert sur un capitonnage de soie sombre, sur lequel se détachait un objet d'une luminosité sanglante.

Le rubis volé du *Jurvis Bay*, le *Cœur de Bawhanee* !

Rowland eut le geste du dormeur mal éveillé, se pinça cruellement le gras du bras, s'arracha une pincée de cheveux.

L'étrange décor persista, tout rouge, avec ses meubles ténébreux et le fantastique joyau dérobé.

Brusquement le silence trop pesant de la maison aux énigmes fut troublé par une stridente sonnerie du téléphone à l'étage.

Harleyson dut secouer une véritable torpeur qui l'avait envahi, pour réussir à tourner le dos au salon si singulièrement apparu et gagner sa chambre.

C'est le Luna-Theater ? demanda une voix d'homme à l'appareil. Je voudrais deux fauteuils pour ce soir.

— Des fauteuils électriques alors, pour vous en aller au diable ! rugit Rowland en coupant rageusement la communication, furieux du banal et stupide intermède.

Il descendit l'escalier quatre à quatre, et pénétra dans la salle à manger où un plat de viande froide et un cruchon d'ale étaient servis.

— C'est trop fort ! clama-t-il.

Et il se mit à courir à travers la maison comme un fou, sondant les murs et les planchers à coups de poing et

de talon, refaisant dix fois le même chemin de pièce en pièce.

Il ne retrouva trace du salon rouge mais, comme il regagnait la salle à manger l'esprit bouleversé, sa logique en révolte, il vit une liasse posée à côté du carafon de porto.

Machinalement il compta la liasse en question. Cinq cents livres.

Il éclata d'un rire amer.

« L'homme au téléphone m'a promis “ma part comme de coutume et de la même manière” et il m'a félicité pour l'affaire du *Jurvis*.

« Je comprends et je ne comprends plus tout de même.

« Voyons, si c'était moi qui avais volé le *Cœur de Bawhanee* ? Je commence à me soupçonner moi-même d'être un affreux coquin.

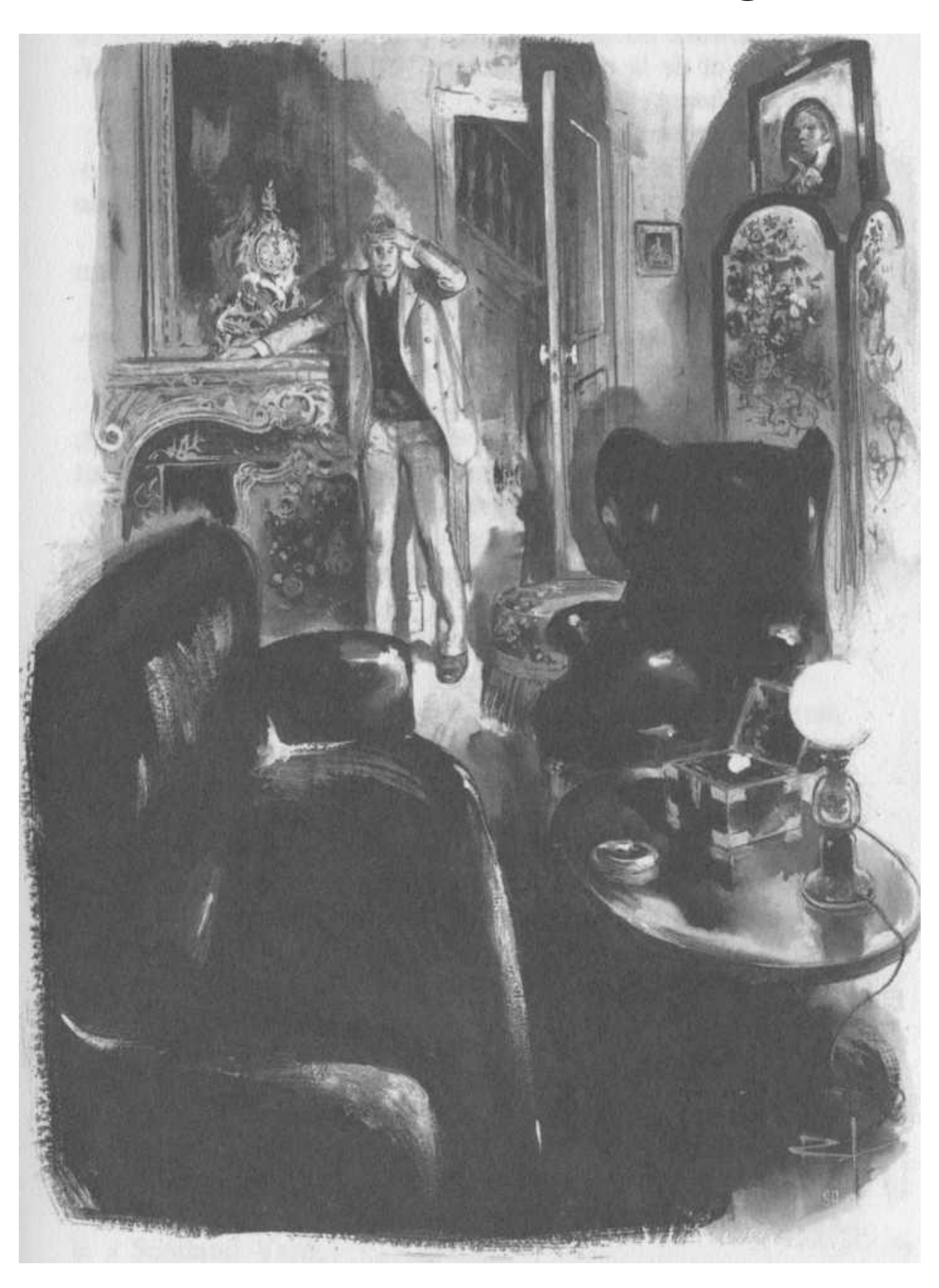
« Canning doit être de mon avis, car il connaît mon adresse.

« Il m'y a renvoyé au lieu de me mettre derrière les verrous ! Drôle de monde, drôle de gens ! Et Nancy Ward… non, non, je n'y suis plus ! »

Il serra les poings contre ses tempes brûlantes ; il se vit, être sans volonté, sans compréhension, balloté sur un océan de forces hostiles, jouet de puissances inconnues et malignes.

Mais, en finale à toutes ces pensées houleuses et déchiquetées, se posa cette question saugrenue qu'il énonça presqu'à voix haute, plaintivement :

— Que diable est devenu le salon rouge ?



CHAPITRE IV

La dame voilée

A-t-on assez menti sur le compte de New Scotland Yard, la forteresse policière de l'Angleterre ?

Les histoires de détectives lui ont tissé une gloire merveilleuse et l'ont transformé en un temple sévère, aux défis fabuleux, où finalement le bien triomphe toujours du mal.

Si vous voulez à jamais fermer les romans de Conan Doyle, de Wallace et de Sax Rohmer, les bannir de vos loisirs et de vos bibliothèques, allez voir Scotland Yard.

C'est une bâtisse sordide, laide et décrépite, comme tout ce qui approche de la Justice britannique.

Vous vous attendez à voir sortir de ses porches qui sentent le clapier, le profil aigu de Sherlock Holmes, la silhouette vengeresse d'Harry Dickson ; vous espérez que quelque part, dans votre dos, l'ombre inquiétante de Raffles soit aux aguets.

Ah ouiche ! Le moindre bureau administratif de France, y compris le Quai des Orfèvres, déverse dans la rue, à l'heure des repas, des bonshommes moins ordinaires, moins ronds-de-cuireux, que ceux que le Yard en-

voie manger des sandwiches et chiquer du navy-cut sur l'Embankment.

Mais ceci est une autre histoire – ô ! Kipling – et, ce jour-là à Scotland Yard…

Ce jour-là, les stores bleus y étaient baissés devant les hautes fenêtres, filtrant un ardent soleil d'été et noyant les austères bureaux d'une lugubre pénombre.

Les pièces en retrait du second étage, réservées à la brigade des grandes recherches criminelles, s'entourent d'une sorte de prestige menaçant.

Ici le crime, le crime rouge où le sang a coulé, est classé, étiqueté, relié en percaline noire. D'effroyables photos où des formes livides et grimaçantes surgissent d'un fond de grisaille luisante, sont rangées dans des albums massifs, rendus graisseux par l'usage.

Un couloir aux murs d'ocre sale conduit vers un épouvantable galetas, qu'on a baptisé pompeusement le « laboratoire des recherches ». Le musée de la dame Tussaud, pouvant être devenu la proie d'un feu purificateur, aurait pu se l'adjoindre avec avantage et exiger un juste supplément de ses visiteurs.

Rien ici n'est faux ni truqué. Ce couteau piqué de rouille a parfaitement percé une poitrine humaine ; ce revolver a craché la mort à vingt pas de son mufle court ; cette tripe, qui baigne dans un alcool jaunâtre, fut prélevée sur un cadavre atrocement tordu ; cette main coupée n'est pas en carton pâte, et cette blême apparition, au

fond d'un aquarium verdi, est une tête d'homme qui ne fut pas modelée dans de la cire plastique.

C'était une de ces choses sinistres entre toutes, que le surintendant Canning devait regarder, car son visage exprimait une horreur et une détresse profonde.

— Mon vieux, mon pauvre vieux, murmurait-il d'une voix chevrotante.

Sa main se tendit comme pour une caresse, puis il frissonna hideusement.

— Je deviens très vieux, dit-il à voix basse. J'ai dû vieillir de vingt ans depuis… Mon Dieu, ne me faites pas mourir avant…

— Vous le regardez, Canning, dit une voix sourde au fond de la pièce.

L'officier de police sursauta, comme pris en faute.

— Oui, répondit-il sans se retourner. C'est plus fort que moi.

— Il faut être fort…

— C'est pour cela que je suis ici. Je lui demande cette force.

— Moi de même…

— Oh oui, je sais…

— Allez, Canning, le grand chef est en passe de devenir fou…

— Je comprends, marmonna Canning.

— Canning !

La voix hésitait un peu.

— Oui ?

— Elle s'est évadée !

Sans se retourner vers le coin pénombreux d'où on lui parlait, le surintendant eut un geste de lassitude.

— Comme toujours ! Qui est-elle ? Le diable seul le sait ! Elle a mille formes. C'est un fantôme et je ne crois pas que les cellules fortes de Newgate pourraient la retenir. Nos troupes l'acculaient déjà, elle avait pris les gestes de la bête traquée, mortellement aux abois… et maintenant… Pfuit !… fumée… partie !

— L'ennemi est fort, Canning, mais il a perdu un point.

Canning approuva d'un lent signe de tête.

— Un seul, mais il est d'importance.

— C'est le premier depuis que nous luttons contre lui.

Un téléphone ronfleur frémit sur la table. Canning s'empara du combiné avec une précipitation marquée.

Il écouta la lointaine petite voix nasillarde et tout son être eut un frémissement.

— Morrow sera ici dans quelques instants.

— Serait-ce vrai ?

Il avait ordre de ne venir que s'il avait repris contact avec « elle ». Une porte battit dans l'ombre et Canning se retrouva seul.

Il retourna vers l'objet qui captivait son attention la minute d'avant et, comme s'il suppliait quelqu'un :

— Tu vois… tu vois… nous réussirons. Là où tu es, tu dois savoir… Et là-bas tu dois avoir la paix, mais moi, mais nous, nous ne l'aurons que lorsque notre grande tâche sera terminée.

D'un pas très lourd, Canning quitta l'endroit de terreur immobile. Dans l'ombre d'un couloir, il lui sembla entendre le bruit étouffé de sanglots, mais il ne se retourna pas. Il se contenta de hocher pensivement la tête, d'une façon qui lui était familière, tout en suivant le corridor en peinard. Canning avait reçu quelques blessures dans le service et sa démarche s'en ressentait.

Devant une haute porte matelassée, il fit une courte halte, consulta un carnet de notes, puis d'un doigt discret, frappa.

Ce fut le grand chef de Scotland Yard lui-même, sir Dambridge, qui lui ouvrit ; une tête magnifique sur un corps chétif, rongé par les nerfs et une éternelle inquiétude.

— Oh, Canning ! Morrow la cernait…

Canning fit un geste respectueux qui néanmoins demandait le silence.

— Je le sais, sir, mais ne le blâmez pas… Il vient de se racheter, puisqu'il va venir.

— S'il donne signe de vie, c'est qu'il a repris contact avec elle, acheva le chef avec quelque amertume. C'est un peu vieux jeu, vaincre ou mourir, n'est-ce pas ?

Canning grogna, mais le chef continua :

— J'ai échangé quelques mots avec Morrow au téléphone. Il paraissait nerveux, mais heureux. Quelques mots seulement, Canning, car nous devons être prudents quand il s'agit de Jack-de-Minuit. Qui est-ce ? Vous, moi, ou bien quelqu'un qui se cache ici, près de nous ? Où ? Dans l'encrier peut-être ! Seigneur, ce ruffian me fera dire les pires sottises, et Morrow a dit : « Elle est affolée… Elle semble avoir perdu tout contact avec son repaire. Elle se retranche vers l'Upper Thames, dans le compost de Snake-House… »

— Je m'en doutais, murmura Canning. Mais la police fluviale est-elle alertée ?

— Sans doute… Morrow protège ses arrières… Snake-House est peut-être une nouvelle boîte à surprises, et peut-être rien du tout.

— Très juste, approuva Canning.

Un cartel sonna une demie. Sir Dambridge leva un regard étonné vers le cadran argenté.

— Il tarde bien !

Canning se mit à arpenter sauvagement le grand bureau aux meubles maussades.

— Je n'aime pas ce retard, dit-il enfin. Oh ! mais pas du tout, monsieur.

Un léger sifflement se fit entendre, tout comme si une bouilloire se mettait à chanter.

Sir Dambridge devint un peu plus pâle.

— Le tube du capitaine Grover ! Mon Dieu, Canning, cela me flanque toujours la frousse d'entendre un fantôme nous conseiller.

Canning regarda le chef d'un air sombre.

— Un fantôme, dit-il lentement, peut-être… Je me permets de vous rappeler, monsieur, que vous avez souscrit à certaines conditions.

— Sans doute, sans doute, s'énerva sir Dambridge. Je me suis fié à vous dans cette étrange histoire. N'empêche que cela me met les nerfs en gelée de ne pouvoir communiquer avec lui que par ce tube qui n'aboutit nulle part. C'est déprimant que de devoir laisser une part au fantastique dans les affaires du Yard.

— L'ennemi est puissant et terrible, se contenta de répondre le surintendant.

Le sifflement reprit. Canning se pencha vers un flower-bowl qui décorait la cheminée, siffla d'une manière convenue, puis il écouta. Cela ne dura guère longtemps. Le détective se redressa.

— Il doit y avoir du vilain, dit-il, le front moite.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Canning ? s'impatienta le chef.

— Puisque Grover s'en mêle, c'est grave.

— Au diable ! grommela le chef.

Mais on frappait à la porte et un huissier annonça :

— Sergent Morrow !

— Ah ! firent Dambridge et Canning à la fois, en respirant plus largement, la poitrine délivrée d'une lourde étreinte.

Ils attendirent quelques instants, les yeux braqués sur la porte, mais elle ne s'ouvrait pas.

— Quelle est cette plaisanterie ? grommela sir Dambridge.

Canning alla ouvrir lui-même.

Le corridor s'étendait au loin – vide. Tout au fond, un garçon de salle sommeillait sur un banc.

— Holà ! cria Canning, quelqu'un est-il venu ici ?

— Personne, monsieur ! répondit le garçon.

— Qui est huissier de service ?

— Mais c'est moi, monsieur, moi, Perkins.

— Avez-vous frappé à la porte de sir Dambridge ?

— Mais jamais de la vie, monsieur. »

Soudain, le surintendant fixa devant lui, et ses yeux s'agrandirent d'horreur.

Une petite valise noire était déposée devant la porte.

— Qu'est-ce que ça signifie ? tempêta le chef. Ainsi personne n'est venu. Personne, et…

Canning se tourna vers lui, comme si une mécanique le mettait en mouvement. Il se tenait courbé, une menace terrible brandie devant lui.

— Ah si ! Monsieur, murmura-t-il. Morrow est là…

— Comment ?

Du doigt, Canning désigna le petit colis oblong, et le chef recula avec une exclamation de terreur.

On les connaissait bien à Scotland Yard, ces petites valises noires ! Celles dans lesquelles Jack-de-Minuit envoyait aux autorités les têtes coupées de leurs serviteurs.



Jusqu'ici, Harleyson n'avait été qu'un jouet falot de la destinée et de volontés inconnues. Cela lui mettait les nerfs à vif ; il lui prenait de furieuses envies de s'évader.

Mais s'évader d'où ? D'une prison invisible ? Dans son esprit, l'évasion s'apparentait à une révolte contre des personnages tirant des ficelles et qui le manœuvraient comme un pantin.

Ce jour-là, il entra enfin dans l'action.

Il n'était pas bien sûr que ce ne fut pas dans le crime qu'il plongeait tête baissée, mais il préférait l'aventure douteuse à la veulerie obligatoire de son existence.

Depuis un mois, le téléphone était resté muet dans Knightrider Street.

Le service s'était continué tout aussi mystérieusement qu'au début, profitant surtout des absences de Row. En vain, il avait tenté de revenir au home à des heures inégales ; jamais il n'était parvenu à surprendre la moindre présence ancillaire.

Un jour, il ne sortit pas de chez lui. Il y eut un peu de poussière sur les meubles. Il dut faire sa cuisine lui-même, et dormir dans un lit défait. Il se promit de ne plus recommencer, mais c'était trop tard : « on » le punissait, et il fut désormais son propre domestique, ce qui ne l'ennuya pas outre mesure, puisqu'ainsi le temps passait.

Il sentit l'emprise de l'habitude. Il salua le libraire d'en face et l'agent de planton à Ludgate le reconnaissait.

Jusqu'au jour…

L'orage avait tourné en rond autour de la City, allumant de grands brasiers mauves vers Stoke-Newington. Puis, se rapprochant brusquement du fleuve, il fondit sur Londres comme une bête de feu.

Westminster se détacha tout à coup sur un décor de hautes flammes électriques, et son image se renversa

dans la River, si nette qu'on l'aurait crû volée à jamais par les eaux.

Des mirages fous parurent dans le ciel, tissés aux métiers de l'enfer, trop rapides cependant pour effrayer le monde des rues qui, fuyant, se terrait, car la charge noire des nuées les effaçait sitôt nés.

Rowland, que rien n'appelait au-dehors, s'était calé dans un fauteuil et faisait une large brèche dans les phalanges blondes des Clays.

Il avait ouvert un livre, mais brusquement le courant électrique fut coupé et, malgré l'heure, une forte pénombre envahit la pièce.

— Panne, grommela l'ingénieur.

Et il s'abandonna à une rêverie sans but et sans images.

La sonnerie du téléphone le mit debout.

Ce fut une préposée du bureau central qui aboya furieusement à l'autre bout du fil.

— Êtes-vous devenu fou ? On ne téléphone pas par un temps pareil, vous allez vous faire griller !

Il y eut un court silence.

— Monsieur Smith ?

— Oui… Madame.

L'ingénieur avait reconnu une voix de femme.

— Il est minuit…

Harleyson eut un geste de recul, mais refréna violemment son désir de parler.

— Très bien.

— Vite ! Le courant est coupé dans le secteur. Rien ne marche. Je ne puis partir. Grover va avancer. Il faut y être avant lui. Upper Thames, 90.

Le ton était suppliant et impérieux à la fois, vaguement familier aussi. Toutefois, Rowland ne perdit pas une seconde à poser des questions.

— Bien ! dit-il en raccrochant.

Upper Thames n'était pas loin. Il lui suffisait de couper par quelques rues de traverse. Il le fit en courant, tant il lui avait semblé percevoir de l'angoisse dans l'appel de l'inconnue.

Les rues s'étaient vidées sous la menace du ciel. Harleyson eut la vision de Londres subitement désert, hanté de terreurs sans nom.

Un vent brusque, brûlant comme une haleine de four, le gifla.

Il accéléra sa course. Il n'était jamais qu'un passant fuyant devant la tempête.

Dans Queen Victoria Street, il eut la sensation d'un autre élément hostile se mêlant à celui de la nature courroucée. La populeuse artère était plongée dans une désolation désertique, bien que quelques silhouettes

s'attardassent à des carrefours. Des ombres qui obéissaient à une consigne d'ensemble ; cela révélait le groupement, donnait l'idée d'une entente grégaire.

— Parbleu ! ricana Rowland. Ce sont des flics !

Il n'en doutait plus ; il volait au secours de Nancy Ward, la criminelle, évadée des griffes de la police métropolitaine.

Il évita un couple de hooligans, qui affectaient trop de ne pas le voir, pensait-il. La bouche d'une entrée de l'Underground bâillait… Il y vit des hommes qui s'y étaient réfugiés et leurs regards torves croisèrent le sien.

« La police ! »

Une fureur sourde venait de l'envahir. Il galopait, poussé au dos par une puissante rafale qui tombait des toits ; il venait de passer du côté du crime !

« Nancy ! Oh Nancy… même voleuse, je t'aimerai ! »

C'était un cri immense qui venait de monter de son cœur. Une venelle s'ouvrait droit devant lui ; à peine une entaille entre les murs des maisons, mais elle devait le conduire tout droit à l'Upper Thames.

L'impasse était pleine d'ombre ; Harleyson s'y jeta. Une main l'agrippa par son manteau au moment où éclataient l'orage et une colossale décharge de mousqueterie.

D'un geste féroce l'ingénieur se dégagea ; il entendit un grognement de souffrance puis, à travers le bruit fou de la tourmente déchaînée, une voix s'éleva :

— Minuit ! On y va… On tire, dis ?

Harleyson vivait des minutes folles. Il ne sut trop comment, mais il s'entendit rugir.

— Eh bien oui, on tire ! Mais par tous les diables, laissez-moi passer !

Déjà, il avait repris sa course… Des bruits saccadés et bizarres éclatèrent derrière lui, mais le tonnerre roulait avec une telle intensité qu'ils lui semblaient mesquins et inutiles.

Un cri de mort retentit, puis un autre, et un troisième. Rowland donna en plein dans la porte du n° 90 de l'Upper Thames.

D'un violent coup de pied, il l'ébranla. Elle s'ouvrit et frappa le mur avec un bruit de gong.

Dans le vestibule, dont il distinguait vaguement les contours, une forme se tenait, adossée à la paroi, frissonnante sous d'épais voiles noirs.

— Smith… Harleyson.

Le cœur de Row cessa de battre.

— Vous ! dit-il.

— Sauvez-moi ! murmura sourdement la femme voilée.

— C'est pour cela que je suis venu.

Il la vit chanceler et défaillir, et brutalement, comme s'il se fût agi de quelque faix ordinaire, il l'empoigna et la souleva contre sa poitrine. Elle poussa un cri de douleur.

— J'ai le pied foulé, dit-elle.

Harleyson resta perplexe. Ses pensées semblaient l'abandonner soudain.

— Il faut faire vite, dit la femme voilée d'une voix saccadée. Il faut traverser le quai jusqu'à l'eau. Seule je ne puis le faire. Sont-ils là !

— La police ?… Oui !…

— Non, les hommes ! cria-t-elle, éperdue.

— Oui !

— Alors, c'est qu'il m'a entendue ! jubila-t-elle. Allez ! Sortez-moi d'ici, ajouta-t-elle impérieusement.

Harleyson se retrouva dehors, dans une véritable trombe d'eau, qui tombait en verticale du ciel.

Alors, la jeune femme poussa un gloussement de joie.

— L'auto ! cria-t-elle. Il m'a entendue… Je le savais… Je le savais !…

— Il ! gronda Harleyson, et un sentiment de jalousie féroce lui tordit le cœur.

Une puissante machine fonçait à travers le brouillard liquide qui emplissait la rue.

— Plus vite !

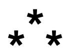
Sans qu'il sût ce qu'il lui arrivait, l'ingénieur sentit qu'on lui arrachait littéralement son fardeau pour l'enfourner dans l'auto qui démarra en quatrième.

Il restait là, pantois, le regard stupide, quand il fut entouré par une masse vociférante et furieuse.

— Celui-là on le tient pour le moins !

Il ne put faire aucun geste de défense. Quelque chose de dur et de glacial lui encercla les poignets.

Cinq minutes plus tard, enchaîné, sanglant, travaillé à coups de poing et de matraque, on le tira sous un porche sombre, puis une bourrade brutale le fit rouler dans un petit réduit sale et nu : le cachot du poste de police de l'Upper Thames.



L'officier de service n'avait pas eu le temps d'adresser trois paroles aux agents gesticulants et hagards qui l'entouraient, que le téléphone se mit à sonner avec frénésie.

— Ici Scotland Yard ! Eh bien ?

— On nous a tué cinq de nos hommes, sir ! Et eux… ces démons, ils se sont défilés sans une égratignure !

— La femme est là ?

— Quelle femme, sir ?

— Comment, triple idiot, celle de Snake-house !

— Ce n’est pas une femme, sir, mais un homme !

— Allez au diable ! Vous êtes le dernier des crétins !

La communication fut coupée brutalement.

*
* *

L’orage durait encore à la nuit close.

Harleyson, meurtri et hébété, en distinguait les fauves lueurs briller derrière les croisillons de l’infâme petite lucarne de sa geôle.

La porte s’ouvrit doucement, quelqu’un approcha dans les ténèbres, lui tâta les poignets et raffermit les menottes.

— Marchez ! »

On le coiffa de son chapeau avec une telle brusquerie qu’il s’enfonça profondément sur ses yeux et qu’il dut avancer en aveugle.

Il perçut la sonorité du couloir qu’on lui faisait traverser ; quelqu’un le poussait aux épaules. Il trébucha sur un marchepied et tomba, face en avant, dans les coussins d’une automobile.

— Que faites-vous ? demanda-t-il.

Pour toute réponse, quelqu’un à ses côtés resserra le cabriolet d’acier.

L'auto roulait… Harleyson sentit les secousses brusques de quelques virages, puis la machine stoppa.

— Sortez !

Il eut la sensation d'un glissement rapide sur ses poignets, comme si une couleuvre s'y défilait : ses mains se trouvèrent libres.

Son premier mouvement fut d'arracher le chapeau qui lui masquait les yeux.

Il était seul devant le haut perron de la maison de Knightrider Street.

Dans un demi-tour militaire, il se retourna. L'auto qui l'avait amené fuyait déjà mais, soudain, la clarté fulgurante d'un éclair l'inonda toute.

Harleyson vit, collé contre le hublot arrière, le visage immobile de Wang, le Chinois qui le regardait de ses yeux fixes.

CHAPITRE V

La Vallée des Rois

À peine lord Carnavon avait-il découvert la ville funéraire de Tuth-Ank-Amon, que le plaisir s'emparait de cette nouveauté vieille de millénaires. Il y eut des fox-trotts, des parfums, des cravates et des chapeaux Tuth-Ank-Amon ; il y eut aussi des bars.

Tout cela vaut le temps des modes passagères ; les fox-trotts prirent d'autres noms, ni plus ni moins idiots, les parfums s'appelèrent une fois de plus « Soirs de Singapoor » ou « Roses des Almées ».

Mais Londres garda la *Vallée des Rois*, un merveilleux dancing, situé au fond d'une vieille cour de Covent Garden, brûlant de mille feux électriques, derrière un bois de lauriers-tins, de fusains et de gros lierre. On murmurait sous l'orme que les princes de sang royal ne dédaignaient point franchir la haie et tendre leur cape de soirée aux portiers nègres ou birmans.

Le salon de danse, bien que réduit à outrance – les danseurs y évoluaient sur une surface de vingt yards carrés à peine – présentait un aspect des moins ordinaires.

Le plafond semblait fuir à une hauteur démesurée et s'y voûtait en un firmament éblouissant, léché aux extrêmes bords par des flammes rousses.

La salle elle-même était une terrasse en marbre rose, gardée par des statues inquiétantes ; elles descendaient par quelques larges degrés vers une étendue de sables dorés, un paysage brûlé, piqué de palmiers grêles, rayé au loin par une ligne d'eau, frangée de papyrus et de roseaux géants : le Nil.

Tout cela était jeux de glaces, mais d'une apparition bien saisissante au cœur de Londres, englué de fog et de suie.

« Betty, ma chère, votre Vallée des Rois me plaît. Je constate la recherche soigneuse de l'exactitude. Ces hiéroglyphes méritaient de ma part un examen, car la plaque de marbre veiné est réelle, à ce que je vois.

« L'ensemble est plus que passable. Je vous en félicite. »

Lord Elmsfield fit un signe approbateur à sa jolie nièce et consacra ensuite toute son attention à un sorbet aux pastèques.

Betty ne répondit pas et ses yeux errèrent parmi les occupants des tables de marbre rose et vert.

Un barman en smoking blanc circulait, vidant des shakers au gré des verres givreux.

— Le cocktail des rois ; Jim Haston, le célèbre barman ne permet à personne de le servir, murmurait-on.

Comme le moderne échanson passait à proximité de la table du lord, Betty lui fit signe, et l'homme s'approcha avec respect.

— Vous avez dit, Jim, que le gentleman vient ici, presque tous les soirs ?

— Je l'affirme, Milady.

Les yeux bleus de Betty brillèrent.

— Dans ce cas, ce sera comme j'ai dit.

Haston salua silencieusement.

Le centre de la terrasse venait de s'illuminer d'une lueur opaline et un orchestre invisible attaqua une danse exotique.

Les couples se formèrent, une senteur âcre de fièvre et d'essences lourdes monta.

Betty glissa quelques mots à l'oreille de son oncle.

Un peu d'étonnement parut sur le visage marmoréen du vieillard.

— Oh Betty ! se peut-il vraiment… ?

— J'ai réfléchi, je sais et je veux, répondit-elle.

Et son superbe profil s'apparenta une minute à quelque sphinx mystérieux surgi vivant des âges des ténèbres.

— Vous êtes absolument libre de votre destinée et de vos gestes, Betty, dit simplement le vieillard, et il se retourna vers son sorbet, comme si la neigeuse liqueur était de bien plus grande importance que la volonté de sa nièce.

Quelqu'un se fraya à ce moment un chemin à travers la cohue et trouva place devant un petit guéridon ; Betty ne sembla pas le voir mais, d'un geste malhabile et nerveux, elle cassa son verre.

Jim Haston se hâta de le remplacer.

— Très bien, Milady, dit-il tout bas, bien que rien ne lui eût été demandé.

— Monsieur ?

Rowland Harleyson leva les yeux et vit ceux du barman fixés sur lui.

— Ah, c'est vous Jimmy ! Ce sera pour moi…

Haston sourit.

— Une dame vous prie de vouloir lui apprendre la nouvelle danse des rois, que notre maestro aura l'honneur de présenter à l'instant.

L'ingénieur se leva.

— Dites-lui que je suis à ses ordres, Haston.

La salle était plongée dans une pénombre rose. Seul le carré de danse irradiait.

« La danse des Rois ! » annonça-t-on.

Des fifres kabyles lancèrent une note suraiguë.

Une splendide main pâle, presque diaphane se posa sur le bras de Rowland.

Le regard du jeune homme remonta le long d'un bras nu, vers une épaule que barrait une bretelle de soie blanche, puis vers un visage clair où brûlaient les plus beaux yeux du monde.

— Harleyson, je t'attendais, dit Betty Elmsfield en l'entraînant vers le milieu du salon, dans une danse bizarre et alanguie.

— J'ai été injuste… affreuse… détestable… Je veux que tu me pardonnes… Je veux !

Rowland se sentait plus que jamais le petit garçon tombé de la lune.

— Je n'ai pu t'oublier depuis notre voyage sur le *Jurvis Bay* !

Elle haletait. Sa parole était saccadée, mécanique ; ses yeux brûlaient d'un éclat insoutenable. Elle affectait un ton familier, comme si elle se faisait forte d'une intimité qui n'avait jamais existé entre eux.

— Miss Elmsfield, c'est tellement inattendu, murmura bêtement Harleyson.

Mais il se tut et se mordit les lèvres ; les ongles de Betty s'enfonçaient comme des petites lames aiguës dans son bras.

— Ne dis rien…, tu m'entends, Rowland ? Tu dirais des choses idiotes. »

Un sanglot déchira sa gorge, comme si ses paroles la torturaient elle-même.

— Malgré, oui malgré que je t'eusse battu, je t'aimais. Tu m'entends, je t'aimais !

Rowland suivait le rythme des fifres, en un pas vaguement syncopé qui achevait, estimait-il, de le rendre complètement ridicule.

L'Angleterre était décidément un pays d'attrapes, d'énigmes et de folie.

— Et je veux…

Un projecteur tourne, le prisme des lumières passe au blanc, en vitesse, et il en va de même dans la cervelle de Rowland.

— … Je veux que tu m'épouses, Harleyson !

Bien ! Il a dansé trois fois avec elle, par les soirées immobiles de l'Océan Indien, puis elle lui a dit une injure, puis elle l'a accablé d'un mépris sans bornes. À présent elle vient de dire :

— Et je veux que tu m'épouses, Harleyson.

Vallée des Rois, terrasses de marbre rose, danses de folies, rythmes de fièvres, liqueurs de feu et de velours. Sur la chair de son bras, il doit y avoir une double griffe imprimée en rouge vif.

— Voyons, dit Harleyson – et il ne savait pas s'il parlait tout haut ou s'il se l'avouait à soi-même. – Ce n'est pas la première fois que je pense vivre en quelque rêve incohérent. Je me demande ce que je répondrais à ceci, même en songe.

— Je veux partir, Harleyson.

La voix de Betty était une supplication ardente.

— Et je veux partir avec toi !

— Où donc, miss…

« Ciel, ce qu'il était bête ! »

— Égal… partout, loin… Emmène-moi. Imbécile !

Harleyson, machinalement, suivait le rythme précipité des harpes, des balochons, des tam-tams criards. Les bras nus de sa danseuse étaient froids comme les verres englués de givre sur les tables, et ses mains à lui brûlaient d'un violent feu intérieur.

Soudain on l'immobilisa : une main robuste venait de le saisir par le coude et, une seconde plus tard, il se retrouva assis devant un gentleman à la figure ascétique, au regard singulièrement glacé.

— Mon oncle, lord Elmsfield, dit Betty en un souffle.

Elle paraissait complètement épuisée. Harleyson vit des cernes bleus entourer ses yeux, où il lut de la détresse.

— Vous êtes bien l'ingénieur Harleyson du *Jurvis Bay* ? dit le lord d'une voix perçante et sur un ton si élevé que les gens autour d'eux se retournèrent.

Sans attendre de réponse, il continua :

— La volonté de ma nièce est une loi, monsieur. Tout le monde sait que je ne m'y opposerai pas, et vous aussi vous devez le savoir.

Le jeune homme sentit pointer l'injure sous les mots de courtoisie apparente, mais la main de Betty se fit lourde sur son bras, et il baissa le regard.

— Vous aurez dès demain vos entrées à Elmsfield House, monsieur, en tant que fiancé de ma nièce Elisabeth Elmsfield, mon unique héritière. »

Haston avait posé un sorbet frais sur la table et le vieux gentilhomme se mit à en triturer la glace pilée avec le plus vif intérêt.

Autour des tables un brouhaha se faisait, et l'on entendait chuchoter : « Le fiancé de Betty Elmsfield. »

Ainsi, sans qu'il pût dire un mot, Harleyson se trouvait fiancé à la plus riche héritière d'Angleterre, celle qui l'avait quitté naguère en ennemie.

— Pour l'amour de votre défunte mère, Rowland !

Cela avait été dit très bas, si bas que l'ingénieur eût pu croire à quelque appel intérieur venu de son âme, mais quand il vit les yeux de la jeune fille, il comprit que c'était bien elle qui avait parlé.

Il se leva. Tout cela n'avait duré que quelques minutes…

— Excellence…

— Bien, bien, demain, dit le lord avec un petit salut. Ce qui est dit est dit, ce qui est décidé est décidé, ce qui est fait est fait.

Puis il avala un petit quartier de pastèque rose.

Harleyson, une fois dehors – Jim Haston ne l'avait-il pas poussé aux épaules ? – fonça dans le fog comme un dément.

« Pan et pan ! »

C'étaient deux gifles retentissantes qu'il venait de recevoir en plein visage.

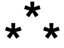
Il vit bien la forme qui s'était dressée devant lui pour lui infliger l'outrage mais, aussitôt après, elle recula et se fondit dans la fumée opaque du brouillard.

Furieux, dépité et inquiet à la fois, Harleyson alla de gauche à droite, poursuivant une ombre.

— Eh bien, mon gaillard, m'expliquerez-vous ?…, cria-t-il en empoignant un pan de manteau qui flottait à sa portée.

— Expliquer quoi ? répondit une voix avinée. Où c'est que le whisky est le meilleur marché ? Moi, j'veux bien !

Une figure rougeaude et hilare émergea de la brume et Harleyson repoussa l'homme avec colère et dégoût.



À quelques pas de lui, quelqu'un pleurait, éperdument, dans le fog. Une femme.

« Et cela en plus ! »

En vitesse !

La roue de la destinée tournait, tournait, doublant, forçant son régime. Betty Elmsfield… oubliée, retrouvée et devenue sa fiancée en un moment, après quoi il était parti.

En vitesse ! La vie brûlait les étapes.

Puis l'agression stupide et cette plainte dans la nuit.

Elle persistait, déchirante.

« Oh, mon Row ! »

Il tourna à gauche et on pleurait à droite.

Mais on pleurait immensément. Le grand nuage jaune n'était plus qu'une lamentation.

Une femme…

Mais Harleyson eut beau chercher, il ne la trouva pas.

***

Vitesse… Des minutes qui décident des choses inouïes… À ce régime les nerfs brûleraient comme des coussinets de mécanique. Alors, rentré dans Knightrider Street, le cœur chaviré, l'esprit en déroute, incapable de rien comprendre à la marche des événements, se sentant

voué à un caprice mystérieux, comme un volant empenné sur une raquette, il se laissa choir dans un fauteuil du salon… et il découvrit la mouche.

CHAPITRE VI

La croix et la mouche

La nuit était sur le Yard, et pourtant la sombre ruche travaillait encore.

Sir Dambridge a donné l'exemple à ses inférieurs ; il n'a pas quitté son bureau malgré l'heure de minuit depuis longtemps enfuie.

Canning se tenait devant lui, zébrant de brefs coups de crayon une fiche blanche. L'heure avançait. La pièce sentait la fatigue. Soudain, lord Dambridge s'emporta.

— Cela suffit ! J'ai dit ! Je ne veux plus attendre.

Le surintendant déposa son crayon et ne souffla mot.

— J'ai eu trop de patience, Canning. J'ai souscrit à vos volontés – laissez-moi dire à vos fantaisies –, et voici que votre expérience me prive d'un tas de bons serviteurs.

Canning esquissa un geste de défense, mais son chef l'empêcha de prendre la parole.

— Vous en saviez assez pour agir depuis longtemps. Je vous ordonne aujourd'hui de passer à l'action la plus énergique.

— Permettez que je consulte d'abord…

— Grover, n'est-ce pas ? Eh bien, mon ami, je vous dirai, pour la dernière fois, que je n'ai foi qu'en des détectives en chair et en os et non en des limiers fantômes.

— Pourtant, Excellence…

— J'ai engagé ma parole, Canning. Je vous ai promis de ne pas vous questionner au sujet de Grover. Je ne reviens pas là-dessus. J'ai eu tort de prêter l'oreille à des contes de fées, mais que celui qui n'a jamais crû au merveilleux me jette la première pierre.

« Aujourd'hui, je ne veux plus y croire. Grover est mort ; c'était un brillant serviteur. L'Angleterre pleure en lui son meilleur détective, mais je ne puis attendre ses conseils, même s'ils viennent de l'au-delà.

« Vous avez un secret. Je le respecte et regrette d'avoir dû y faire allusion. Mais à présent je veux agir tout de suite. Tout de suite, entendez-vous ?

— Très bien, Excellence, répondit Canning avec fermeté. Je n'ai qu'à me conformer à cet ordre. L'expérience n'a pas réussi, passe encore ; ce ne serait pas la seule qui coûterait cher et nécessiterait des sacrifices avant de produire des résultats heureux.

« Mais je vous affirme qu'au bout de celle que j'avais entreprise moi… et Grover.

— Grover est mort !

— Ce n'est que trop vrai, sir, et pourtant je le répète : Grover et moi. Eh bien, cette expérience nous aurait livré Jack-de-Minuit, tandis qu'en précipitant les événements

nous n'avons que l'espoir de pincer des comparses – ce qui vaut autant que rien.

— N'importe, j'aurai eu dans ce cas quelques coquins à faire pendre.

— C'est exact. Et vous les aurez ; pendant quelques jours, le public sera content et la presse nous tressera des couronnes fleuries. Jack-de-Minuit se fera une pinte de bon sang et recommencera de plus belle.

Lord Dambridge faisait celui qui n'écoutait plus. Canning s'inclina.

— Il en sera comme le désire votre Seigneurie. »

À ces paroles de soumission, le chef se radoucit.

— Allez Canning, si vous contentez le public, c'est déjà beaucoup. N'oubliez pas que nous avons besoin de sa confiance, sinon les prochaines élections pourraient être désastreuses pour certains d'entre nos amis.

Canning réprima un sourire amer.

— Nous jetterons quelque chose en pâture au public, soit. Et puis, qui sait, peut-être…

— Peut-être, qui sait, répéta Lord Dambridge en souriant, tiendra-t-on tout de même le monstre. Au dernier automne, comme je battais en vain le marais dans l'espoir de tirer quelques maigres pilets, une outarde se leva et je l'abattis !

Comme un jet de vapeur fusa dans la pièce.

— Encore ! Que ce soit la dernière fois au moins, ronchonna le chef, dont le visage se rembrunit.

Canning s'empara de l'étrange flower-bowl.

— Eh bien ? s'impatienta le lord devant le grand silence du surintendant.

Mais il se tut soudain, alarmé en voyant la figure altérée, livide de son subordonné.

— Qu'avez-vous, Canning ?

— Je crois, sir, que ce sera bien la dernière fois, comme vous venez de l'exiger !

Le policier repoussa le curieux poste-acoustique et sans ajouter un mot gagna la porte en vitesse.

Canning perdant son beau flegme ! Canning partant en courant !

Lord Dambridge avait coutume de déclarer que son célèbre détective aurait pris des notes sur ses manchettes, au milieu d'un arsenal en flammes.

Il perdit tout souci de l'étiquette et, si les huissiers du Yard ne le virent pas suivre Canning au pas de course, c'est que le surintendant prenait un chemin peu usuel, peu connu de ses huissiers et pas du tout du grand chef.

Le Yard comportait-il un tel dédale de couloirs fuligineux, d'escaliers en spirale, de bureaux déserts, de lampisteries abandonnées et de trous à rats ?

Le chef s'y serait perdu cent fois, mais Canning y circulait avec l'assurance aveugle d'un tram sur ses rails.

Enfin la porte d'un placard fut poussée et les deux hommes pénétrèrent dans une pièce basse, qu'éclairait un petit lustre à pendeloques de cristal, aux lueurs de prisme.

Un flower-bowl identique à celui du bureau de Lord Dambridge gisait en morceaux sur le sol.

— Chloroforme, dit Canning avec une fureur contenue.

— Quelqu'un a dû être enlevé ici, de force, opina sir Dambridge. On s'est battu, mais pas longtemps, sinon la casse aurait été plus importante. Une honnête résistance, quoi… Mais à qui en avait-on, et où sommes-nous ?

Le surintendant courba les épaules ; son visage changeait d'instant en instant. Il se voûtait, son corps robuste se tassait, vieillissait à vue d'œil ; sa voix se fit pleurarde pour énoncer quelques lieux communs. Dambridge lui-même se sentit le cœur serré devant le brusque effondrement d'une personnalité si énergique.

— Où sommes-nous, Canning ? répéta-t-il.

— Nous sommes dans le bureau privé du capitaine Grover. C'était sa place forte contre les bandits mystérieux qui infestent Londres. Ils l'ont eu tout de même.

— Canning ! Il y a que Grover fut déjà tué par Jack-de-Minuit. Vous êtes venu me trouver, pour me tenir le langage le plus étrange du monde : « Grover a été tué,

mais je vous prie d'agir comme s'il était encore en vie. Laissez-lui son insigne de détective et ses pouvoirs. Que les ordres qui émanent de lui soient respectés ».

— Je sais ce que vous allez dire, sir. Admettons que son fantôme travaillait pour nous et se tenait ici.

C'en était trop pour le grand chef ; il donna un coup de poing sur la table.

— Assez de mystères ! Vous allez parler clairement !

Canning prit place dans un fauteuil en rotin et regarda froidement son supérieur.

— Je puis vous remettre immédiatement ma démission, sir. Vous avez également le droit de m'envoyer en prison pour refus d'aider la justice selon vos désirs. Mais un bon avocat m'en ferait rapidement sortir. Je prends la liberté de vous en avertir. Tout compte fait, je tiens à me taire encore, dans l'intérêt de cette même justice.

Lord Dambridge se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Je crois que je m'arrêterai à la seconde éventualité, gronda-t-il.

— C'est très bien, sir. Vous me mettrez au secret pendant trois jours. Après quoi, je choisirai comme conseil…

Tous deux restèrent bouche bée ; les yeux de Canning fixèrent éperdument la muraille en face de lui.

Des pas y retentissaient ; dans le mur eut-on dit.

Dambridge vit le surintendant viser de son revolver une gravure à la pointe-sèche, clouée à la paroi.

Elle trembla. Une porte habilement dissimulée aux regards s'ouvrit.

Canning leva son arme, et tout à coup ses joues prirent une teinte cendreuse.

— Qu'est-ce qui arrive ? » balbutia le lord.

Le surintendant respirait lourdement, comme un homme remontant d'un grand fond vers la surface.

— Cette fois, je vous obéirai, Excellence, dit-il d'une voix sans timbre.

***

Il n'est pas tout à fait exact de dire qu'Harleyson découvrit l'étrange bestiole, qui joua un rôle décisif dans sa destinée, au moment même de son décevant retour dans Knightrider Street.

Il s'était laissé tomber dans le fauteuil, gagné par une invincible torpeur. Il avait dormi, s'était réveillé. Sans doute qu'alors son regard était tombé sur la mouche, mais il s'était rendormi encore de ce sommeil pénible, aux fantasmagories de fièvre, qui l'accablait trop souvent depuis son arrivée en Europe.

À son deuxième réveil, il y avait une grisaille d'aube aux vitres, et c'était probablement cette première lueur qui s'accrochait au tableau en face de lui.

Une bonne reproduction d’une toile d’Hildebrandt. *Le Guerrier et son fils*, peinture rappelant la manière de Van Dijck, aux couleurs profondes, et qui, un siècle plus tôt, avait connu son heure de célébrité en Allemagne.

Le regard d’Harleyson s’était souvent posé sur la rude figure du guerrier attendri par la présence d’un enfant joufflu et souriant.

Il y avait peu d’objets de décor dans la composition ; la poignée d’une épée, par-dessus le dossier d’un fauteuil de chêne lustré, une haute cruche de grès, un livre, un casque.

« Un casque ! »

Des mots, fusant hors d’une manche à air béante, remontèrent à la mémoire de l’ingénieur australien.

« La mouche a quitté le casque. Elle est sur la croix. »

« La croix ! »

Harleyson était complètement réveillé à présent, ses yeux scrutant avidement la peinture. La croix y était, dans l’embrasure d’une fenêtre à vitraux.

Et sur la croix… une mouche oui, une mouche ordinaire, toute prête à prendre son envol après son repos de la nuit.

Il fallut un temps au jeune homme avant de pouvoir approcher.

La composition était reproduite sur un panneau de bois très dur, vibrant toutefois légèrement sous la pression, comme le bouton d'ivoire d'une sonnette électrique.

Harleyson grimaça un sourire.

Il ne connaissait pas grand-chose à la littérature policière. Assez pourtant pour reconnaître ces objets plus ou moins grotesques qui commandent des signaux clandestins, ou font office de sésames mystérieux.

Le cœur battant, il appuya fortement : la bestiole glissa sous son doigt et disparut.

« Serait-elle vivante malgré tout ? » se demanda-t-il, puis il se rendit compte que ce n'était qu'un extrême perfectionnement de mécanique.

Mais une déception l'attendait : rien ne bougea.

Dans les romans, il y a toujours un pan de mur qui se met à tourner lentement et découvre un passage obscur menant vers de ténébreux souterrains.

Un moment, Harleyson s'attendit à voir paraître l'énigmatique chambre rouge, mais la salle à manger resta telle qu'elle, dans toute sa quiète simplicité bourgeoise.

Le tableau, au moins suspect, ne laissait aucun intervalle entre le panneau et la paroi de briques, et résistait à l'effort pour l'enlever.

Si la mouche ne commandait aucun déclic, elle pouvait correspondre à un signal électrique plutôt que mécanique. Mais comment expliquer sa disparition ?

D'un doigt hésitant, Rowland caressait la croix peinte, quand il sentit une minuscule gibbosité surgir : la mouche était là !

En même temps, un tablier lumineux tomba dans la pièce.

Harleyson se retourna : dans l'ombre de la cour, une fenêtre venait d'être éclairée en jaune. La fenêtre de l'affreuse maison vide.

Quelques secondes après, la clarté s'évanouit.

Chez Harleyson, l'esprit de l'ingénieur s'éveilla.

Il appuya sur l'insecte de métal en l'observant avec attention. La mouche glissa avec une rapidité foudroyante, pas assez vite pourtant pour que Rowland ne la vit se réfugier dans une fente du cadre.

Un fragment négligeable du panneau peint était mobile, tournant à la façon d'une étroite bobine, agencée si artistement que l'œil le plus exercé n'aurait pu discerner de jointure ou de camouflage dans la peinture. Instinctivement, Harleyson compta une, deux, trois,… douze secondes : la lumière réapparut.

« Une minuterie, décida l'ingénieur, donc un signal… sémaphorique, compléta-t-il mentalement, comme si une route était libre. »

Une route libre ! Ah ! L'attrayante image !

Cinq minutes plus tard, il escaladait sans peine une muraille mitoyenne, sautait dans une courette nauséabonde en proie aux plantes rudérales, poussait une porte fermée seulement au loquet et se retrouva dans la maison vide.

« Que ferait le policier d'Edgar Wallace ? »

Il se le demanda en parcourant les pièces malpropres, désespérément tapissées d'une poussière épaisse.

« Il chercherait des traces et des empreintes. »

Il n'y en avait pas ; seuls dans la poudre fidèle, ses propres pas se marquaient. Dans la chambre, qui avait été si soudainement éclairée au contact de la mouche, ou plutôt douze secondes plus tard, une ampoule oubliée pendait au plafond.

Il y avait un commutateur derrière la porte. Harleyson le manœuvra ; l'ampoule ne s'alluma pas. Il en tâta le verre ; il était encore tiède.

« Le commutateur ne commande pas la lampe, conclut-il, et à première réflexion, on se croirait devant une ampoule brûlée ou devant un fil rompu. »

« Trop de recherche pour dire quelque chose qui vaille. Un examen minutieux des conduites devrait me mener à la solution. Le détective de Wallace ne procéderait pas autrement et il aurait raison, mais cela lui prendrait une demi-journée. »

Comme les marches qui conduisaient vers les combles étaient également feutrées d'une poussière vierge de toute trace, Harleyson dirigea sa recherche vers les caves, et là, il donna tête baissée dans le roman noir, avec ses passages dérobés et ses chausse-trappes.

Une parenthèse : la périlleuse aventure londonienne ne pouvait-elle se passer de ces machineries plus dignes de la fiction de Drury Lane que de la réalité de Whitechapel ou de Limehouse ?

Sans doute, mais par son système d'égouts, de tunnels inachevés, de corridors désuets, tombés dans l'oubli, datant du temps où Inigo Jones conçut Whitehall, Londres possède une vaste métropole souterraine.

La grande cité a vu détruire le palais d'Henry VIII et d'Élisabeth, mais elle n'a jamais vu combler ses cryptes invraisemblablement étendues. Récemment encore, un particulier reconnut qu'il pouvait passer de son immeuble d'Holborn à celui de ses amis de Kingsway sans risquer le fog ou la pluie : un spacieux boyau long de huit cents yards, passant sous Lincoln's Inn, joignait leurs caves respectives !

Scotland Yard possède d'ailleurs un plan aussi complet que possible de ces dédales ténébreux, et ce au grand profit des amis de l'ordre, mais il y a encore bien des labyrinthes méandreux qu'il ignore, et dont une pègre avisée fait ses choux gras.

Harleyson en fit l'expérience quand il atteignit un tablier métallique levé en guillotine et découvrant un corri-

dor étoilé par une mignonne ampoule rougeâtre, le tout manœuvré probablement par le signal de la mouche.

« La voie libre ! » répéta-t-il. Et sans perdre de temps en déductions plus vaines que fertiles, songeant à une nouvelle minuterie qui pouvait clore l'accès d'un moment à l'autre, il s'engagea dans le boyau. Bien lui en prit : la lampe était encore à dix pas de lui, que le tablier se rabattait avec un bruit de mâchoire de fer.

« Le sort en est jeté. »

À quelques coudes près, le passage était tracé au cordeau, sec, témoignant d'un bon entretien, convenablement ventilé, avec à peine un lointain relent de cryptogames ; l'air qu'on y respirait ne différait guère de celui d'une cave à provisions un peu profonde.

Il marchait avec précaution, songeant déjà à allumer une cigarette pour rendre l'obscure promenade plus agréable, quand le cri lui parvint. Était-ce bien un cri ?

La voix… – où diable pouvait-il l'avoir entendue ? – lui était familière, bien qu'elle fût hésitante, comme si elle naissait à l'orée d'un rêve, la voix d'une personne endormie et s'éveillant dans la frayeur.

D'où venait-elle ? Le passage s'allongeait, vide, dans la clarté d'une nouvelle lampe apparue à un angle du couloir. Pourtant la voix était autour de lui ; elle s'accompagnait même d'un bruit de pas pressés. Il lui semblait qu'il lui eût suffi d'étendre la main pour frôler des personnes au passage.

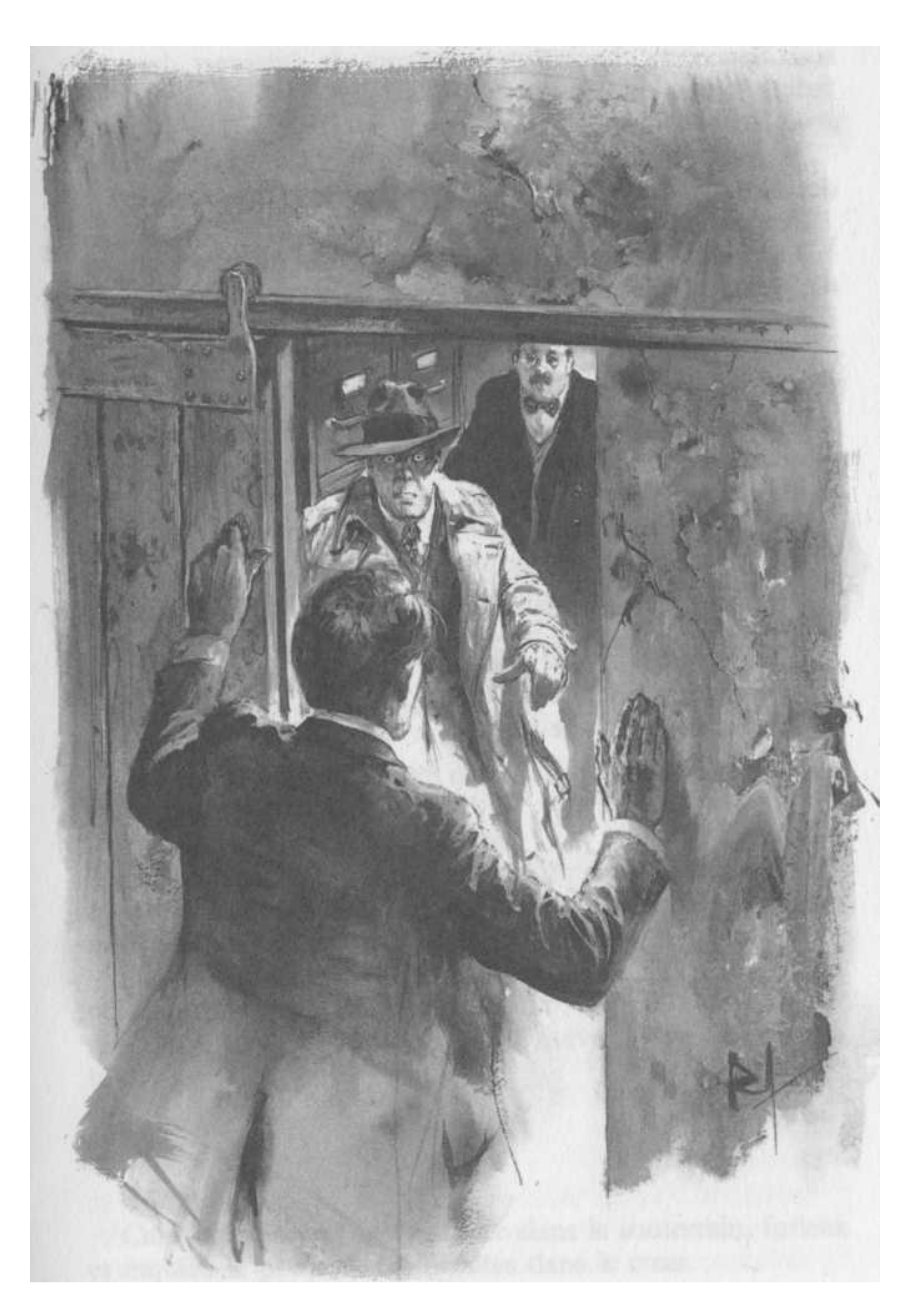
« Phénomène d’acoustique », observa l’ingénieur Harleyson. Son cœur chavira quand, avant de s’éloigner dans un fading fantastique, la voix gémit :

— Row ! Oh, mon Row !

La voix de minuit, dans le brouillard, au sortir de la Vallée des Rois ! Cette voix pleine d’une tendresse douloureuse !

Au pas de course Rowland s’élança.

Le couloir finissait en cul-de-sac, mais la lumière lointaine de la lampe éclairait une poignée de faïence, qu’il tourna.



***

— C’est… je crois, Harleyson, balbutia lord Dambridge en regardant l’homme qui venait de surgir devant eux, jailli de la muraille.

Ébloui par la clarté du lustre, stupéfait par cette fin inattendue de sa balade souterraine, l’ingénieur restait immobile.

L'inspecteur Canning se leva, une expression étrange dans les yeux.

— Je l'arrête ! dit-il d'une voix altérée.

— Harleyson ? demanda le chef.

— Non, sir… Jack-de-Minuit !

CHAPITRE VII

En finale d'un épisode

Aux vitres crasseuses de la maison vide, une ombre se colle et regarde avidement la maison de Knightrider Street.

Elle aussi, l'ombre a parcouru le passage qui aboutissait dans les sous-sols du Yard. Le tablier de fer s'était levé devant elle, elle avait écouté à la porte finale, puis doucement tourné la poignée de faïence.

Le lustre aux pendeloques de cristal brûlait encore, mais le bureau secret était vide.

— Trop tard ! sanglote l'ombre.

Elle reprend en courant le chemin du couloir, refait en sens inverse le parcours d'Harleyson, arrive dans la salle à manger de Knightrider Street.

Là, elle ausculte fiévreusement le tableau d'Hildebrandt, puis se tord les mains avec désespoir :

— Trop tard ! Je n'ai donc pu le sauver, même au prix de tout.

***

Canning lui aussi s'est enfoncé dans le souterrain, furieux et inquiet, le poids de ses défaites dans le cœur.

Non que l'existence d'un passage secret l'étonnât le moins du monde ; il se rappelle une parole ironique d'un chef fameux de la police londonienne :

« Même fermés à triple tour, les offices les plus importants du royaume restent aussi ouverts que Hyde-Park en plein jour ! »

Canning est arrivé dans la maison vide, dont la topographie ne le stupéfie pas plus que le reste.

Il voit l'arrière-façade éteinte de la maison d'Harleyson, et une sourde fureur l'étreint.

« Trop fort pour nous ! Qui joue avec le feu… »

Tout à coup il se colle au mur. La lueur livide de l'aube vient de se doubler d'une clarté cuivrée : à l'étage, une lampe s'est allumée.

Quoique la maison fût silencieuse, les nerfs les moins subtils eussent pu la sentir morte depuis des années.

Le surintendant grimpe les marches de cette allure souple, silencieuse, propre aux hommes du Yard lancés sur la piste chaude du crime, et arrive juste à temps pour voir une ampoule clignoter et s'éteindre au plafond d'une chambre, tout aussi déserte que la maison elle-même.

Mais le détective a tôt fait de découvrir la raison d'être de la lampe solitaire, et moins définitif dans sa science que le limier fantôme de Wallace qui dirigeait les gestes d'Harleyson, il examine les conduites, secoue la tête, fait une grimace de compréhension et regagne les caves.

Il sent la présence.

Présence aux aguets ; des yeux doivent suivre ses mouvements. Il regrette l'impulsion qui l'a lancé sans précaution dans une poursuite incertaine.

Voyons la boîte de Knightrider, soliloque-t-il. Il y a bien longtemps qu'on aurait dû le faire. Je commence à donner raison à Dambridge : foin de la fantaisie ! Et de cet imbécile d'Harleyson !

Quand il fait son entrée dans la maison énigmatique, ce n'est pas la salle à manger aux buffets lustrés et aux copies de tableaux de maître qui l'accueille, mais un salon rouge, aux rares meubles d'ébène, et Canning disparaîtra ici du plan présent.

Lord Dambridge le fera chercher en vain à travers Londres et l'Angleterre. Le couloir secret et la maison vide ne révéleront aucun mystère aux hommes du Yard, qui s'expliqueront mal son utilité. Ces mêmes limiers affoleront, pendant des jours et des nuits, Limehouse, Shadwell, Wapping et Whitechapel.

Les moindres cargos en partance seront fouillés de la cale à la pomme des mâts.

Des affiches couvriront les murs de la City : Reward ! Reward !

Mais Canning restera introuvable.

Lord Dambridge sera fort embarrassé.

Il tient Harleyson, un homme sans passé, qui n’est à Londres que depuis quelques mois à peine, qui a passé sa vie dans le bush australien, alors que Jack-de-Minuit ensanglantait et pillait Londres.

Mais Canning a dit en arrêtant l’ingénieur : « Voici Jack-de-Minuit ! » L’esprit de Canning battrait-il la campagne ? Mais pourquoi Harleyson a-t-il surgi hors d’une ténèbre mystérieuse, par un couloir secret, toutes choses fort à l’honneur chez les gentlemen de la pègre.

Patiemment le Yard se mettra alors à bâtir l’échafaudage des preuves et, contre tout espoir, cet échafaudage s’élèvera, deviendra solide.

Harleyson est Jack-de-Minuit : c’est ce qu’il faudra démontrer.

Quand le Yard veut !

À la grande gloire de la police de Londres, l’inconnu se dégagera de l’équation posée :

X = Jack-de-Minuit = Rowland Harleyson.

« Enfin, soupirera le grand chef, on a trouvé quelqu’un à pendre dans cette affaire. »

En effet, l’échafaudage tiendra bon.

***

On est en droit de s’étonner de la sécheresse de cette page de la vie de Rowland Harleyson, accusé par la justice anglaise des crimes sans nombre de Jack-de-Minuit, ruffian, cambrioleur, maître chanteur, tueur.

« Si l'on vous accuse d'avoir volé les tours de Notre-Dame… »

L'accusé devait longuement méditer sur cet aphorisme ironique et cruel.

Lord Dambridge ne disposait que d'une base falote et singulière pour y poser l'échafaudage :

« Canning l'a dit ! »

Mais les policiers du Yard apportèrent chacun leur pierre et bientôt l'édifice s'éleva, dont le faîte servirait de plate-forme à la potence. Voyons les pierres et en même temps les vains efforts d'Harleyson pour les abattre :

HARLEYSON :

J'ai vécu quinze ans en Australie. Il n'y a que six mois que je suis à Londres. Ceci est suffisant pour réduire toute accusation à néant.

LES BÂTISSEURS :

Les journaux ont publié la photo d'Harleyson, alias Jack-de-Minuit. Aussitôt tout le voisinage de Knightrider Street le reconnaît comme étant le particulier John Smith, habitant le n° 128b, depuis quatre ans. Il y a quatre ans que la série rouge et impunie commence, ou plutôt qu'elle se montre dans toute sa force.

La maison de Knightrider Street a été fouillée de fond en comble, mais sans résultat aucun. Si ce n'est la découverte d'une photographie de l'occupant. Or, ce portrait fut fait par un photographe de Ludgate, il y a bientôt deux ans ; cet artiste reconnaît parfaitement son client.

HARLEYSON :

Invoque le témoignage de ses anciens patrons de la Midas Co, celui des officiers et des passagers du *Jurvis Bay* et surtout du commissaire de bord Chairman.

LES BÂTISSEURS :

Voici un point névralgique de l'enquête. Harleyson a failli l'emporter ici. N'oublions pas que c'est également la clé du mystère Harleyson-Smith-Jack-de-Minuit.

(Dans un roman le lecteur serait, à cette place, mis devant l'inévitable coup de théâtre, et une fois de plus nous devons regretter les sèches annales de Scotland Yard, dévoilant sans tam-tam, ni fioritures, ce mystère quasi-final).

Tout grand homme, tôt ou tard, découvre son sosie et tâche de s'en servir. Témoins, certains souverains absolus, comme les tsars de Russie.

Smith, roi du crime, a trouvé le sien et en a usé à sa façon. Nous allons bientôt voir comment.

Pourtant il y a une différence entre le Harleyson d'Australie et celui de Londres. Le premier avait les cheveux châtain clair, l'autre a une chevelure d'ébène.

HARLEYSON :

… raconte la bizarre transformation subie au cours d'une nuit. Depuis il a continué de se teindre, croyant obéir à son mystérieux sauveur, le Chinois Wang.

LES BÂTISSEURS

Un moment, nous allons y venir ! Smith a été vu à Aden, au grand jour, ne se cachant pour personne. Pendant ce temps, en effet, Harleyson faisait route pour l'Océan Indien.

Smith, ou Jack-de-Minuit, a dû rencontrer Harleyson lors de sa descente à terre. Il s'est trouvé face à ce sosie, inespéré ou non, nous allons voir cela plus tard. Il s'en sert d'une manière brève et terrible, juste pour se créer un alibi peu ordinaire.

HARLEYSON :

Il est facile de voir que mes cheveux sont teints. Je suis donc bien l'Harleyson blond d'Australie.

LES BÂTISSEURS :

Smith aussi pouvait teindre ses cheveux depuis longtemps. (Les bâtisseurs avouent que cet argument est plutôt faible) mais : Pourquoi Harleyson adopterait-il cette nouvelle teinte capillaire dès son retour d'Aden ? Il a inventé l'intervention mystérieuse parce que la chimie du coiffeur ne pouvait mettre à sa disposition la teinte des cheveux de l'Australien. Jack-de-Minuit connaît la valeur des détails, il les soigne même trop, avec trop d'insistance, comme cela se rencontre toujours dans la haute pègre, créatrice d'invincibles alibis.

L'intervention nocturne ? La police n'a que faire des fantômes.

À Aden d'ailleurs, on n'a trouvé trace ni de Wang, ni des Arabes assassinés.

C'est bien un conte de fée tissé de toutes pièces par le fameux Jack passé maître ès-fantasmagories, esprit tortueux par excellence, adorant les situations inextricables et bizarres. Une sorte de criminel fantasque et romanesque. Ici, sur le plan mental, les bâtisseurs marquent un point.

HARLEYSON :

Demande à être mis en présence d'un envoyé de la « Midas Co » et de Chairman. (Remarquons que sous une autre forme, c'est l'invocation des témoignages que l'accusé réclama déjà, et que la police craignait.).

LES BÂTISSEURS :

Malgré nos craintes, ce témoignage se retourna contre Harleyson.

Cet ingénieur vivait presque toujours seul dans le bush. Il est à même de donner de nombreuses précisions, dont toutes sont incontrôlables, à cause de sa vie solitaire.

Mais Smith peut avoir appris beaucoup de choses d'Harleyson pendant les heures d'escale. Il est encore plus probable que le forban était au courant de l'existence de Harleyson, son sosie, depuis des années et que, dans un but encore vague, il se soit tenu rigoureusement au courant de ses faits et gestes.

L'envoyé de la « Midas Co » hésite à reconnaître l'ingénieur, il est tout prêt à croire à la substitution. Il affirme même que Rowland Harleyson, homme réservé, calme, taciturne, ne se serait jamais lancé de plein gré dans une aventure de ce genre.

Chairman n'a connu intimement l'ingénieur qu'après Aden ; à ce moment, Harleyson pouvait être Smith ou Jack-de-Minuit.

HARLEYSON :

Ne parle pas du *Cœur de Bawhanee* mais Dambridge, lui, en fait mention. On s'attendait en haut lieu à une en-

treprise contre le fameux rubis fétiche. Ce coup, qui était tout tracé pour être exécuté par Jack, le fut, mais… celui-ci n'emporta qu'une très belle imitation. Ici, Canning joue le forban.

HARLEYSON :

… se tait. Parce qu'il ne veut pas parler de Nancy Ward. Jamais il ne parlera d'elle.

LES BÂTISSEURS :

In petto, ils s'avouent que de grandes lacunes bâillent dans cet ensemble de preuves, mais le silence de l'accusé à cet endroit les transporte d'aise. Il a été pris de court. C'est presque un aveu.

HARLEYSON :

Parle du tableau d'Hildebrandt, de la croix et de la mouche.

LES BÂTISSEURS :

L'amateur de phantasmes réapparaît.

Tout cela c'est un conte bleu, qui n'égare personne. Le tableau en question a été examiné. Il n'y avait jamais eu de mouche de métal incrustée dans le panneau peint.

Aucun mécanisme non plus. Aucune commande mystérieuse.

La maison de Knightrider Street n'est pas truquée. Les voix au téléphone ? La belle histoire ! Les fils ont été examinés centimètre par centimètre : aucun branchage !

HARLEYSON :

Mais jusqu'ici rien ne prouve que, même si j'étais Smith, Smith serait Jack-de-Minuit.

LES BÂTISSEURS :

Et lors de la tuerie dans l'Upper Thames ! Il s'est trouvé dix policiers pour vous reconnaître.

HARLEYSON :

Avoue.

LES BÂTISSEURS :

Cela suffirait pour le faire pendre. Harleyson, l'honnête et loyal serviteur de la « Midas », n'aurait jamais fait cause commune avec des bandits. Harleyson n'est pas Harleyson, mais John Smith et Smith c'est Jack-de-Minuit, à qui obéissent un certain nombre

d'insaisissables bandits. À moins que – question insidieuse – une femme… À propos où est « la femme » ?

HARLEYSON :

Ne répond pas.

LES BÂTISSEURS :

L'échafaudage tient. Il est suffisamment solide. Nous tenons Jack-de-Minuit. Au bout d'un fil d'abord, au bout d'une chaîne robuste maintenant, en attendant que la corde finale vienne.

… Un certain docteur Pardée, voisin de Smith, l'avait soigné il y avait quelque deux ans, pour une bronchite. Il se souvenait que son client portait sur la poitrine une cicatrice en forme de croix.

Cette marque se retrouva, en effet, au-dessus du sein gauche de Smith-Harleyson.

L'ingénieur répéta l'histoire étrange de cette nuit où le stigmate fut imprimé dans sa chair.

— Un nouveau conte bleu ! ricanaient les bâtisseurs.

— J'exige un examen médical à ce sujet, riposta l'accusé.

Mais la science, qui elle aussi se fourvoie et se trompe, se tourna contre lui en affirmant que la marque était vieille de plusieurs années.

Sans trop savoir pourquoi, Harleyson fait appel à Betty Elmsfield. Mais, à cette minute, Lord Elmsfield se dresse, furieux, désespéré, accusateur :

Betty Elmsfield a disparu !

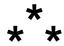
Rowland Harleyson s'effondre[3].

Son énergie saute comme une corde de harpe.

Il est à bout d'arguments et de forces défensives.

Ce grand coureur d'aventures croit à la fatalité. Il baisse la tête devant l'inévitable.

Les bâtisseurs n'ont plus devant eux qu'un homme résigné et muet.



Leur triomphe éclate. Un souffleur de bulles de savon, qui verrait son globe fragile se muer en une sphère du plus solide cristal, ne serait pas plus émerveillé.

Ils croient Jack-de-Minuit beau joueur, acceptant la défaite en grand conquérant arrivé au terme de ses vic-

---

[3] Lord Dambridge, lui, estime que la plus grande preuve de la culpabilité de Rowland Harleyson, c'est son apparition dans les sous-sols du Yard. Mais puisque l'accusé n'en parle pas, le chef de la police se garde bien de mentionner cet événement de nature à discréditer son service. Il y a comme une sorte d'entente tacite entre eux à ce sujet, et Dambridge n'est pas loin d'en savoir gré au forban.

Comme toujours, Harleyson se tait pour… Nancy Ward.

toires. Pour peu, ils l'admireraient. C'est ainsi que Smith-Harleyson-Jack-de-Minuit paraîtra devant ses juges.

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre VIII

Où Perlmutter intervient

Maintenant, disent les anciens conteurs, nous allons revenir autant d'années en arrière.

Le tiers des lecteurs ferment alors leurs livres et s'écrient :

— Ah, mais non !

L'aventure veut qu'on marche en avant sans tourner le regard vers les espaces parcourus.

Nous ne reviendrons donc qu'incidemment vers feu M. Ted Soames, occis puis immergé dans les eaux de la River, tout au début de ce récit.

Nous aurions laissé dormir l'ancien n° 170 dans le cimetière des noyés de Sheerness, où l'on repêcha sa dépouille, s'il n'y avait eu Sol Perlmutter.

Ted Soames n'avait jamais eu qu'un seul ami sur terre, et c'était Sol Perlmutter, mais comme le jeu des réciproques ne sort pas toujours des mathématiques pour s'imposer dans la vie, il serait plus juste de dire que Sol Perlmutter n'avait jamais eu qu'un ami, et, que c'était Ted Soames.

Au physique, une sale binette.

Petit, mal fichu, jaune comme un coing.

Il vendait en colportage de très vagues produits dans Soho et, le soir, il poussait une pointe jusqu'aux théâtres de Drury Lane pour y ouvrir des portières d'auto et y ramasser des sous dans la boue.

Or, Perlmutter, faible, malade, battu et poltron, frémissant à propos d'un vol de noctuelle trop proche ou d'une ronde de fourmis, avait conçu un projet géant, tissé de fantaisies et de rêves monstrueux, rouges de sang et de flammes : il voulait venger Ted Soames.

Car ce paria avait un Dieu : Soames.

Il avait trouvé quelqu'un qui ne l'avait pas trop rossé : Soames ! Qui l'avait parfois empêché de mourir de faim ou d'être noyé par la racaille comme un chat galeux ? Soames ! Qui, aux soirs de liesse, l'avait abreuvé de gin et de whisky ? Soames ! Qui lui avait démontré une sorte de rude tendresse ? Soames !

On lui avait assassiné son Dieu. Il était juste qu'il le venge.

Qui d'autre que Sol Perlmutter pourrait venger Ted-le-Magnifique ?

Le nabot avait-il été, en certaines heures de détente, le confident de l'ancien convict ? Beaucoup de choses dans la suite de l'histoire permettent de le croire.

Dès la nouvelle de l'arrestation de Jack-de-Minuit, Perlmutter s'offrit le luxe inouï de lire deux journaux par jour.

Il les parcourait avec une attention bizarre, les annotant et les commentant par des signes connus de lui seul, reprenant une à une les informations plus ou moins fantaisistes avec une ténacité furtive.

Au bout de quinze jours, quand Londres couvrait de lauriers le Yard et ses sbires, que dans tous les esprits le nommé Harleyson était, autant que jugé, pendu et enseveli dans un suaire de chaux vive, Sol Perlmutter roula tous les journaux en boule après une ultime lecture, et en fit un feu de joie qu'il regarda s'éteindre avec quelque mépris.

Puis il dit un mot désobligeant tant à l'égard de la presse que de la police.

— Rien, murmura-t-il. Ils ne savent rien ces gens-là, où presque.

La seule chose qu'il avait gardée des feuilles détruites, c'était une photo de l'ingénieur australien. Photo de police, blême et crue, prise dans l'insolente clarté d'une salle d'anthropologie, sur le fauteuil de la toise.

« Bougre de petit idiot ! remarqua Perlmutter avec un peu de sympathie. Et dire que Ted lui-même s'y laissa prendre. »

Il s'abîma dans des songeries funèbres.

« Ce fut un bon cœur, mais pas très perspicace, fit-il encore en pensant à son bienfaiteur. S'il m'avait écouté… Il aurait eu ses cinq mille livres, et qui sait, bien plus encore… Pourquoi m'aurait-il écouté ? Je suis une chenille

rampante et Ted Soames était un dieu… Mais ce n'est pas une raison pour que je ne fasse pas la peau à ceux qui me l'ont refroidi. »

Telles furent les pensées émises à voix très basse et que les murailles mal chaulées de la mansarde entendirent, puisque les murs ont des oreilles.

Sol Perlmutter fouilla alors dans une vieille commode et en sortit une antique montre en cuivre.

La ridicule toquante enfouie au fond de sa poche, il prit le chemin de Cheapside.

La boutique qu'il avisa dans une des rues neuves qu'on a tracées dans le vieux quartier avait bonne mine et sentait, elle aussi, le renouvellement et le ralliement aux goûts modernes.

Jadis à l'enseigne de la *Montre de Genève*, elle s'appelait fièrement aujourd'hui *Comptoir suisse d'Horlogerie*.

Perlmutter vit des commis circuler dans le magasin et des clients marchander de coûteux chronomètres.

— On n'a besoin de rien ! jeta un des employés d'un ton rauque en voyant entrer la pouilleuse pratique.

— Mais moi, j'ai besoin de quelque chose, objecta doucement Perlmutter.

— Oui, d'un complet neuf et d'une paire de souliers sans trous, grogna l'homme du comptoir.

— C'est pour réparer une montre.

— La maison ne s'en occupe pas, mentit le commis, pressé de voir partir un client qui sentait le suint comme une étable.

— Voulez-vous m'annoncer au patron ? demanda Perlmutter avec une politesse exquise.

L'employé en eut le vertige, mais il se ravisa et s'enquit avec ironie :

— Et qui aurai-je l'honneur d'annoncer, je vous prie ?

— Mais… le duc de Gloucester, ou le roi de Mauritanie, si vous voulez. Mais faites très vite, mon ami, si vous ne voulez pas recevoir vos huit jours.

Sol Perlmutter aurait certainement fait connaissance avec les bottines vernies du préposé à la vente des chronomètres, si un petit homme replet, rouge comme une pomme d'api, n'était passé à ce moment devant le comptoir.

— Qu'y a-t-il, Malone ? demanda-t-il d'un air mécontent.

Perlmutter prévint la réponse. Il salua respectueusement M. Dallmeyer, directeur propriétaire du *Comptoir suisse d'Horlogerie*.

— C'est rapport à une montre, monsieur…

Ce disant, il tira à demi de sa poche le vieil oignon de cuivre.

Les lumières n'étaient pas encore allumées dans le magasin, que déjà le crépuscule envahissait, sinon l'employé aurait vu le teint fleuri de son patron devenir cendreux, et ses lèvres blêmir.

— Quelle pièce rare ! s'écria M. Dallmeyer. Oh ! sir, je suis bien content que vous veniez me montrer cela ! Puis-je vous prier de me suivre dans mon bureau ?

— Monsieur aurait dû me dire qu'il venait avec une pièce de collection, s'empressa le commis, confus et effrayé à la fois, car le cauchemar d'une mise à pied immédiate se levait devant lui.

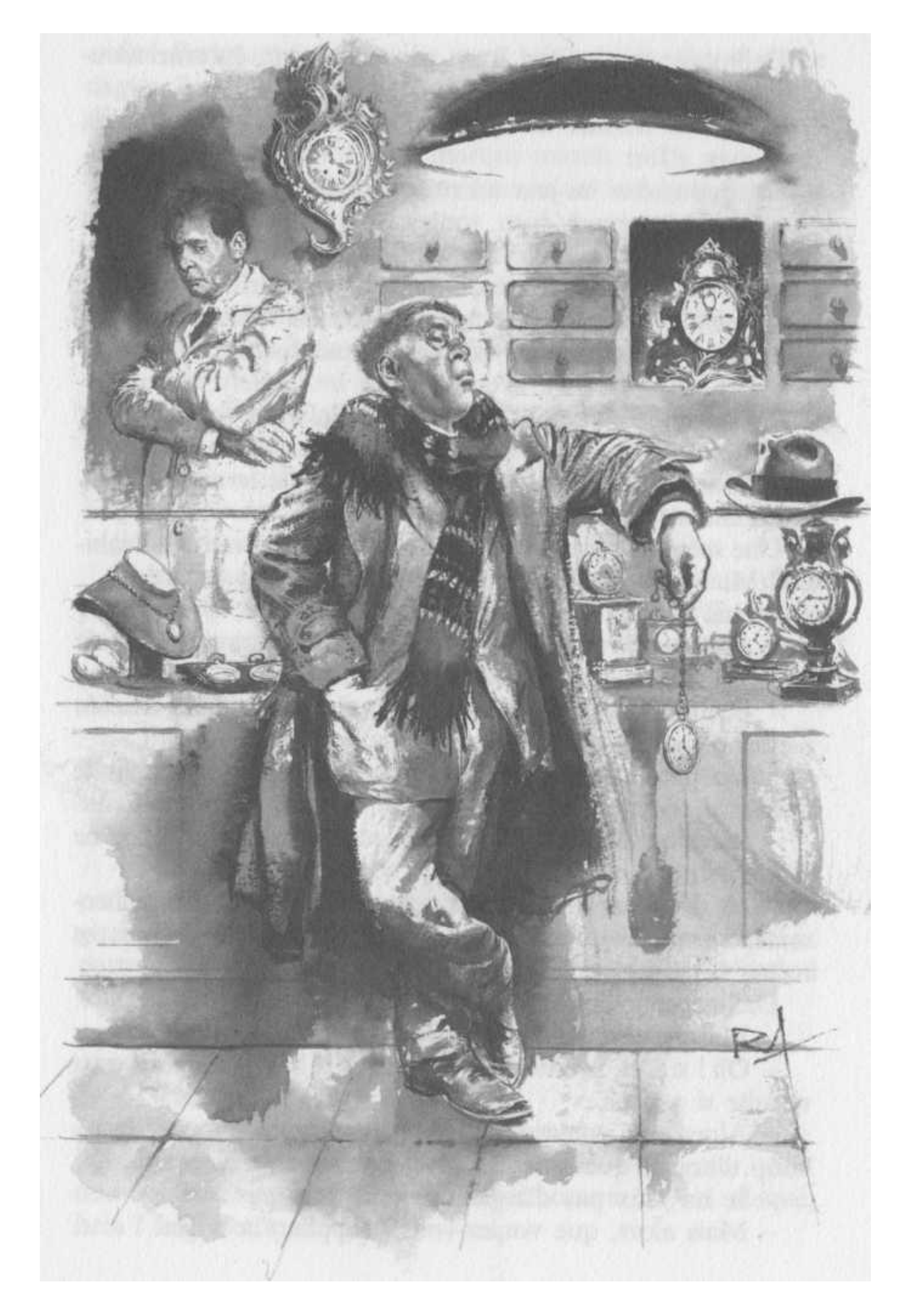
Mais Perlmutter ne profita nullement de sa victoire et ce fut de la façon la plus aimable qu'il rassura le salarié :

— Excusez-moi, sir, mais je ne voulais la montrer qu'au patron. J'espère que vous me pardonnez ma hardiesse ?

M. Dallmeyer ne conduisit pas son étrange client dans son bureau, mais dans un cabinet contigu que des volets clos et de lourdes tentures transformaient en un temple de discrétion.

Perlmutter posa sa montre sur la table.

— Elle s'est arrêtée à minuit vingt-deux, dit-il. Faudra la faire marcher.



Dallmeyer torcha son front moite avec un énorme mouchoir de soie orange.

— Aucune montre de ce genre ne marchera plus jamais, dit-il avec effort.

Sol Perlmutter lui jeta un regard aigu.

— Si je comprends bien, toutes les montres qui marquent de minuit une à minuit vingt-cinq sont rentrées et remisées ici, dans un coffre-fort bien difficile à découvrir ?…

Le maître horloger se laissa lourdement tomber dans un fauteuil et considéra son visiteur d'un air hagard.

— Oui, murmura-t-il avec effort.

— Conclusion, et pour parler en clair, Dall, la bande est dissoute et éparpillée aux quatre vents du monde ?

— Pour l'amour du Ciel, ne parlez pas de la sorte !

Perlmutter ricana.

Une splendide mappemonde décorait un des murs du cabinet. M. Dallmeyer y laissait errer à présent ses regards.

— Que pensez-vous de l'Amérique ?

— Ah, bien, je comprends… Les minutes ont joué la fille de l'air ! Non, Uncle Sam ne me dit rien qui vaille.

— Buenos-Aires ? Je vous remettrai cinq cents livres en petites coupures.

— Un peu chaud et un peu loin, répliqua sèchement le nabot.

— Barcelone ? Mais il y a déjà quelqu'un par là, et je ne sais si je puis…

— Ne dépensez pas vos paroles, mon cher ami, fit mielleusement l'ami de Ted Soames. Moi, je dis l'Angleterre, et même Londres !

Dallmeyer joignit les mains.

— Mais, malheureux, vous ne savez donc rien ?

— Oh ! Si… et, précisément parce que je sais, j'ai choisi cette retraite si proche…

— Alors, que voulez-vous ? Je ne puis vous remettre beaucoup d'argent que si vous partez comme les autres.

— Je ne veux pas d'argent et je ne pars pas !

— Mais alors, que voulez-vous ? supplia l'horloger.

Sol Perlmutter se pencha vers lui, et à la façon d'une dague, il pointa son doigt maigre et malpropre sur le cœur du gros homme.

— Je veux la montre qui marque minuit.

Dallmeyer se jeta en arrière et un éclair de folie passa dans ses yeux globuleux.

— Je… ne sais… Vraiment… je ne…

Mais Perlmutter n'était plus le misérable cloporte humain, qui se traînait par la pluie, le fog et la boue de la City. C'était devenu un petit démon, aux yeux de braise, à la lippe mauvaise, aux mains tout en griffes.

— Elle est ici, Dall ! Je la veux, Dall ! Même si elle était revenue… d'Aden, par exemple !

L’horloger n’était plus qu’une lamentable chiffe, dont des hoquets nerveux ébranlaient la masse gélatineuse.

Sol Perlmutter partit d’un rire féroce.

— Ah, les jobards, ils ont coupé dans les boniments de la rousse et des reporters, et vous de même, sale bête ! Parce que vous leur avez fourré quelques fafiots, qui n’étaient pas de la mornifle, dans les pattes et montré un pays sur cette carte. Allons aboulez la toquante, mon vieux !

— Elle n’est pas ici ! hoqueta enfin le poussah.

— En supposant que ce soit vrai, il y a un remède à cela, persifla Perlmutter. Vous allez me la chercher. Vous, en personne !

— Mais où ? demanda Dallmeyer. Le savez-vous ?

— Non… Peut-être dans un de vos goussets, ou dans votre poche-revolver, au British Museum ou au palais de Buckingham, peu importe ; mais je vous accompagnerai jusque là et partout où vous irez, même chez le diable, qui vous attend tout de même un jour ou l’autre ! »

Dallmeyer s’était voilé la face. Il se sentait battu.

— Et de l’argent ?

— Non, non et non !

— C’est ma mort, vous le savez bien.

— Puisqu'il sera pendu bientôt ! persifla Perlmutter. Ah ! Cela ne vous rassure pas, mon bonhomme ! Quel chiqué, hein ? La montre et vite !

Hagard, livide, tremblant comme une feuille au vent de l'automne, Dallmeyer se leva, passa une main incertaine sur le marbre de la cheminée. Perlmutter se retourna ostensiblement.

— Je ne désire pas connaître vos secrets mécaniques, dit-il, et je n'ai pas peur d'être tué par vous !

— Peu importent les secrets, jeta l'horloger avec véhémence. J'en ai assez moi aussi. Qu'après moi, vienne le diable !

Perlmutter pivota sur ses talons éculés et regarda curieusement sa victime.

— Après vous ? Aha ! Herr Dallmeyer vous êtes un sage. Vous regardez la carte. Je suppose qu'il doit y avoir pas mal de coins où un homme fortuné comme vous pourrait vivre à son aise, sans être inquiété des humains ou de leurs stupides lois.

— Voilà !

Perlmutter réprima un frisson.

C'était un superbe chronomètre que Dallmeyer lui tendait, qui ne rappelait en rien l'affreuse montre de cuivre qui avait fait sursauter l'horloger dès la première vue. Les aiguilles se confondaient sur minuit.

— Je savais, murmura Perlmutter, comme pour lui seul ? C'est la montre qui indique minuit. Et…

— Et quoi ? s'écria Dallmeyer. Ne me demandez plus rien. Je n'en sais pas davantage ! Le secret de la montre de minuit ? Fou que vous êtes ! Comme si vous ne saviez pas que cela signifie la mort ! Et moi, j'aime la vie ! Au fond, je suis content que vous l'ayez, puisque vous resterez seul désormais à Londres.

— Seul… oui, en effet, répliqua Sol Perlmutter avec un regard ironique vers la mappemonde. Mais seul avec la montre de minuit, Dall !

Redevenu humble et chétif, il partit sans un mot d'adieu. Il traversa le magasin en gratifiant d'un énorme salut le commis éberlué.

Après le départ de Perlmutter, Dallmeyer se mit à bouleverser frénétiquement ses tiroirs et à remplir ses valises.

CHAPITRE IX

Stangerson-Flat

Comme à Old Bailey on préparait fiévreusement le dossier Harleyson, qu'on en multipliait les copies ; comme Scotland Yard s'apprêtait à offrir un dernier hommage au surintendant Canning ; comme Londres connaissait les joies d'une détente, éclata l'affaire du Stangerson-Flat.

Stangerson-Flat était un superbe immeuble de rapport de Farringdon Road, bâti à la jonction de deux vieilles ruelles de Clerckenwell, durement éprouvé par les démolisseurs dans les derniers temps.

Son propriétaire, Alexandre Stangerson, en avait loué dix étages à de riches particuliers, excepté l'entresol occupé par les bureaux de « Hurde & Merchant », et le rez-de-chaussée partagé entre le *Club des Huit* et un grill-room célèbre.

Al Stangerson s'était réservé le onzième et dernier étage, ce qui lui donnait la jouissance immédiate des admirables jardins suspendus aménagés sur la haute terrasse.

Ce matin-là, comme il venait prendre le frais devant un coquet bosquet d'evergreens, dont le couvert persistait malgré l'arrière-saison, il aperçut une lettre posée

bien en vue sur le banc rustique qui servait à sa sieste quotidienne.

La lettre tenait ferme, car un clou la fixait au bois ; la brume matinale en avait brouillé l'écriture de l'adresse en délayant l'encre.

« Sir Alexander Stangerson, Esquire », réussit-il à lire.

— Quelle étrange façon de m'envoyer ma correspondance, finit-il par dire, quand il eût soupesé la missive et l'eût contemplée sous tous les angles.

Quelques minutes plus tard, il la jetait loin de lui en grognant :

— C'est une pauvre plaisanterie.

« Prière de vider les lieux. Je veux que Stangerson-Flat soit désormais complètement inoccupé. À défaut d'obéissance dans la quinzaine, je le viderai moi-même et ne vous laisserai pas la valeur d'un mouchoir de poche. Il se pourrait aussi que je ne vous laisse pas même votre peau.

Jack-de-Minuit. »

Malgré son apparent mépris, Stangerson téléphona immédiatement à la police.

La réponse fut un peu cassante, mais tout ce qu'il y avait de rassurant.

— Voyons, monsieur Stangerson, voilà une blague que le moindre garçon de bureau aurait pu se permettre.

— Mais je suis seul, avec mon jardinier, à posséder la clé de la terrasse, et Skimpell est un homme simple comme un mouton, riposta Stangerson.

— Mais il y a une échelle d'incendie ! répliqua l'officier de police avec une exemplaire patience.

— Il faut, dans ce cas, que le farceur ait du cran et un absolu mépris du vertige !

— Et qu'il soit lecteur assidu de romans policiers, monsieur Stangerson. Voilà une littérature qui fait faire des prodiges aux amateurs ! Good Bye !

« J'aime autant le croire sur parole, » conclut le propriétaire.

Une huitaine s'écoula et M. Stangerson ne pensait plus guère à la menace lorsque tous les locataires du Stangerson-Flat furent priés de se présenter le surlendemain à dix heures précises chez MM. Boyd & Marden, sollicitors dans Farringdon Road. L'invitation précisait qu'à défaut de se présenter eux-mêmes, ils pouvaient envoyer des représentants. Un post-scriptum portait : « Communication urgente. »

N'ayant pas reçu de pareil avis, M. Al Stangerson ne se présenta pas chez les sollicitors.

Mais l'invitation devait le concerner de près, puisqu'à l'heure du lunch, ce même jour, les lifts de son flat se mirent à fonctionner avec frénésie, tandis que son antichambre était envahie par une dizaine de gentlemen fort agités, et non moins mécontents.

MM. Hurde et Merchant en personne, s'étant portés en tête du groupe, prirent la parole au nom de tous.

— Vous avez négligé de nous mettre au courant d'une grave menace qui vous fut faite, M. Stangerson, commencèrent les deux hommes d'affaires.

Le propriétaire comprit immédiatement où le bât blessait. Il essaya de rire, mais ses visiteurs gardèrent des visages soucieux.

— Au nom d'un client inconnu d'eux, mais qui, paraît-il, leur a fait parvenir d'avance leurs honoraires, MM. Boyd & Marden, sollicitors, nous avisent que, dans le courant de la semaine passée, chacun de nous a été victime d'un vol. Ce vol ne serait qu'un avertissement. Son auteur veut nous signifier par là qu'il s'introduit chez nous comme dans un moulin.

— Et, vraiment… on vous a volé ? bégaya Stangerson.

— Il manque un billet de cinq cents livres à notre caisse, répondirent les agents d'affaires, et le voleur nous en a communiqué les numéros.

— Le relevé de la vaisselle plate disparue de chez moi est exact, dit à son tour M. Grumbach, directeur du

grill-room. Heureusement, je n'ai encore renvoyé, ni même accusé, aucun membre de mon personnel.

— Trois de nos membres ont perdu leur portefeuille, annonça le gérant du *Club des Huit*. Ces portefeuilles et leur contenu ont été parfaitement décrits par le pick-pocket inconnu.

— Une bague avec un saphir a été égarée chez moi !

— Quatre magnifiques tulipes en cristal de Bohème ont été rayées à l'aide d'un diamant !

Chacun y alla de sa perte, puis M. Hurde se tourna vers Stangerson.

— Et vous-même, sir, ne cherchez-vous pas en vain, depuis huit jours, un superbe jonc à pommeau d'or massif ?

— Par l'enfer ! rugit l'infortuné propriétaire en oubliant toute convenance. Ce bandit a dit vrai !

— Bien, continua M. Hurde, imperturbable. Voulez-vous nous faire connaître la nature de la menace qui vous a été faite, M. Stangerson ?

Le pauvre homme alla fouiller dans un tiroir d'un petit secrétaire de dame et en sortit une lettre chiffonnée.

— Je l'avais tout d'abord jetée, s'excusa-t-il, mais je l'ai ramassée ensuite. Lisez-la vous-même, M. Hurde.

— Oh ! Il y va un peu fort ! murmura l'homme d'affaires quand il eut achevé sa lecture à haute voix.

M. Merchant prit la parole.

— Jack-de-Minuit est sous les verrous, dit-on. C'est bien possible, mais rien ne nous dit qu'un de ses lieutenants n'ait repris sa criminelle affaire pour son compte. Ce forban est habile et nous ne devons pas envisager la menace à la légère.

— Mais la police ! Nous sommes de gros contribuables ! Nous avons droit à sa protection ! cria-t-on de tous côtés.

— Je suis de votre avis, s'empressa Merchant. Je n'ai nulle envie d'abandonner mes bureaux et mes locaux privés.

Le colonel Bannister, qui habitait le troisième étage et qui avait perdu la bague au saphir, intervint.

— J'ai quelques amis personnels au Yard. Et d'un ! Mais j'ai aussi quelques armes parfaites ! Que la police nous protège, soit, mais rien ne nous empêche de nous défendre en même temps par nos propres moyens !

La réunion tournait au conseil de guerre.

Quand, à trois heures de l'après-midi, la séance fût levée, il y avait parmi eux un envoyé du Yard, prévenu par téléphone, et qui avait fait de mirifiques promesses. Scotland Yard, par sa bouche, promettait la sécurité absolue aux habitants du flat et M. Rose, tel était le doux nom du détective, était à leur disposition absolue. Il se mettait même immédiatement à la besogne. M. Rose parcourut les divers appartements, formula quelques cri-

tiques quant aux divers systèmes de fermeture, puis il s'en fut pour se concerter avec ses chefs, sous la promesse de revenir dans la soirée.

Sa petite barbiche blanche, sa voix fluette mais très claire avaient produit une excellente impression sur tous.

Le colonel Bannister en était tellement satisfait qu'il résolut d'aller complimenter sur l'heure un de ses amis du Yard, le lieutenant Digger.

— C'est un lapin que ce M. Rose, dit-il en matière de préambule.

— Rose ? Qui est ce Rose ? demanda Digger.

— Mais le détective que vous avez envoyé au Stangerson-Flat cet après-midi, comme suite à notre demande téléphonique.

— Il n'y a pas de détective du nom de Rose chez nous, répondit Digger. Nous n'avons envoyé personne au flat en question et, au surplus, rien ne nous a été demandé !

— Mille millions de fifres et autant de tambours ! mugit le militaire en dévalant les escaliers poisseux de la forteresse policière, pour se jeter dans le premier taxi venu, qui le reconduisit rondement à son domicile.

La plus complète consternation régnait dans l'immeuble : des pompiers escaladaient la vertigineuse échelle d'incendie, braquant des lances inutiles sur le bosquet d'evergreens copieusement arrosé de pétrole et flambant comme un feu de bûches.

M. Grumbach considérait d'un œil navré ses magnifiques tapis de haute laine, rongés par un acide violent.

Le *Club des Huit* était vide de monde, et pour cause : une odeur épouvantable y régnait, une profusion de bombes puantes avaient fait leur œuvre.

Le cœur lourd et plein d'appréhension le colonel ouvrit la porte de son appartement. Un moment après ses cris et ses jurons emplirent le vaste immeuble. Une grenade à retardement avait éclaté dans son cabinet de travail, le transformant en une vaste poubelle.

M. Rose avait signé son passage au Stangerson Flat.



Le soir même, comme un peu de calme était revenu dans la vaste demeure, et tandis qu'une escouade de détectives en sillonnait les escaliers, le téléphone sonna chez MM. Hurde et Merchant.

Ce fut M. Merchant qui décrocha. Il devint très pâle et appela son associé.

— Thomas, dit-il, cette communication vous regarde personnellement. Voulez-vous prendre l'appareil ?

M. Hurde s'exécuta et, si son compagnon était devenu pâle, son visage à lui devint affreux.

— C'est vrai ? demanda simplement Merchant. La petite bouquetière au coin de Calthorpe Street…

— Pour l'amour de Dieu, ne me rappelez pas cela, Dick, sanglota Hurde. J'étais ivre. J'étais fou… Oh, Dick,

une petite fille étendue sans mouvement dans la boue, avec du sang au coin de la bouche ! Je l'ai revue tous les soirs ! Voilà deux ans que je ne dors plus. Chaque nuit, elle est là et sa bouche saigne pendant qu'elle essaie de me vendre ses fleurs !

— Seul Dieu peut vous juger, Tom, répondit tristement M. Merchant. Votre châtiment a déjà commencé, je vois. Je n'ai pas le droit de vous donner un conseil, car il serait terrible ; heureusement, vous n'avez ni parents, ni femme, ni enfant.

— J'ai… un petit chien, dit Hurde tout bas.

— Je le prendrai chez moi, voulez-vous ?

— Merci Dick. Puis-je vous demander de… prier quelque fois pour moi.

— Certes, répondit Merchant en pleurant.

— L'homme… au téléphone… il m'a donné jusque demain matin, n'est-ce pas ?

M. Merchant approuva lentement de la tête.

— Mourir pour mourir, n'est-ce pas, Dick ?

Ils se serrèrent la main, puis M. Hurde, deux heures durant, donna à son associé une foule de précisions et de recommandations ayant trait à leurs affaires communes.

M. Merchant ne l'entendit pas partir.

Au matin, en traversant une ligne de chemin de fer à Clapham Junction, M. Thomas Hurde fut surpris par un train de marchandises et tué sur le coup.

*
* *

Le Stangerson-Flat ne connut pourtant pas de plus amples déboires, en tout cas en apparence.

Mais le quinzième jour, dès potron-minet, ce fut également le téléphone qui dérangea M. Alexander Stangerson.

Au fond, il ne le réveilla guère ; de toute la nuit, il n'avait pu fermer l'œil, car l'approche de la terrible échéance le hantait.

— Bonjour, M. Stangerson, dit une voix fluette. C'est moi, M. Rose !

— Comment osez-vous ? gronda le propriétaire. Je vais…

— Vous ne ferez rien, mon cher homme de paille !

Tout de suite, Stangerson devint attentif et sa main qui tenait le cornet acoustique trembla un peu.

— Mon cher Al, poursuivit M. Rose, imaginez-vous quelle tête on fera dans Londres quand on saura que vous n'êtes qu'un vulgaire homme de paille !

— Qu'en savez-vous ? répondit le propriétaire en reprenant un peu d'assurance. Et même s'il en était ainsi, où serait le déshonneur ?

— C'est ma foi vrai ! Mais votre commanditaire la trouverait mauvaise, surtout s'il apprenait qu'Al Stangerson s'appelle de son vrai nom, Lionel Felmann, qu'il fit quelques séjours forcés à Dartmoor, que la prison modèle de Fresnes lui est quelque peu familière, et que, pour avoir payé de la bonne marchandise hollandaise en faux florins, il dut faire une retraite expiatrice à Leewarden !

— Vous êtes le démon ! fut tout ce que M. Stangerson-Felmann trouva à répondre.

— Je suppose que les dix mille livres qu'il me faut pour laisser le flat en paix ne se trouvent pas dans votre safe, et que, jamais, vous ne pourriez signer un chèque de ce montant.

— Bravo, M. Rose ! Vous êtes clairvoyant comme je ne sais quoi, ricana l'autre.

— Attendez ! Il y a, concernant la construction de votre palais, une certaine histoire de pots-de-vin et de petits propriétaires salement volés, qui pourrait décider votre commanditaire à vous faire cadeau de la petite somme. Vous allez m'envoyer cela à mon nom, à la taverne de l'*Éléphant Bleu*, dans Ludgate, demain avant midi. Je suis convaincu que ce n'est pas un détective qui me l'apportera car, dans ce cas, certaine feuille du soir pourrait parler du scandale du Stangerson-Flat.

« Maintenant, je ne vois aucun inconvénient à ce que vous annonciez, dans la soirée, que vous avez acheté la sécurité de votre immeuble pour une telle somme à Jack-de-Minuit, bien au contraire. Cela vous fera de la réclame auprès de vos locataires et vous passerez, encore plus

qu'avant, pour un homme qui jongle avec les fortunes ! Recouchez-vous maintenant et ne prenez pas froid, Lionel, mon ami !

Les dix milles livres furent versées à l'heure et au lieu désignés.

Ce fut le commanditaire de Stangerson qui paya : lord Elmsfield.

CHAPITRE X

L'étrange Monsieur Rose

À deux reprises, après avoir encaissé les livres sterling de M. Stangerson – ou plutôt celles de lord Elmsfield – monsieur Rose fit encore parler de lui.

Depuis plus d'un mois, M. Glenville, entrepreneur de spectacles, avait dressé un cirque de toile à double chapiteau aux confins des Meaths Gardens, et la clientèle un peu disparate, tant de Bethmal Green que de Stepney et de Whitechapel, y affluait tous les soirs.

M. Glenville, dont l'étoile baissait à l'horizon de la fortune, en conçut des espérances nouvelles, et aucun sacrifice ne lui parut trop lourd pour contenter les visiteurs du *Glenville Theater*. Pendant les minutes d'entracte, ceux-ci pouvaient circuler, sans augmentation de redevance, dans une tente voisine pompeusement appelée : « Side-show », à la façon des vastes établissements Barnum & Bailey.

Le « Side-show » de M. Glenville ne contenait pas grandes merveilles, mais les petites gens de Londres se contentaient de l'homme bleu, du renard volant, de Lily la femme-tronc, de Simla le Sibérien aux jambes de chameau et du mangeur de verre. Il y avait aussi un veau à deux têtes relégué dans un coin obscur, car l'une de ses têtes se décollait. Le flot des spectateurs s'écoulait dans

la nuit ténébreuse. M. Glenville, qui avait pris connaissance de la totalité des recettes, alluma un beau cigare bagué d'or et, en passant par le « Side-show » désert, murmura aux quadruples oreilles du veau phénomène que, malgré le fog et la pluie, la vie était belle.

— Quand on a deux têtes au lieu d'une seule, la vie devrait être doublement agréable, dit à ses côtés, une voix grinçante comme une lime.

M. Glenville fit un bond de côté et leva son stick en guise d'arme.

— Qui êtes-vous, et que diable faites-vous ici ? demanda-t-il, quand il eût vu que l'homme était petit et chétif. Je ne ris pas, ajouta le directeur. Voyons, parlez ! Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle monsieur Rose, et certains me font passer pour détective, mais ce n'est pas vrai.

M. Glenville passa le bout de sa langue sur ses moustaches cirées à l'ancienne mode.

— Seriez-vous… ce… hum, M. Rose… du Stangerson-Flat ?, demanda-t-il d'une voix hésitante.

— Mais certainement, c'est moi, répondit l'autre avec beaucoup de politesse.

La langue de M. Glenville semblait prendre goût à la pommade hongroise, car elle se promenait furieusement sur la belle moustache, ce qui était chez lui un signe d'agitation extrême.

— Le Yard promet cent livres de récompense à celui qui pourrait ménager une entrevue entre vous et ses détectives, M. Rose, poursuivit le directeur du cirque, et c'est curieux, il se fait que j'ai un revolver !

— Vraiment remarquable, dit tranquillement M. Rose, mais les gens de Scotland Yard sont des menteurs, ou bien vous ne savez pas lire, Glenville. C'est cinq cents livres, et pas un farthing de moins qu'ils viennent de me taxer. Quant au revolver, moi je n'en ai pas !

— Allons ne me faites pas de boniments, hein ? Je veux bien ne pas me servir de mon revolver mais je n'en dis pas de même de ma cravache ! cria bravement M. Glenville.

M. Rose ne parut rien entendre. Il venait de tomber en arrêt devant une belle machine de minuterie, qui enregistrait les rondes de surveillance.

— Belle horloge, dit-il en tapotant sur le mica du cadran. Mais voilà qu'elle indique onze heure vingt. Quelle absurdité !

— Pourquoi dites-vous cela, murmura M. Glenville d'une voix éteinte.

— Parce qu'il est exactement minuit quinze, Arthur Glenville.

Le stick tomba des mains du directeur.

— Si vous régliez l'heure sur ma montre, mon cher ? offrit gentiment M. Rose, en tirant son chronomètre de son gousset.

— Pardon ! Oh pardon… je ne pouvais savoir, gémit M. Glenville.

— Vous êtes tout pardonné, mon ami, dit le petit homme en ramassant le stick. Voyez-vous c'est un bien pauvre service que je vous rends…

Un violent coup de cravache fit perler le sang à la joue du malheureux directeur.

— Mon Dieu, le premier passant venu en ferait bien autant !

Le stick coupa comme un couteau l'arcade sourcilière droite.

— Et surtout ne me remerciez pas !

Une énorme zébrure rouge joignit la bouche de M. Glenville à son oreille, puis le stick fut jeté au loin par M. Rose, qui n'avait jamais été plus souriant et plus affable.

— Ainsi, n'est-ce pas, Arthur, amis ? gazouilla le marmouset.

— Je ferai… tout ce que… vous voudrez, Jack…

— Aïe, parole imprudente mon ami, ou presque… Donnez-moi votre revolver.

— Oh ! Non, pas cela ! supplia Glenville. Je vous obéirai, vous le savez bien.

— Allons, je ne suis pas méchant homme, et je n'oublie pas que nous sommes amis. Oh ! Permettez ?

De sa petite patte griffue, M. Rose saisit une des pointes de la moustache cirée et en arracha une touffe de poils sanglants.

— Maintenant, Arthur Glenville, maintenant vous devez être en état d'écouter la voix de la vraie amitié !

Et M. Rose s'avança vers la loque momifiée qui représentait le veau à deux têtes, la flaira avec mépris et la jeta sur le tas de fumier qui fermentait derrière la cage du renard volant.

Deux jours plus tard, le cirque Glenville déployait une vaste banderole devant le « Side-show » : « Venez voir l'homme à deux têtes ! Il est vivant ! »

Une spacieuse cage de verre illuminée par des tubes à néon avait remplacé l'affreuse petite estrade où se pavanait le cadavre du veau phénomène. Dans un confortable fauteuil, un homme en habit était assis, deux têtes absolument identiques sortaient de l'immense faux-col de soie.

— Il est en cire !

— Mais non, il dort. Regardez sa poitrine s'abaisse et se lève. Il respire !

— C'est une mécanique !

— Réveillez-le !

Ainsi la foule discutait devant le nouveau monstre du show.

Tout à coup, deux gentlemen, après avoir jeté un coup d'œil sur la cage de verre, partirent presqu'en courant dans la direction du bureau directorial et y entrèrent sans frapper.

— Police ! dirent-ils en montrant leur médaille au revers de leur veston.

— Je vous attendais, Messieurs, dit Glenville en saluant. C'est, je crois, au sujet de mon nouveau phénomène. Le généreux donateur m'a prévenu de votre visite.

— Pas de blagues, gronda l'un des inspecteurs d'un ton menaçant. Savez-vous qui est l'homme emprisonné dans votre stupide cage ?

M. Glenville secoua la tête.

— Non, mais c'est M. Rose qui me l'a donné…

— Rose ? Dites-vous. Ah ! Ça, le diable s'en mêle donc ?

Le directeur montra son visage meurtri.

— Voici comment il m'a décidé à accepter son « cadeau » continua-t-il, et son visage devint blanc de terreur. C'est un homme épouvantable que ce Rose ! Ah ! Messieurs, enlevez vivement cet homme à deux têtes. J'ai hâte de le remplacer par mon veau de jadis.

— Cela ne tardera pas ! Faites sortir tout le monde du show !

Quand ce fut fait, les deux inspecteurs entrèrent dans la cage et soulevèrent l'homme endormi.

Ils virent bientôt que c'était un simple mortel qui n'avait pas plus de têtes que ses frères sublunaires, car le faux chef en cire, admirablement modelé, roula sur le sol.

— C'est le lieutenant de police Digger, murmurèrent-ils. Il avait disparu depuis trois jours, et l'on était bien inquiet à son sujet. On a dû se servir d'un puissant narcotique.

— M. Rose, qui prévoyait votre venue, m'a remis une lettre pour vous, dit Glenville.

— Ça ! glapit l'inspecteur qui prit connaissance du pli que le directeur lui remit. Ça… !

Chers amis du Yard !

Je suis de bonne humeur. Vous ne pourriez croire le plaisir que j'éprouve à vous trouver plus bêtes que par le passé. Et je me montre bon garçon. Au lieu de couper la tête de votre officier, maintenant, je lui en ajoute une !

Jack-de-Minuit.

— Mais il est en prison ! s'écria M. Glenville qui avait lu par-dessus l'épaule du policier.

— Vous ! On vous tiendra à l'œil ! grommelèrent les inspecteurs en installant Digger, endormi, dans un taxi, qui partit aussitôt vers le Yard.

Le lendemain soir, après avoir semé avec une virtuosité sans pareille les flics attachés à ses pas, M. Glenville rencontra M. Rose dans une obscure auberge de Camberwell.

— Votre commanditaire a marché, je suppose ! ricana Rose.

— Voici, répondit simplement le directeur. Le compte y est.

Et il lui passa une épaisse liasse de banknotes.

— Cinq mille livres, c'est bien, Glenville. En voici deux mille pour vous, dit M. Rose.

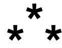
M. Glenville devint rouge de bonheur.

— Et le cirque, patron, qu'en faites-vous ?

— Voulez-vous vous taire, vermine ? Je m'occuperai du cirque personnellement. Quant à vous, filez pour un pays que vous indiqua un horloger de vos amis !

M. Arthur Glenville se rua littéralement dans la rue.

Dans la nuit, le cirque flamba, et comme son directeur avait négligé de payer régulièrement les primes d'assurances, son commanditaire, lord Elmsfield, ne toucha pas un penny.



Mais Scotland Yard ne s'effara pas encore.

— Ce sont les comparses de Harleyson qui veulent faire croire à son innocence, déclarèrent les policiers. Ces mauvais tours ne sont que de grossiers subterfuges ! »

Mais l'habileté de M. Rose les consternait bien plus qu'ils ne voulaient l'avouer.

Alors pour la troisième et dernière fois, l'étrange petit bonhomme entra en scène…

La vogue de la *Vallée des Rois* n'avait fait que croître. Depuis que les barmen ne rendaient plus la monnaie d'une livre, les millionnaires, tant anglais qu'étrangers, se faisaient un devoir d'y faire de quotidiennes dépenses.

Ce n'est pas qu'ils les regrettaient, car Jim Haston avait réalisé le prodige inouï de servir un « cocktail inédit » par soir. Le cocktail de minuit !

Alors que sera celui d'aujourd'hui ?

Au second étage, une chambre a été aménagée en laboratoire pour le célèbre barman. Mais au lieu d'acides et de réactifs, les armoires frigorifiques contiennent tous les alcools du monde.

Le crépuscule vient et le visage du grand homme est soucieux.

Il n'a pas encore trouvé, et c'est au coup de minuit que le cocktail nouveau-né est servi sur un coup de gong.

Alors tous les clients se lèvent, portent un toast à Jim Haston, vident le verre à fond, et le brisent sur le sol, car il est indigne de servir à une autre boisson.

Ce soir, l’inspiration ne viendra-t-elle pas ?

Trente verres gradués se colorent de toutes les teintes et encore Jim n’est pas satisfait !

« Arak, une distillation spéciale de cannelle, un dé de pulque ou eau de vie mexicaine, une pointe d’ambre gris… »

Jim goûte du bout de la langue… non, ce n’est pas ce dont il rêve. Cela rappelle d’autres mixtures.

Il débouche un champagne unique, venu de Reims et fabriqué sur ses indications. Il en inonde un tamis d’argent rempli de fruits pilés.

« Non, ce n’est pas encore ça ! »

Au-dehors, le vent s’est levé et souffle en tempête.

Il fait affreusement chaud dans le laboratoire où deux alambics de cuivre chauffent sur de puissantes flammes de Bunsen. Jim ouvre la fenêtre et aspire le souffle violent de la nuit.

Un rideau se soulève et claque comme une gifle contre le plafond.

« Arak, jus de fruits, du piment traité au porto… »

Les deux grandes lampes électriques, au-dessus de la table d’expérience, s’éteignent soudain, et Jim Haston pousse une exclamation de colère.

Au plafond, le rideau claque avec fureur ; à l’autre bout de la pièce, il y a un bruit de verres cassés.

Jim cherche à tâtons le commutateur et pousse un cri d'effroi ; une main protège la manette de faïence.

— Quelle plaisanterie ! gronde-t-il.

À la lueur macabre des flammes bleues du gaz, il aperçoit une forme indistincte collée contre le mur.

Jim Haston ne souffle pourtant plus mot ; ses regards sont attirés comme par un singulier aimant, vers un objet vaguement lumineux qui sort de l'ombre. C'est le cadran radiant d'une montre dont les aiguilles livides indiquent : minuit sept.

— J'obéirai, murmure le barman d'une voix blanche.

— Voici la recette du cocktail de minuit, répond une voix douce.

… Nuit de fête.

Danses, chants exotiques, attractions rares.

Mais tous les regards se fixent sur les montres-bracelets.

« Quel sera le nouveau cocktail de minuit ? »

Minuit moins cinq ; une théorie de shakers d'argent sortent des glacières, des serveurs s'empressent, versant dans d'admirables tulipes de cristal de Bohême une liqueur ambrée pailletée de rubis et d'émeraude. Un parfum épicé flotte.

— Merveilleux ! Jim Haston se surpasse ! Excelsior ! De mieux en mieux !

— Cinq cents dollars pour la recette !

On ne répond que par un haussement d'épaules méprisant au marchand de cochons de Chicago qui vient de lancer l'offre.

Minuit moins deux ! On ne boit qu'au coup de gong, debout, tous à la fois.

Jim Haston lève la main.

— Ladies et gentlemen !

Le gong vibre d'un son lointain, grave, déchirant.

— À la vôtre, ladies et gentlemen !

Les verres se vident d'un coup, puis un ruissellement argenté remplit la salle radieuse ; les coupes viennent d'être brisées.

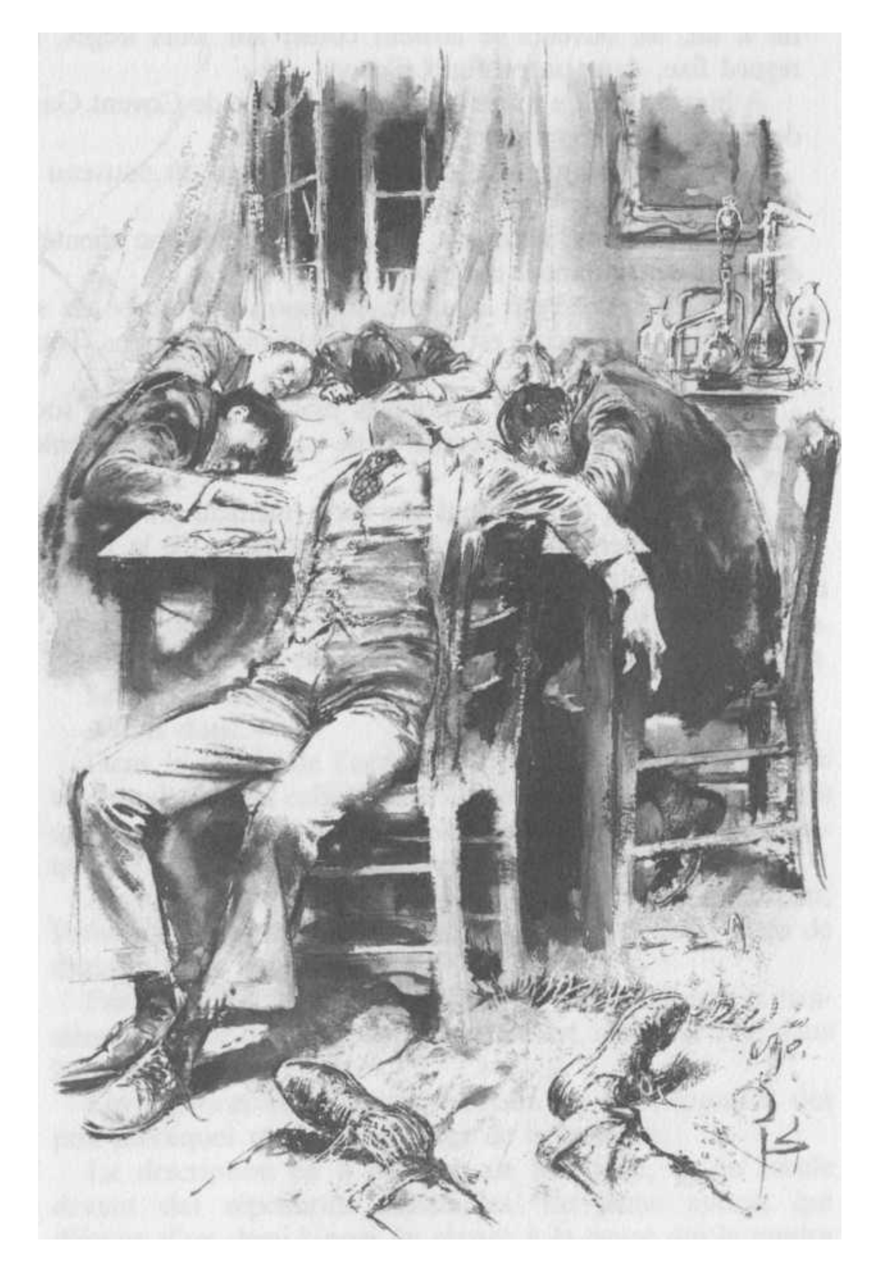
Alors une voix s'élève, très douce.

— Le nom du nouveau cocktail !

— Ah !

— C'est le « Rose de Monsieur Rose » !

Il y a comme un immense soupir qui passe dans l'air. Puis, un à un, les buveurs se laissent couler sur leurs sièges, le regard fixe, dans un profond silence.



À huit heures du matin, le poste de police de Covent Garden reçoit une communication téléphonique :

« Avec les compliments de M. Rose. Il y a du nouveau à la *Vallée des Rois*. »

Les inspecteurs, accourus, trouvent la richissime clientèle dans un état vraiment curieux.

L'un est couché sur la table, un autre est tombé de sa chaise, un autre encore est étendu béatement sur le dos. Tous ronflent, ronflent.

Mais tous aussi sont dépouillés jusqu'à leur dernier sou. Même les boutons de chemise et de manchette ont été enlevés.

En revanche, tous portent une carte finement gravée, épinglée délicatement au revers de leurs habits : « De la part de Jack-de-Minuit ».

Le coup mortel vient d'être porté à la *Vallée des Rois* et cela coûte une véritable fortune à son commanditaire, lord Elmsfield.

CHAPITRE XI

Les surprises de M. Smart

Brusquement, M. Rose cessa de faire parler de lui. Il sortit de la vie de Londres comme il y était entré, et ceux qui s'occupèrent de lui durent se demander ce qu'il était venu y faire.

Sauver Rowland Harleyson de la potence ?

Allons donc…

Dans la cellule de l'accusé on avait apporté un immense tableau d'adresses calligraphiées. C'étaient celles des sollicitors qui voulaient se charger de défendre les criminels et les délinquants devant les juges du Royaume-Uni.

À l'aide d'une barbe de plume et d'un carré de papier, Rowland fabriqua une fléchette et l'envoya de trois pieds de distance dans le tableau.

Par deux fois, elle se ficha dans un espace blanc ; la troisième fois, elle indiqua M. Edward Smart, chambre 112, dans les Inns.

Les lugubres et suintantes bâtisses des Inns logent à des prix modiques toutes les misères de la basoche.

La description en a été tant de fois faite, qu'on recule devant des répétitions inévitables. Le jeune avocat qui déjeune d'un demi-kipper en rêvant à la cause qui le rendra riche et célèbre s'y abrite toujours à côté du vieux plaideur fermement décidé à employer ses derniers pences à l'achat d'une corde qui précipitera la fin de son terme lamentable.

M. Edward Smart avait rayé de son menu les demi-kippers et venait d'achever un sinistre repas composé de charcuterie, d'un petit pain gris et d'eau de fontaine, quand il reçut la nouvelle ébouriffante.

Il était appelé à défendre Jack-de-Minuit.

Son premier geste fut d'embrasser dévotement un petit éléphant en faïence blanche qui lui servait de fétiche familier.

Puis, après avoir compté et recompté le maigre numéraire qui sommeillait dans ses poches, il décida avec mélancolie de se rendre à Newgate avec l'autobus, au lieu de s'amener en taxi de luxe, comme il aurait convenu au défenseur d'un bandit aussi fameux.

M. Smart avait moins de trente ans ; ses illusions étaient encore entières ; il se vit à l'aube des grandes causes.

Comme l'avait fait le plus humble portefaix de Londres, il avait suivi pas à pas cette hésitante et nuageuse affaire, sans se former une bien ferme opinion.

Pourtant, dès réception de la brève formule officielle lui conférant l'autorisation de communiquer avec son client, cette opinion se dessina lumineuse : Harleyson était innocent. Il y avait méprise.

Il allait faire miroiter devant les jurés, à la façon d'un miroir aux alouettes, l'étrange personnage de M. Rose.

Tout en faisant sa raie, puis en brossant vigoureusement son unique jaquette, il lança des bouts de phrases aux échos de sa triste chambre, longue et étroite comme une voiture de tramway.

« Des preuves, Messieurs ? On n'envoie pas un citoyen d'Angleterre à l'échafaud sur d'aussi faibles présomptions. On a voulu trouver un Jack-de-Minuit et on a pris Harleyson parce que… »

Il reprend l'antienne des bâtisseurs de Scotland Yard.

Fumées !

On ne condamne pas un homme de cette façon.

« Autant faire descendre la statue de Nelson de sa colonne et l'accuser ! »

Un peu d'esprit n'a jamais nui à une audience de justice.

Pourtant, si la terrible sentence devait tomber ?

M. Smart n'ignore pas que son devoir sera d'assister son client jusqu'à la seconde fatale et, d'avance, cela le voue au cauchemar, lui qui rime en cachette des odes antiques en rêvant à la gloire de Byron.

Mais… ne resterait-il pas désormais l'avocat qui défendit Jack-de-Minuit ? À ce jeu, il était toujours gagnant.

La raie était droite, la jaquette propre comme un sou neuf.

En dévalant les marches de pierre bleue des Inns, la chance le heurta dans la personne de Scarlett, reporter judiciaire du *London-dispatch*.

— Smart, si j'étais pressé comme vous, je descendrais du quatrième en parachute, grogna Scarlett, en frottant son coude endolori.

— Pressé ?… Et combien mon vieux ! Toutes mes excuses… Un message urgent de Newgate, vous comprenez ?

Scarlett flaira la nouvelle et, d'une poigne énergique qui faillit compromettre le pli de la belle jaquette, il retint le jeune homme de loi.

— Peut-on savoir au moins ?

Négligemment M. Smart lui tendit la formule et Scarlett étouffa un juron :

— Damn !… Attendez donc, jeune idiot. Le temps d'ajuster votre cravate qui file en oblique et c'est la gloire pour vous : deux photographes du *Dispatch* prennent un verre à dix pas d'ici.

« Affectez un air embêté qui vous ira à ravir sur la photo. »

M. Smart refit sa cravate, flâna quelque peu, hésita sur l'usage d'une cigarette, puis rejeta cet accessoire comme trop frivole.

Quatre éclairs de magnésium l'accueillirent dans le hall.

— Cela paraîtra-t-il ce soir ? demanda-t-il à Scarlett avec une belle indifférence.

— Vous aurez dix exemplaires avant six heures ! cria le reporter.

Smart l'arrêta du geste et réfléchit.

— Vingt, voulez-vous ? murmura-t-il.

Une heure plus tard, Joe Partner, premier gardien du pénitencier, lui ouvrit la cellule de son client.

— Edward Smart, se présenta le jeune avocat tout ému.

Harleyson leva sur lui des yeux fatigués.

— Réglons tout de suite la question des honoraires, dit-il d'une voix lasse. Je crois qu'il me reste quelques centaines de livres en banque. Elles sont à vous, puisque je suis tout de même perdu.

M. Smart, qui entendait pour la première fois énoncer de telles sommes, faillit étouffer, puis une gratitude infinie inonda son âme.

— Non, non ! Je vous sauverai !

Pour la première fois depuis bien longtemps, l'ingénieur se mit à rire.

— Je ne doute pas, cher monsieur Smart, que vous ne fassiez l'impossible pour me tirer de là. J'étais décidé à ne pas prendre de défenseur car ma cause est perdue d'avance. Mais j'ai pensé depuis que je pourrais avoir besoin de quelqu'un à qui confier une dernière volonté. Oh ! n'espérez rien de transcendant, ce n'est qu'une question de sentiment, un adieu à faire à une personne que, probablement, vous ne rencontrerez jamais.

M. Smart ne se tint pas pour battu, et il employa les deux heures suivantes à narrer tous les exploits de l'énigmatique M. Rose.

— Qu'en dites-vous ? conclut-il triomphalement. Que Jack-de-Minuit continue malgré votre détention, n'est-il pas vrai ?

La réponse tomba comme une douche glacée sur son enthousiasme.

— Une énigme parmi tant d'autres, Smart. Les gens qui ont compliqué ma vie n'abdiquent pas.

— Qui sont ces gens ? demanda étourdiment l'avocat.

Harleyson partit d'un rire amer.

— Dites-le moi, monsieur l'avocat, et les portes de Newgate s'ouvriront pour moi.

M. Smart reprit :

— On ne peut vous condamner avant que tous les mystères qui vous entourent se soient dissipés !

— Non ! Il suffira de me poser la question suivante : Comment se fait-il qu'à une certaine heure, vous vous trouviez dans les souterrains de Scotland Yard ? Et je ne pourrai y répondre.

— Aïe, fit M. Smart.

— Si on parlait d'autre chose ? proposa Rowland.

Ils se séparèrent amis, après que M. Smart eut déclamé avec un lyrisme magnifique la *Ballade de la Geôle de Reading* de Wilde.

… À six heures, le portrait de M. Edward Smart parut en première page du *Dispatch*, accompagné d'une notice élogieuse en diable. L'intéressé achevait de la relire pour la dixième fois, puis de mettre sous bande les feuilles reçues, à l'adresse de ses meilleurs amis, quand un léger bruit attira son attention.

Une large enveloppe venait d'être glissée sous la porte.

M. Smart la flaira, s'attarda à deviner le nom de son expéditeur, car la missive était vierge de toute suscription, puis il ouvrit la porte.

Le sombre corridor était vide. Seul un vent glacé le balayait et jouait à l'orgue dans les hautes cages d'escalier.

— Voyons ce qu'elle contient, dit-il en prenant place devant sa table.

À peine l'ouvre-lettre eut-il fonctionné que l'avocat se rejeta en arrière en poussant un cri de surprise.

Un flot de papiers bariolés venait de s'échapper de l'enveloppe : dix banknotes de cent livres chacune, puis un message écrit au dos d'un prospectus de pâte à chaussures.

« Pour la défense de cet idiot d'Harleyson. »

Il fallut quelque temps au brave garçon pour reprendre ses esprits et se faire à sa fortune aussi nouvelle que foudroyante.

Machinalement il compta les coupures, relut le message et se perdit en de fabuleuses rêveries.

Il les entrecoupait d'exclamations du genre :

— Je ne suis pas sujet à des hallucinations ! C'est inouï ! Tout ne sera jamais dit dans cette histoire. Je me demande qui est derrière cette formidable comédie !

Il reporta les yeux sur la fente de la porte par où la lettre merveilleuse avait été glissée.

Visions ? M. Smart approcha les doigts du verre brûlant de la lampe, une ampoule livide se leva aussitôt sur la chair grillée, et il suça l'index endolori en grognant de souffrance.

« Ainsi… c'est vrai tout de même ? »

Une deuxième lettre se trouvait à la même place !

La fortune a tôt fait de mener ceux qu'elle comble au sommet des exigences, aussi M. Smart se sentit-il déçu et même froissé en constatant que la nouvelle enveloppe ne contenait qu'un billet de cent livres, mais par contre la lettre qui l'accompagnait était autrement intéressante qu'une simple invite à bien plaider.

> Aux soins de M. Smart, sollicitor, à remettre à son client Rowland Harleyson ! Vous êtes un coquin habile, mais je veux encore faire quelque chose pour vous. Le *Cœur de Bawhanee* est un morceau de verre. Où est la véritable pierre ? Décidez-vous à parler et je vous tire de là.

Dès que les portes de la prison s'ouvrirent devant les visiteurs et les plaideurs, M. Smart s'en fut chez son client à qui il communiqua la teneur de la lettre qu'il avait eu soin d'apprendre par cœur.

Harleyson trembla.

La vision de l'échafaud à laquelle il s'habituait au long de ses cauchemars, s'estompa, une aube d'espoir se leva pour lui.

***

« Le *Cœur de Bawhanee* ! »

Tout à coup, il revit devant lui l'étrange salon rouge apparu un soir comme l'image nocturne d'un rêve.

Le grand rubis ! Il le revit couché dans son écrin d'ébène.

D'une voix sourde et fiévreuse, il rapporta l'événement au bon M. Smart qui l'écouta bouche bée, comme un enfant qui entend pour la première fois un conte des Mille et une Nuits.

Mais soudain, il s'arrêta. Ses lèvres demeurèrent closes.

— Écoutez, Smart, je viens de vous raconter une bourde… je regrette… Oubliez tout cela, dit-il après une longue pause. J'ai forgé cette histoire, car j'entrevoyais une lueur d'espoir. Non, non, je n'ai rien à dire… Je ne sais rien.

À l'instant où Harleyson se taisait, une image venait de lui apparaître : celle de Nancy Ward, la voleuse du fantastique rubis.

— Oubliez cette histoire, Smart. Elle ne vaut rien.

L'avocat soupira.

— En effet, il faudra trouver mieux… Cela ne tient pas debout. Comme vous me le demandez, je l'oublie.

Mais cette promesse ne comptait que pour M. Smart car, au moment où il la faisait, Joe Partner, gardien chef de la prison s'écartait de la porte de la cellule contre laquelle il tenait colée son oreille.

À l'heure du déjeuner, au lieu de rentrer directement chez lui, Partner prit l'autobus jusqu'à Cheapside et, après avoir mis pied à terre, fit encore quelques détours, tout en regardant précautionneusement autour de lui. À la fin, il se décida à entrer dans une taverne où l'attendait un buveur solitaire.

— Vous savez, commença Joe Partner en se penchant vers l'homme, je risque ma situation, et même davantage. Si on apprenait ce que je viens faire ici, c'est comme prisonnier que je rentrerais à Newgate et non comme premier gardien.

L'homme sourit derrière les verres fumés de ses lunettes.

— Soyez tranquille, mon brave. Vous n'avez qu'à attendre une complète discrétion de ma part et un billet de cinquante livres de la Banque d'Angleterre.

Alors Joe Partner rapporta fidèlement les termes du dernier entretien entre Harleyson et son défenseur.

CHAPITRE XII

La chambre rouge

Les récits d'audience ne font jamais qu'allonger inutilement le nombre de lignes dont se compose une histoire, sans trop ajouter à son intérêt. Le procès de Harleyson ne fit pas un bruit énorme, car l'attention du public avait trouvé meilleure pâture.

Un nouveau Jack-the-Ripper, après avoir hanté le Devonshire était descendu vers Kingston et de là avait gagné les faubourgs de Londres.

On murmurait que des espions allemands entraient et sortaient des arsenaux de Woolwich comme d'une taverne.

Un Zeppelin inconnu avait évolué, par une nuit sans lune, au-dessus de la City endormie.

Six jours durant, « douze citoyens honnêtes et loyaux » avaient suivi les ternes débats d'une oreille distraite, maudissant le temps perdu.

Ils s'étaient éveillés un moment lors de la vaine colère de l'accusateur, un imbécile criard qui visait au succès comme le dernier des cabots de Drury Lane, et gen-

timent s'étaient moqués du désespoir de M. Smart, qui s'embrouillait dans ses périodes.

Le brave petit avocat fut, pendant un court espace de temps, le maître de leur sympathie quand il traita l'accusateur public de pantin et de vieille fille.

Mais le président le rappela sévèrement à l'ordre, et les « douze citoyens honnêtes et loyaux », composant leur visage sur celui de ce haut magistrat, écrasèrent aussitôt le petit insolent sous leurs regards lourds de reproches.

Puis, une demi-heure d'émotion régna dans la lugubre salle : lord Elmsfield déposait contre l'accusé.

Cet aventurier de Harleyson avait failli devenir son neveu ! Il avait volé le cœur de la merveilleuse Betty Elmsfield…

Un courant de jalousie obscure passa sur les bancs des jurés. Ah ! On lui apprendrait à ce joli cœur à prétendre à la main de la plus riche et de la plus belle héritière du Royaume-Uni !

Maintenant, acheva lord Elmsfield, Betty a disparu. Où est-elle ? Avec Jack-de-Minuit, il faut s'attendre au pire. Il sait qu'il ne la reverra plus. Sa vieillesse se passera dans la solitude, sa fortune ira aux œuvres charitables, il vivra désormais de souvenirs.

Déjà, à cette minute, le glas sonne pour l'ingénieur. Il le comprend et son défenseur avec lui.

Personne ne s'étonne devant le terrible mot final des procès criminels d'Angleterre : Guilty ! Coupable !

Rowland Harleyson sera pendu dans trois semaines.

« Condamné à rester pendu par le cou, jusqu'à ce que mort s'ensuive. » Telle est la formule qui clôt l'affaire de Jack-de-Minuit.

Harleyson appartient déjà à la mort.



Depuis la sentence, la police s'est plus que jamais désintéressée de la maison de Knightrider Street. Il n'y a pas de meilleur point final à une affaire que la potence de Newgate.

Si Canning avait encore été là, peut-être…

Où est le capitaine Grover ?

La belle question ! Sans doute ce détective fantôme n'a-t-il jamais connu d'autre existence que celle que Canning lui prêta encore après sa mort.

Lord Dambridge s'est dit ceci avec quelque amertume. Il en veut à la mémoire de Canning, dont il ne pourra oublier les réticences.

Et puis l'affaire est close n'est-ce-pas ?

On pend et l'on passe ?

Mais la sentence, il y a déjà vingt jours qu'elle est rendue.

Alors, Harleyson mourra demain ?

Dans six heures exactement, car il est bientôt onze heures.

Donc, depuis la sentence, chaque soir, un homme cambriole la petite maison mystérieuse. Il y entre comme chez lui, baisse prudemment les rideaux, les double d'épaisses tentures et s'installe dans la salle à manger qu'il ne quitte qu'aux dernières ombres de la nuit.

Pendant des heures, il reste parfaitement tranquille, fumant une hideuse pipe en terre noire.

C'est un petit homme, mal habillé, aux manières ridicules.

Chaque soir, il tire une boîte plate de sa poche et en sort une multitude de montres en cuivre qu'il examine d'un œil critique.

Parfois, il prend à témoin le guerrier du tableau d'Hildebrandt pour lui annoncer quelque vérité éternelle ; c'est ainsi qu'il proclame, ce soir, que Harleyson sera pendu dans quelques heures, que ce ne serait pas le premier innocent qui périrait de la main du bourreau et qu'enfin cela n'a aucune importance.

« Mon vieux soldat, continue-t-il, ton casque, ta croix, et la mouche, tout cela c'est du parfait chiqué. Si tu pouvais parler tu m'en dirais autant. Si l'on veut rester le maître absolu d'une association secrète, rien de tel que de la faire macérer dans du romantisme comme un hareng dans sa saumure. C'est de la psychologie pure.

« Tout dans cette histoire est psychologie. J'ai reçu quelque instruction, dans le temps, chez les bons moines catholiques, et j'en ai retenu ce mot prestigieux : psychologie. Je me demande à quoi elle me servira aujourd'hui.

« Si seulement je pouvais en apprendre plus long sur le petit salon rouge… Tout est là. »

Mais le guerrier reste muet comme les autres soirs et cela n'étonne nullement son interlocuteur.

Soudain le petit homme se donne trois légers coups sur le crâne.

« Harleyson était soûl comme un muid, le soir de son entrée dans le salon rouge. C'est une excuse, et c'est une explication. Au lieu d'entrer dans cette salle à manger, il est tombé en plein dans la pièce mystérieuse.

« Impossible ! Mais ce qui est possible, c'est qu'il ait traversé cette place, plongée dans l'obscurité, attiré par les lumières qui en inondaient une autre. »

Il approche du mur et prend place sous le tableau.

« Trop simple pour être trouvé d'emblée. Il y a une issue dans cette paroi, mais elle ne peut s'ouvrir de ce côté-ci. C'est tout… Et cela m'a valu vingt nuits blanches, alors qu'un trousseau de fausses clés aurait suffi. »

Le bonhomme est vraiment peiné de ce qu'il appelle sa bêtise.

Cinq minutes plus tard, il a éteint les lampes et quitté la maison où il ne reviendra plus jamais, parce que désormais il sait tout.

Mais une fois en rue, il ne va pas bien loin ; il monte doucement le perron de la maison voisine, tripote la serrure, trouve enfin le rossignol qu'il lui faut et ouvre lentement la porte.

Une lampe mise en veilleuse éclaire un vestibule identique à celui de l'immeuble qu'il vient de quitter.

Il le franchit en quelques pas, pousse une porte, et avec un soupir de satisfaction, il se laisse tomber sur le divan bas de la chambre rouge.



Minuit !

Harleyson, qui s'est assoupi au crépuscule, s'éveille.

La cloche de la prison pique les douze coups.

Jack-de-Minuit ! Minuit… Minuit ! chuchote une petite voix aiguë dans sa tête douloureuse.

Toutes les trois minutes, l'espion de la porte est doucement relevé, un œil s'y visse et disparaît.

Jamais malade ne fut plus anxieusement gardé que cet homme qu'on fera mourir dans quelques heures.

Derrière un guichet grillagé brûle une lampe à pétrole. Il ne faut pas qu'un court-circuit vienne plonger dans l'obscurité l'homme voué au bourreau : l'antique

lampe à huile offre plus de garantie qu'une lampe électrique.

Un lit bas, scellé au sol. Une table et, sur la table, une bible. Un broc en fer émaillé rempli d'eau. À la nuit tombante, on a retiré au prisonnier sa boule de pain gris. Non qu'on veuille le priver de nourriture, mais il y a des condamnés qui ont trouvé le moyen de s'étouffer avec de la mie de pain.

Rondes des heures…

A-t-il dormi ?

Sans doute. L'horloge du centre devrait piquer une heure. Voilà que le jaquemart frappe quatre fois sur le timbre de fer.

Il lui semble que du fond de la maison des douleurs sans nombre, des bruits confus montent. On dirait que quelqu'un pleure, puis que quelqu'un rit. Tout cela ne doit exister que dans sa tête, dont la fièvre cuisine la cervelle.

Quatre heures donc. Il lui reste une heure.

Si seulement il pouvait dormir.

Il ferme les yeux.

***

Minuit !

Sur la table d'ébène du salon rouge, le singulier visiteur nocturne a étalé les montres de cuivre. Il a bourré sa

pipe, puis il a renoncé à la fumer. De la poche de son habit, il a tiré un long coutelas dont il essaie le fil sur l'ongle de son pouce.

Minuit !

Quelque part dans la maison, un cartel compte les coups d'une jolie voix d'argent, puis une boîte à musique joue un air mélancolique que l'homme accompagne en dodelinant de la tête.

Au douzième coup, la porte de la rue s'ouvre avec précaution.

L'homme tend la main vers le commutateur à ses côtés et l'ombre se fait.

La porte du salon vient d'être ouverte.

Quelqu'un pousse un profond soupir et s'avance dans la pièce sombre.

Lui aussi tend la main vers l'interrupteur, mais cette main est aussitôt saisie par une poigne furieuse, tordue, rejetée et des coups sourds résonnent, des gémissements éclatent dans l'ombre, des plaintes…

La lutte dans le noir est terminée. On entend rire le petit homme aux montres de son bizarre rire métallique qui a fait la terreur de M. Stangerson, de Jim Haston et de bien d'autres encore.

Alors la lumière se refait dans la chambre rouge. Deux hommes se dévisagent. Le premier est couché sur le plancher, un cabriolet d'acier passé aux poignets ;

l'autre est debout et fait flamber une allumette devant sa pipe en terre noire.

— Rose ! s'écrie l'homme enchaîné.

L'autre dodeline de la tête.

— Si vous voulez ! Et comment allez-vous, Jack-de-Minuit ?

— Combien ? dit le captif sans essayer de relever le nom.

— Votre peau ! répond le petit homme avec affabilité.

— Vingt mille livres.

— Trop peu.

— Cinquante, cent…

— Non, non, la série des nombres est illimitée et vous pourriez continuer jusqu'au jugement dernier.

— Êtes-vous détective ?

— Pas le moins du monde. Je suis… un garçon de banque et je vous présente une traite arrivée à échéance. Le montant c'est votre peau, Jack-de-Minuit.

— Demandez-moi de l'argent, et encore de l'argent ! supplie le rival abattu.

M. Rose ne répond même pas. Dans sa boîte plate, il agite les montres en cuivre comme des dès dans un cornet.

— Une pour chaque membre de la bande, dit-il. C'était leur signe de reconnaissance, leur coupe-file du crime. Mais il n'y a que celle-ci qui m'intéresse. Regardez, elle indique sempiternellement minuit vingt-deux. Cela vous dit quelque chose ?

Celui que M. Rose appelle Jack-de-Minuit essaie de se souvenir.

— Peuh ! dit-il, pas grand-chose. Comment celui-là peut-il vous intéresser ?

Comme le doux visage de M. Rose devient féroce !

— Est-il en votre pouvoir de rendre la vie à un homme qui a reçu un coup de poignard dans le cœur et qui a ensuite séjourné pendant huit jours dans l'eau ? demanda-t-il.

— Je vous en donnerai d'autres à la place. Une sale bête de détective, un Chinois et une belle garce de jeune fille, gronde le vaincu.

— Bah ! Dites toujours où vous les avez mis. Cela peut servir à la cause de cet imbécile de Harleyson si l'on s'y prend encore à temps.

— Rendez-moi la liberté d'abord !

— Vous êtes déraisonnable, Jack-de-Minuit. Sur terre cette révélation ne vous aidera à rien, mais Quelqu'un, qui vous jugera bientôt et sans appel, pourrait y trouver matière de pardon pour vous.

L'homme enchaîné pousse un horrible blasphème.

— Voilà ce qui n'arrange guère vos affaires, réplique M. Rose d'une voix mécontente. Mais je veux faire quelque chose pour votre âme en vous obligeant à parler.

— Jamais !

— Oh ! Que si !

La pipe de M. Rose se met à grésiller furieusement. Soudain elle se pose, toujours rouge sur l'œil de Jack-de-Minuit.

Un cri affreux s'élève, mais M. Rose l'étouffe en posant son pied sur la bouche du supplicié.

— Dois-je passer à l'autre œil, Jack ?

D'une voix gémissante, l'homme se met à parler.

M. Rose écoute, approuve, fait rectifier certaines paroles, demande des précisions qu'il reçoit aussitôt.

— Les clés sont dans votre poche ? demande-t-il.



Elles y sont et M. Rose les examine en connaisseur.

— Et voici celles des fameuses caves-prisons où gémissent vos infortunés prisonniers ? demande-t-il avec un léger sarcasme dans la voix.

L'homme fait oui de la tête.

M. Rose devient très grave.

— Vous n'êtes pas bien loin du royaume de la Justice Absolue, dit-il lentement. Voulez-vous jurer que tout

ceci est vrai ? De mon côté, je vous promets une mort sans souffrance.

— Je le jure !

— J'espère que vous vous sauvez ainsi de la damnation éternelle, Jack ! dit M. Rose. Que le Seigneur ait pitié de votre âme !

Il s'est penché sur le vaincu, la lame de son couteau dissimulée dans sa manche.

Tout à coup, il frappe… un seul coup… terrible.

Jack-de-Minuit est mort sans un cri… rien qu'un grand soupir, non de souffrance, mais de tristesse, de lassitude.

Une heure plus tard, M. Rose sort d'une magnifique maison de maître de la City. Deux hommes et une femme l'accompagnent et semblent vouloir le retenir, mais il refuse d'un air décidé. Alors ses trois compagnons l'embrassent et M. Rose faisant signe à un taxi en maraude, y prend place et donne des ordres.

L'auto file à une vitesse prodigieuse par la ville endormie. Elle suit le cours de la River. C'est une excellente machine.

Elle a bientôt franchi la triste banlieue de l'immense métropole.

Une lueur d'aube traîne à présent sur les sables blonds qui bordent le fleuve. M. Rose prend un important

paquet de banknotes dans sa poche et, sans compter, le fourre dans la main du chauffeur ahuri.

— Je ne ramène pas monsieur ? demande celui-ci.

M. Rose le congédie du geste.

Il attend que le bruit du moteur ait décru dans le lointain, puis il s'approche de l'eau murmurante.

— Ted ! dit-il à voix basse. Ted Soames ! Tu es vengé ! Ma mission est accomplie ! Je dormirai bientôt dans la même terre que toi. Et j'espère que Dieu voudra bien que je te rencontre chez lui ! Ted Soames m'entends-tu ? Je suis Sol Perlmutter !

Brusquement, il prend son élan et plonge dans le fleuve.

Les eaux de la Tamise poussent vers la mer les épaves, les charognes des bêtes et les cadavres des hommes.

L'aube les paillette d'un peu d'argent.

Hors de la brume émerge la pinte de cuivre d'un clocher.

Sa petite cloche fêlée sonne cinq heures.

CHAPITRE XIII

Cinq heures…

La corde se cassa et l'homme plongea dans le vide…

— Vous êtes tombé entre le mur du quai et le flanc du navire. Mister Harleyson, dit une voix de femme. Mais j'étais là pour vous en tirer. C'est bien rare qu'on en revienne. Heureusement ce fut le cas pour vous ! Voulez-vous boire quelque chose ?

Rowland fut très étonné de reconnaître la stewardess qui le servait : Nancy Ward. Seulement elle luisait d'eau à sa place.

— Tenez, vous voilà Nancy, dit-il sans émotion. Comme on se retrouve ! Quel est ce diable de bateau sur lequel nous sommes ? Je n'ai aucune souvenance d'être monté à son bord.

Nancy mit un doigt devant la bouche.

— Ainsi vous ne vous souvenez de rien, Row ?

L'ingénieur se dit que, pour la première fois, elle l'appelait Row tout court, et que rien ne justifiait cette brusque familiarité. Il s'imaginait aussi la détester bien fort.

— Non, je ne me souviens de rien. Au fond, ça m'est égal.

— Tous les pendus disent cela, répliqua Nancy avec une moue de mépris.

Rowland se donna une tape sur le front.

— Vrai, j'aurais dû l'être ! Mais comment suis-je venu ici ?

— C'est votre route ! Quand la corde se détache, on tombe toujours sur ce bateau, mais vous avez glissé de côté.

— Je ne comprends pas bien. Alors je viens d'être pendu, moi ?

— Puissamment bien raisonné, mon petit Row !

— Je ne suis pas votre petit Row d'abord, mais je commence à voir clair… Tout le monde sur ce navire est… mort ! s'écria Harleyson, et vous aussi Miss Ward, vous êtes morte ! Quelle farce. Je reprendrais volontiers encore un peu de ce brandy.

— Très bien, mais il me faut d'abord réveiller le commissaire Chairman. Il dort comme une souche. Je vais frapper à sa porte. Voilà qu'il est déjà cinq heures !

Row entendit ses pas décroître dans le couloir, puis un bruit de portes battues, puis des pas qui revenaient et les cinq coups frappés sur un gong lointain. Un, deux… cinq.

Machinalement, il les compta, levant la tête…

Il était le centre d'une profonde grisaille ; une vague blancheur chaulée, des îlots d'ombres et des formes indécises.

Dans un halo, une des formes se précisa : une table.

Sur la table, une Bible.

Des croisillons de fer, devant une lucarne de verre cannelé,… une lumière polarisée qui ne s'accrochait qu'à certaines choses, laissant le reste dans les ténèbres. La table, la Bible, un gobelet de fer battu.

Et tout cela criait cinq heures.

Il se pouvait que la table eût compté les coups de son pied bot sur les dalles, que le gobelet les eût sonnés au fond de sa sonorité creuse, que la Bible les eût murmurés dans un frisselis de ses feuilles.

Il n'y avait plus de bateau, mais seulement une cellule ; celle qui se trouve près de la porte des préaux, pour que certain funèbre calvaire s'abrège.

Grâces soient rendues au ciel d'avoir permis que les dernières heures du condamné sombrent dans le sommeil.

L'étrange paquebot ! Rowland voyait encore les détails du salon marin aux boiseries luisantes, sa lampe dans le cardan, l'œil clair de ses hublots emplis d'eau et de ciel.

« Bah ! J'y serai peut-être tout à l'heure ! »

Il marcha vers la porte : trois pas de moins à faire quand on viendrait le chercher.

Et l'on venait ! Des voix chuchotaient dans le centre, des clés tintinnabulaient, des pas s'avançaient dans le couloir.

Pour Harleyson, ils semblaient prolonger ceux de son rêve, ceux qui annonçaient le retour de Nancy Ward.

« Je chargerai Smart de lui dire, au cas où il la retrouve jamais, que j'ai pensé à elle quelques minutes avant et qu'elle fut de mon dernier rêve. »

Les verrous extérieurs de la porte furent tirés, les mains de Rowland se crispèrent sur la Bible, ses regards cherchèrent le crucifix sur la muraille grise.

Le chef gardien Partner entra… seul.

— Monsieur Harleyson, dit-il d'une voix émue, on vous attend au bureau du directeur.

— Vous dites ? Vous dites ?

— Au bureau du directeur, monsieur… Je crois qu'il a de bonnes nouvelles à communiquer à monsieur.

— C'est l'affaire du bateau qui continue, ricana Harleyson. Ces choses-là me connaissent. On veut entrer dans sa salle à manger et l'on tombe dans une chambre rouge, après qu'on vous a obligé d'aller habiter une maison où l'on n'avait rien à faire. D'une cellule on passe sur un bateau, et du bateau on revient dans une cellule. Au lieu d'aller à l'échafaud, on se rend au bureau du direc-

teur ! Voyez-vous chef, sans changement aucun, la vie continue pour moi.

— Ça y est, le type est marteau, murmura Joe Partner, mais il est vrai, on le serait à moins.

Et il poussa la porte matelassée du cabinet directorial.

Bon, le songe continue, c'est évident.

Un grand gentleman dont la tête pâle émerge d'une ample pelisse lui tend la main.

Harleyson le reconnaît : c'est lord Dambridge, chef de la Police.

Sa Seigneurie qui veut serrer la main à un condamné à mort qui devrait être pendu haut ! Cela vaut le paquebot de l'Au-delà.

Mais d'autres visages se précisent.

Canning, le surintendant de Scotland Yard, est blême, les yeux brûlés par les larmes ; Betty Elmsfield, puis une figure énigmatique qui fait trembler violemment l'ingénieur : Wang !

Tous ces gens-là le regardent avec un sourire bizarre, excepté le Chinois qui fixe les chaussures de Rowland.

Lord Dambridge prend la parole.

C'est vraiment un beau discours. On y parle d'erreur judiciaire et de pardon. Quel pardon ? Celui de Har-

leyson ? Pas du tout, bien au contraire. C'est Rowland qui doit pardonner aux serviteurs de la loi, pardonner leur erreur eu égard aux immenses services rendus par eux à l'humanité en traquant le crime.

— À mon tour, dit le surintendant Canning de vous raconter une histoire, Monsieur Harleyson.

L'ingénieur pousse un profond soupir et ses yeux vont de l'un à l'autre.

— Dois-je comprendre ?… balbutie-t-il.

— Que votre innocence est reconnue et que vous êtes libre ? Elle est complète, dit vivement lord Dambridge, certainement, Monsieur Harleyson.

Un peu de clarté d'aube teinte les fenêtres du bureau en rose et fait pâlir la lumière crue des lampes électriques.

Harleyson boit cette tendre lueur, comme si c'était le sang même de la vie. Canning respecte la minute que l'évadé de la mort dédie à son retour au soleil, puis il reprend.

— Une histoire, oui. Dans le temps, habitait à Londres, au n° 182b de Knightrider Street, un nommé Smith, un criminel. Il était à la tête d'une bande de trente bandits, dont chacun se désignait par une minute de minuit. Lui-même se désignait par minuit : Jack-de-Minuit. Bien qu'il ne méritât que celui de minuit-une ! Mais nous y reviendrons tout à l'heure.

« Smith-Jack-de-Minuit partit un jour en mission à Aden, et s'y fit bêtement tuer. Un autre gentleman de ma connaissance faillit d'ailleurs y subir le même sort, n'est-ce pas Monsieur Harleyson ?

« Mais ce M. Harleyson fut sauvé par un agent de notre police secrète, M. Wang. »

Harleyson regarda le Chinois, qui gardait toutefois ses regards baissés et son air absent, comme si tout cela ne l'intéressait guère.

— Jugez de la stupeur de M. Wang, continue Canning, quand il trouva, vivant, aux mains de deux vauriens arabes, un homme dont il avait vu le cadavre quelques heures auparavant. Car Smith et vous, M. Harleyson, étiez, à part la chevelure et certaine cicatrice, aussi semblables que des frères. Cette hypothèse fut déjà émise au cours de cette affaire, mais elle ne prévalut guère, hélas.

« Wang vit immédiatement quel parti tirer de cette ressemblance. Il avait filé Smith depuis Londres, mais il était convaincu que Smith n'était qu'un instrument dans les mains d'un forban d'une envergure autrement plus étendue : le véritable Jack-de-Minuit.

« Wang vous tenait par les liens de la reconnaissance : il les a exploités pour la bonne cause. Par vous, il voulait atteindre Jack-de-Minuit.

« Il aurait pu vous mettre dans la confidence, mais il craignait une maladresse de votre part, qui aurait pu éveiller les soupçons du grand chef des bandits.

« De fait, le forban donna dans le panneau de la substitution. Mais alors on s'aperçut que feu Smith, lui-même, ignorait la véritable personnalité de son maître ès-crimes !

« Nous eûmes beau surveiller la maison mystérieuse de Knightrider Street, écouter les conversations téléphoniques échangées entre vous et le véritable Jack. Nous errâmes dans le noir.

« Un jour nous fûmes sur le point de réussir, lors de l'attaque dans Upper Thames. C'est grâce à vous que la police essuya un sanglant échec, car vous avez sauvé la femme fatale, la complice de Jack-de-Minuit, au moment où elle allait tomber entre nos mains.

— Nancy Ward ! murmura tristement Harleyson.

Un sourire bizarre erra sur les traits du détective, et il ne releva pas le nom.

— Au fond, nous commencions à être bien embarrassés de votre personne, M. Harleyson. Loin de nous être utile, vous nous encombriez…

— J'avais sauvé une première fois Nancy Ward de l'océan, dit Harleyson d'une voix sombre, et je voulais venir à son secours pour la seconde fois en la tirant des mains de Jack-de-Minuit.

— Là ! Voilà bien des hommes ! s'écria comiquement le surintendant. Et vous vous êtes fourré vous-même dans la gueule de la police, si je puis me permettre cette

expression, en débouchant d'un couloir secret au nez et à la barbe du chef de Scotland Yard lui-même.

— Mais pourquoi n'avez-vous pas convaincu lord Dambridge de son erreur ? s'écria Harleyson.

— Nous y sommes ! À ce moment le vrai Jack-de-Minuit avait déjà découvert le pot aux roses. Bien avant le bourreau de Londres, il se préparait à vous exécuter ! Alors…

Canning fit une pause.

— Alors, Monsieur Harleyson, une femme mit tout en œuvre pour vous sauver !

— Nancy ! s'écria le jeune homme, rouge de bonheur.

— Pardon, répondit doucement Canning… Miss Betty Elmsfield.

Harleyson la regarda en silence, ne pouvant croire ce qu'il entendait, Betty posait à présent un regard doux et triste sur lui.

— J'ai voulu vous épouser, Rowland, dit-elle.

— Pourquoi donc ? Pour me sauver ? Et de qui ?

— De Jack-de-Minuit ! dit Canning d'une voix forte. De Jack-de-Minuit qui, une fois ces étranges fiançailles annoncées, fit Miss Elmsfield prisonnière, la séquestra… et nous envoya, Wang et moi, la rejoindre dans sa prison !

— Jack-de-Minuit vous a gardés captifs ? s'étonna Harleyson.

— Croyez-vous que, sinon, on eût laissé l'ombre de la potence s'étendre vers vous ? répondit le détective. Saviez-vous qu'il y a à peine quelques heures que nous avons retrouvé notre liberté ?

Betty Elmsfield se leva et fit signe qu'elle voulait parler.

— Je suis une grande coupable, dit-elle.

Lord Dambridge protesta.

— Non, Miss Elmsfield, il n'y a plus de coupable. La raison d'État veut que tout rentre dans le silence concernant cette terrible affaire. Harleyson sera réhabilité et l'Angleterre, que je représente ici, espère pouvoir compter sur sa parfaite discrétion concernant les choses qu'il lui reste à entendre.

Miss Elmsfield eut un pâle sourire.

— Voilà une décision qui me sauve de la prison et de la ruine, remarqua-t-elle, non sans ironie.

— Jack-de-Minuit est mort, c'est le principal, déclara lord Dambridge.

— Quoi ? s'écria Rowland.

— Oui, que Dieu seul le juge ! dit Betty d'une voix tremblante. Je n'ai jamais été sa complice mais, quand j'ai connu sa vie criminelle, je me suis tue… pardonnez-

moi… il m'aimait à sa façon… c'était Lord Elmsfield, mon oncle.

Toutes les personnes présentes étaient au courant de cela et pourtant toutes sursautèrent encore… Harleyson resta pétrifié comme si la Méduse venait de lui apparaître.

Ce fut encore Betty Elmsfield qui brisa le silence. Elle s'approcha de l'ingénieur et lui posa sa belle et longue main sur le bras.

— Je veux réparer, dit-elle d'une voix sourde. Rowland, je vous répète la demande que je vous fis naguère : voulez-vous m'épouser ?

Harleyson ne répondit pas. Il pouvait voir Betty comme à travers d'un brouillard. Épouser Betty Elmsfield ? La plus riche héritière d'Angleterre ? Tout semblait doucement chavirer autour de lui.

Comment ? Quelqu'un pleure. Mais ce n'est pas Betty, dont le visage exprime une souffrance muette, sans larmes.

Une image du passé vient de surgir de sa mémoire, et Harleyson, en cette minute suprême, sent qu'il ne pourra jamais l'oublier.

Un visage étroit et mat, encadré de cheveux noirs… une petite forme luisante d'eau de mer.

— Miss Elmsfield, balbutia-t-il, vous venez de me faire un immense honneur, mais… mais… mon cœur n'est plus libre, j'aime…

Et tout à coup, il crie :

— Je ne sais ce qu'elle est devenue. Je l'ai perdue à jamais. C'est elle que je veux retrouver, Nancy Ward !

— Dieu soit loué, » s'écrie Canning, bondissant de son siège.

Et, aux côtés du détective, les pleurs reprennent de plus belle. Non… c'est à ne pas le croire. C'est Wang, le policier chinois, qui sanglote.

Et voici le miracle, l'inattendu !

Sur les joues jaunes, les larmes tracent d'étranges sillons, du fard se délaie, s'en va, une perruque glisse de côté.

— Nancy ! s'écrie l'ingénieur.

— Elle-même ! clame triomphalement Canning.

Les magnifiques yeux noirs tout brouillés de larmes se lèvent sur Harleyson.

Il hésite. Il va tendre les bras vers celle qu'il a toujours attendue, celle dont la pensée ne l'a jamais quitté, même au seuil de la mort.

— Ainsi… vous m'avez poussé dans cette aventure… vous avez fait de moi votre jouet, votre pantin ? Vous avez joué une affreuse comédie, dont je faisais les frais ?

— Row ! crie Nancy Ward en se tordant les mains. Je vous en supplie, écoutez-moi !

Rowland Harleyson se tourne brusquement vers le chef de la police.

— Lord Dambridge, suis-je libre ?

— Comme l'oiseau dans l'air, Monsieur Harleyson ! répond joyeusement sa Seigneurie.

L'Australien se dirige vers la porte puis, avant de partir, il se tourne vers la jeune femme.

— Nancy Ward ! Même voleuse, je vous aurais aimée… mais une femme de la police… un flic en jupons… une servante de la rousse… une sale mouche… Ah non !… Adieu !…

CHAPITRE XIV

Écrits sur l'eau

Eddystone descend dans la mer. Les sables blonds d'Ouessant resplendissent au soleil ; le vieux *Jurvis Bay* semble nager dans de l'or liquide.

— L'océan se met en frais pour le dernier voyage de ce pauvre *Jurvis*, dit le commissaire Chairman au passager qui s'est accoudé à la lisse de bâbord.

Rowland Harleyson répond par quelques mots polis et indifférents. Peu lui importe cette fin marine. Il a fait une autre fin, lui, Harleyson : celle de ses rêves et de son bonheur.

— Moi aussi, je prends ma retraite, continue le vieux marin. Un petit cottage, m'attend dans le Yorkshire, un jardin avec des roses de Bengale, mais… bien vide sans femme et sans enfants ! Je vais regretter la mer.

— Un cottage, des roses de Bengale, une femme et des enfants !

Machinalement, Rowland répète ces mots.

Boire ! Oui, c'est bon de boire. Il n'y a pas de meilleur frère dans le malheur que le whisky !

Le fumoir n'est pas désert, comme on aurait pu le croire, à cette heure. Un passager solitaire y lit le *Times*.

Rowland le reconnaît et ses sourcils se froncent :

— Canning !

Le surintendant dépose son journal.

— Je suis monté à bord à Liverpool, dit-il.

— Pour m'arrêter ? demande Harleyson, avec quelque sarcasme.

— Hum, pas tout à fait, mais bien pour vous dire quelque chose de désagréable, monsieur Harleyson.

— Peut-on savoir ? fait agressivement l'ingénieur.

— Tout de suite, monsieur ! Je suis venu expressément pour vous dire ceci : Rowland Harleyson, vous êtes un ingrat, un sans cœur, un imbécile.

— Monsieur ! s'écrie l'Australien, dont le front se plisse.

Mais Canning s'est levé, son visage n'exprime aucune colère, mais une réelle détresse.

— Rowland, supplie-t-il, il faut m'écouter. Nancy… non, non, ne m'interrompez pas… elle en mourra. Elle vous aime, elle ne peut vivre sans vous ! Elle vous a aimé dès la première minute de votre rencontre, malgré votre terrible ressemblance ! Non, ne partez pas ! Je vous jetterai à la mer si vous ne me laissez pas parler, garçon du diable !

« Je n'ai qu'elle. Elle est devenue ma fille, depuis que son père, mon meilleur ami, est mort, tué par Jack-de-Minuit !

« Son père… l'homme le plus honnête, le cœur le plus pur qui existait sur terre… Jack-de-Minuit envoya sa tête coupée à Scotland Yard et nous la gardions dans un coin secret de notre musée ! Et devant elle, nous avons juré vengeance. Son père… le capitaine Grover !

« Non, Nancy n'était pas une espionne de police. Elle étudiait la philologie à l'Université de Cambridge. Elle prit rang dans le service du Yard, rien que pour pouvoir venger son père ! C'est elle qui dirigea les opérations, avec une rare intelligence d'ailleurs, mais hélas ! Avec beaucoup moins de chance. Le capitaine Grover, le détective fantôme, le voilà : Nancy Grover !

« Et cette femme, vous l'avez bassement insultée, Rowland Harleyson. Vous n'êtes pas un gentleman.

— Alors… elle n'est pas au service de la police ? demanda Rowland d'une voix éteinte.

— Malgré les offres brillantes que lord Dambridge lui a faites, elle est partie. Le capitaine Grover a définitivement démissionné du Yard.

— Elle est pauvre, intervint Chairman. Elle doit gagner sa vie ! Elle est venue trouver le directeur de la compagnie de navigation, pour lui proposer ses services…

Harleyson regarde Chairman sans comprendre.

— … Elle est à bord du *Jurvis*, achève le vieux marin. Comme stewardess, mais plus pour rire, cette fois.

Un bruit de verre cassé se fait entendre derrière eux. Une forte odeur de whisky se répand dans le salon.

Rowland se retourne vers… non, la coupable, dans son uniforme noir, rehaussé de la blancheur du tablier et du bonnet de dentelle.

Il ne dit rien mais, d'une main ferme, il défait le tablier. Il ôte le bonnet, signe de servitude.

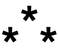
— Pas ça ! dit-il tout bas.

— Canning, dit tout à coup le commissaire Chairman, je suis sûr que des bandes de marsouins suivent le navire. Voulez-vous aller les voir ?

— Je n'attendais que cela ! répond le surintendant avec empressement.

La porte du fumoir claque derrière eux.

Rowland et Nancy viennent de se retrouver pour la vie.



— C'est presque le désert, explique Rowland, mais le cottage est très beau, bien qu'il ne soit pas grand. Il y a des roses de Bengale…

— Cela, une belle et bonne femme et une kyrielle d'enfants, c'est le paradis sur terre, opine Chairman.

— Des enfants qui auront deux grands-papas. Ah ! Les veinards ! renchérit Canning.

Nancy ne dit rien. Des yeux, elle cherche la ligne indécise de la terre australienne qui vient de paraître sur l'horizon doré du soir.

Le *Jurvis Bay* termine son dernier et son plus beau voyage.

Jean Ray
Barcelone – Gibraltar 1922
Gand – 1932

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Août 2021

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : FrançoiseS, YvetteT, PatriceC, Jean-Luc, Coolmicro

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.